



UNIVERSITÉ D'OTTAWA
UNIVERSITY OF OTTAWA

LA MER, VOIE DU DESIR DANS LE THEATRE
DE PAUL CLAUDEL

par Soeur Louise-Elisabeth, scsl.

Thèse présentée à la Faculté des Arts
en vue de l'obtention de la
Maîtrise en français.

Ottawa, Canada, 1961.

UMI Number: EC56264

All rights reserved

INFORMATION TO ALL USERS

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted.

In the unlikely event that the author did not send a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if material had to be removed, a note will indicate the deletion.



UMI EC56264

Copyright 2011 by ProQuest LLC.

All rights reserved. This edition of the work is protected against unauthorized copying under Title 17, United States Code.



ProQuest LLC
789 East Eisenhower Parkway
P.O. Box 1346
Ann Arbor, MI 48106-1346

CURRICULUM STUDIORUM

Marie-Paule Plante (Soeur Louise-Elisabeth, scsl.) naquit à Saint-Rédempteur de Lévis, Province de Québec, le 22 mars 1918. Elle obtint quatre brevets d'enseignement de la Province de Québec : du Bureau Central en 1935, et de l'Ecole Normale, élémentaire en 1940, complémentaire en 1952, supérieur en 1954; elle est bachelière ès arts de l'Université d'Ottawa depuis 1958.

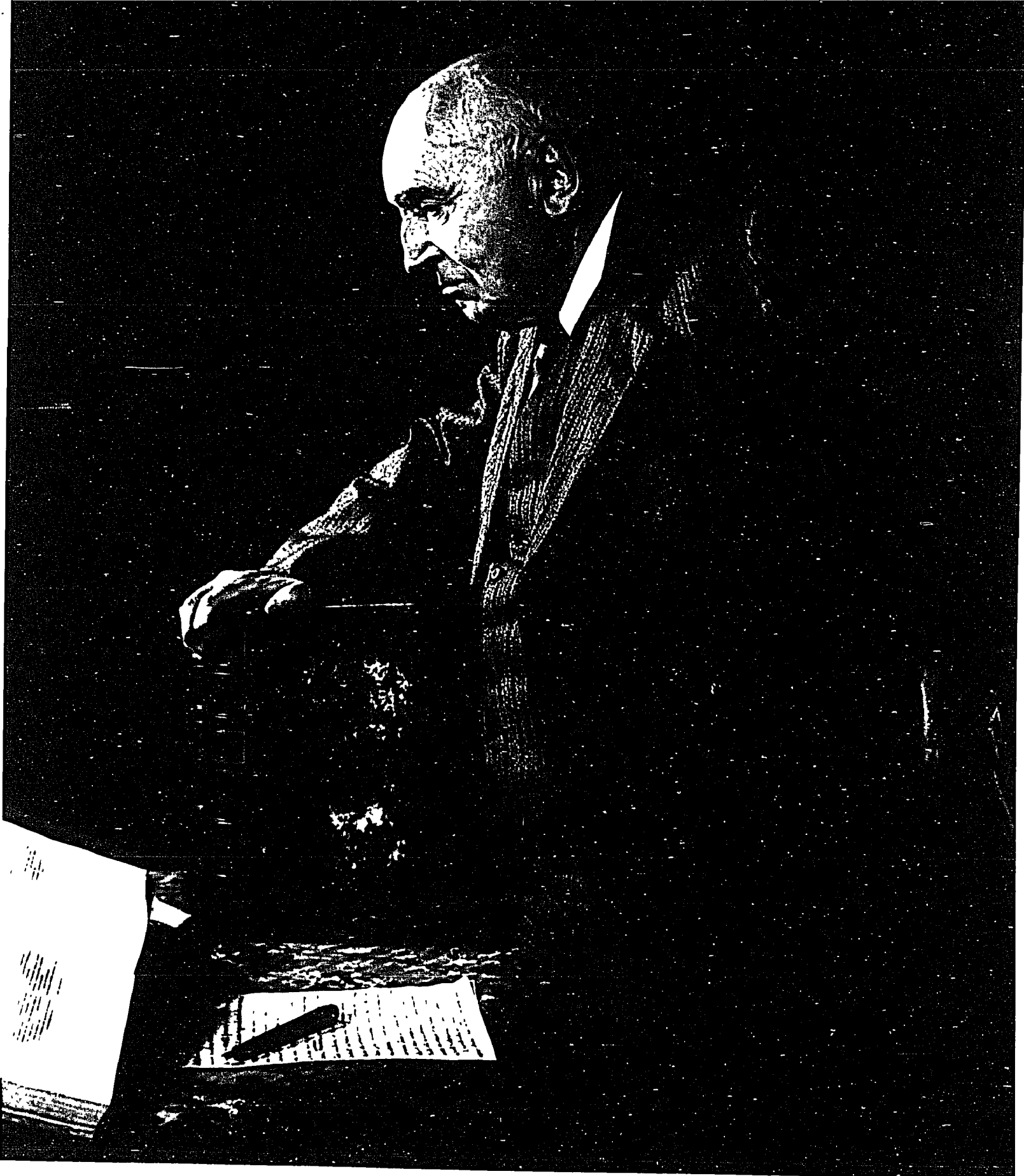
RECONNAISSANCE

Cette thèse a été préparée sous la direction conjointe du R. P. Robert Bastin, o.m.i., et de Monsieur Bernard Robert, Ph.D. Ce dernier, au moment où nous allions terminer cette étude, était nommé professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Montréal.

Nous avons particulièrement apprécié la bienveillance de Monsieur Pierre Claudel, fils du poète, avec qui nous avons entretenu une correspondance assez suivie au cours de ce travail.

PAUL CLAUDEL
REPRODUCTION D'APRES
YOUSUF KARSH
(Ottawa)

PAUL CLAUDEL
REPRODUCTION D'APRES
YOUSUF KARSH
(Ottawa)



"C'est la mer, je dis qu'il me faut !
Je m'avance vers la mer aux entrailles de raisin !
Je me suis embarqué pour toujours !"
(Paul Claudel, l'Esprit et l'Eau)

TABLE DES MATIERES

	Pages
INTRODUCTION	vii
Chapitre premier : LA MER CHEZ QUELQUES PREDECESSEURS DE PAUL CLAUDEL	1
1 - La mer, ses harmonies religieuses, sa féminité	3
2 - La mer, ses correspondances avec un monde surnaturel	10
3 - La mer et le gouffre	18
Chapitre II : LA MER DE CLAUDEL ET LE DEPASSEMENT	29
1 - La mer et le jeune anarchiste	30
2 - La mer et la gloire	38
3 - La mer et la liberté	45
Chapitre III : LA MER ET LE DESIR DE LA FEMME	57
1 - La mer et la femme de rêve	58
2 - La mer et la femme charnelle	63
3 - La mer et la femme de transcendance	72
Chapitre IV : LA MER ET LA SOIF D'ABSOLU	87
1 - La mer et l'idéal de la sainteté	88
2 - La mer et l'unité spirituelle du monde	94
3 - La mer et l'engagement personnel, irrévocable	99

TABLE DES MATIERES

vi

RESUME ET CONCLUSIONS	113
BIBLIOGRAPHIE	124
APPENDICES	
1 - La mer dans l'Evangile	154
2 - Lettre de Pierre L. Claudel	157
3 - Lettre de Madame Vve Paul Petit	158
4 - Lettres de Pierre Claudel	160
5 - Lettre de Roberto, auteur de "Visions de Claudel"	163
INDEX DES AUTEURS CITES	165
INDEX DES THEMES	167

INTRODUCTION

Le projet d'écrire une thèse sur le symbolisme de la mer dans le théâtre de Paul Claudel pouvait paraître prétentieux. D'une part, Claudel est un auteur génial dont la symbolique est difficile à saisir. D'autre part, la critique a déjà écrit fort généreusement à son sujet et dans tous les sens! Ne risquait-on pas de répéter ce qui a été si bien dit ou d'être insuffisant? Voilà certes, des objections inspirées par la sagesse et qu'il convenait de ne pas négliger.

C'est précisément parce que Claudel est un génie quasiment universel qu'il y aura toujours à dire à son sujet. Quant à ce qu'on voit de difficile en lui et qui le rend obscur parfois, n'est-ce pas le fait de son originalité, et tout à la fois de son réalisme, de sa spontanéité, de sa franchise et de sa profondeur?... N'est-ce pas son message lourd de force et de densité qui le fait paraître effrayant? Oui, Claudel peut être difficile et complexe mais il n'est pas impossible à qui sait l'approcher avec une sincérité égale à la sienne. D'ailleurs, ce n'est pas nécessairement faire montre de témérité que d'approcher un sujet difficile. Il suffit, et c'est le cas dans la présente étude, de s'en tenir à une partie explicitement déterminée de l'oeuvre et à un aspect très circonscrit. Nous nous sommes arrêtée à l'oeuvre

INTRODUCTION

viii

dramatique à cause de son dynamisme et de sa valeur si profondément humaine. Cependant le théâtre à lui seul, a déjà donné lieu à des études nombreuses dont certaines sont d'une grande valeur. Qu'on songe, par exemple à l'oeuvre historique de Jacques Madaule : Le Drame de Paul Claudel et Le Génie de Paul Claudel. L'Oeuvre dramatique de Paul Claudel que vient de publier Jacques Bastien, cherche manifestement à faire ressortir le message psychologique et spirituel du dramaturge. Il reste que ces études sont vastes et très générales; elles ne s'arrêtent à aucun thème particulier. L'ouvrage dont s'approcherait le plus la présente étude serait peut être la thèse d'Eugène Roberto, Visions de Claudel. Bien que le titre ne l'indique pas, elle se concentre presque uniquement sur le théâtre de Claudel. L'auteur recule les horizons au point de laisser croire qu'il a été tenté par toute la cosmogonie claudélienne. Nous aurons l'occasion de revenir sur les thèmes étudiés dans cette magistrale étude.

Voilà à peu près, où en est l'étude du théâtre. Mais à l'intérieur, un vaste choix s'impose si l'on songe à tous les thèmes possibles. Ils offrent, en effet, une gamme d'expression indéfinie en étendue et en variété. Mais nous n'avons pas à relever, heureusement, toutes les études qui ont été faites sur l'un ou l'autre thème.

On reste avec une impression dominante, très forte et très suggestive, quand on vient d'achever pour une première fois, la

INTRODUCTION

ix

lecture complète du théâtre de Paul Claudel : Le poète nous emporte avec lui dans un immense mouvement de puissance. Rien à faire, il faut s'embarquer. Quoi d'étonnant quand on est en présence d'un auteur qui a connu vraisemblablement, toutes les mers du globe! On est porté par la magie de la fluidité. Plusieurs critiques ont analysé la symbolique de l'eau dans l'oeuvre de Claudel. Quelques thèses de l'Université de Montréal ont traité le sujet, mais toujours en dehors du théâtre; on s'en est tenu, soit à Connaissance de l'Est, soit aux Cinq grandes Odes en général, soit à la seconde Ode en particulier, c'est-à-dire à L'Esprit et l'Eau. On connaît de même, une étude éminemment intéressante du Révérend Père Lorigiola, s. j. : "Les Grandes Odes" de Paul Claudel, publiée dans Les Etudes classiques. Des oeuvres, comme celle de Rywalski, La Bible dans l'oeuvre littéraire de Paul Claudel, et celle plus récente de Paul-Emile Roy, Claudel, poète mystique de la Bible, n'ont pu passer sous silence le thème de l'eau, si essentiel à toute la symbolique claudélienne. Les ouvrages déjà mentionnés ont donc été amenés à traiter directement du thème de l'eau et indirectement de la mer sans jamais se limiter étroitement au théâtre claudélien.

Deux oeuvres toutefois font exception. D'abord, une étude de Paul Petit, "Le Soulier de Satin" et la mer. On peut dire que cet article a été vraiment l'étincelle qui a fait jaillir le désir d'écrire une

INTRODUCTION

x

étude sur le symbolisme de la mer dans le théâtre de Claudel. Ensuite l'étude de Roberto. Cette oeuvre, Visions de Claudel, consacre un premier chapitre à La Symbolique claudélienne. Sur les soixante-cinq pages qui composent ce chapitre, près de vingt, les dernières, sont consacrées au Symbolisme aquatique et tout particulièrement au symbolisme de l'eau de mer. C'est une étude importante, profonde, savante; cependant l'auteur ne semble pas avoir eu pour but d'inscrire son sujet dans une progression à l'intérieur du symbole lui-même. Nous pouvions donc partir de là. C'est un peu ce que nous avons tenté sans pour autant rien sacrifier à l'interprétation personnelle.

L'impression très forte, voire même dominante, qu'on retient de la lecture du théâtre de Paul Claudel, est donc celle d'une vie intense, d'une quête passionnée, d'une marche en avant. L'homme claudélien est un grand assoiffé, tourmenté par le désir total. Si puissant, si impératif, si brûlant, son désir est né de l'insatisfaction du temps, du lieu où il est, de soi et des autres. Il veut donc s'échapper, s'engager dans un élan généreux. Le lecteur lui-même éprouve ce même mouvement de façon irrésistible d'un bout à l'autre du théâtre. On se surprend à vouloir le définir et à en chercher la direction.

Voici venu le moment où l'on doit se souvenir que le grand dramaturge a été avant tout, par vocation et par devoir, chargé de missions diplomatiques. Or, au temps de Claudel, surtout au temps de sa

INTRODUCTION

xi

jeunesse, on effectuait encore, et fort souvent, les longs voyages de préférence par voie maritime. Claudel, souvent chargé de mission sur les différents continents, a connu ainsi presque toutes les mers du monde. Dès son enfance, le futur dramaturge s'était fait une idée du balancement de la vague, du mouvement qui en épouse un autre, lorsqu'il se prenait à contempler les immenses champs de blé ondulants et dorés qu'il nommera "la mer céréale" par analogie avec "la mer liquide". Il n'est plus étonnant qu'un immense mouvement de marée anime presque constamment la plus grande partie de son oeuvre. Dans son théâtre, elle devient un balancement mystérieux, incessant, qui contribue à donner aux personnages un caractère essentiel : un dynamisme, une poussée conquérante qui n'est jamais satisfaite. Le héros claudélien demeure à jamais haletant, appelé sans cesse par la mer au-delà de la mer.

Mais ce sentiment de l'engagement irrévocable, d'autres poètes, avant Claudel, en avaient ressenti les exigences farouches et avaient tenté de l'exprimer aussi à travers une poétique de la mer. Il ne faut donc point s'étonner que nous ayons consacré un chapitre à l'étude du symbolisme de la mer chez quelques grands prédécesseurs de Paul Claudel. Il sera intéressant de savoir jusqu'où ceux-là sont parvenus. Le choix que nous avons fait est discutable, mais nous tenterons de le justifier. Les trois chapitres qui suivent, consacrés au

INTRODUCTION

xii

symbolisme de la mer dans le théâtre de Paul Claudel, permettront d'affirmer si Claudel est un disciple et un continuateur, ou s'il a eu une façon bien personnelle de s'exprimer à travers la symbolique de la mer; en un mot, on aura l'occasion d'analyser certains aspects du symbolisme de la mer dans son théâtre. C'est à cette fin que nous avons étudié la mer et le dépassement, la mer et le désir de la femme, la mer et la soif d'Absolu.

CHAPITRE I

LA MER CHEZ QUELQUES PREDECESSEURS

"... elle rendait un confus
bruissement d'orgues religieu-
ses; on entendait d'impréci-
ses harmonies d'abîme monter
de ses profondeurs".

(P. Loti, Av. Propos à
"La Mer" de Michelet, viii)

"Les abîmes les recouvrent;
ils sont descendus dans le
gouffre comme une pierre".

(L'Exode, xv, 5)

"... dans l'avenir il glorifiera
la route de la mer..."

(Isaïe, viii, 23)

La mer n'est pas un thème nouveau en littérature. Ses multiples beautés n'ont pas échappé aux auteurs inspirés. L'Antiquité l'avait peuplée de sirènes, de naïades, de fées enchanteresses. Dans l'esprit des Hébreux, la mer représentait l'image de l'infini et la voix de la puissance¹. Après eux, les écrivains de tous les siècles n'ont cessé de la prolonger sur mille thèmes différents. Les poètes

¹ Vigoureux, Dictionnaire de la Bible, Paris, Letouzey et Ané, 1912, tome IV, 1058 pages, pp.980-987.

continuent de voir dans ses tempêtes, la manifestation de la colère des dieux qu'ils traduisent sur tous les tons et souvent des plus fantaisistes². Tout près de nous, le XIXe siècle a été particulièrement porté vers une littérature inspirée de la mer.

Il serait impossible de vouloir seulement présenter une synthèse de tous les écrivains de la mer du siècle dernier; une telle étude exigerait les cadres de tout un gros volume; puisqu'il faut sacrifier des noms importants, il convient de retenir les noms de ceux dont les thèmes offrent quelques affinités avec la symbolique claudélienne. A travers ces auteurs choisis, on cherchera une sorte d'acheminement, en trois étapes, vers le symbolisme de la mer chez Paul Claudel.

La première phase est marquée par des tâtonnements; on peut dire de cette période qu'elle s'arrête de préférence à la beauté extérieure ou pittoresque de la mer, à sa mystique religieuse. Au cours de la deuxième étape, on rencontre des artistes déjà préoccupés des mystères cachés et qui s'avancent progressivement vers la découverte des profondeurs marines. Enfin, parmi les prédécesseurs immédiats de Paul Claudel, il en est qui se sont trouvés mêlés à différentes révolutions littéraires et artistiques; ceux-là composent le

² Briant, Les plus beaux textes sur la mer, Paris, éd. du Vieux Colombier, 1951, 265 pages.

Jean Marie, Les Florilèges de la mer, Paris, Ventillard, 1947, 2 v.

dernier groupe. Certains de ces jeunes poètes croient découvrir la mer, telle une voie ouverte vers l'Absolu; on les voit s'y engager avec une ferveur souvent impressionnante de sincérité.

Parmi les auteurs qui voient dans la mer les formes extérieures d'une religieuse et grandiose beauté, il convient de retenir surtout les noms de Chateaubriand, de Lamartine et de Michelet.

Chateaubriand se plaît à écrire qu'il s'est "rencontré entre les deux siècles comme au confluent de deux fleuves"³; et encore que le flot a déposé son berceau sur les côtes de Bretagne, "péninsule spectaculaire de l'Océan"⁴. De bonne heure, le chant plaintif de la vague a donc rempli son âme d'harmonie; plus tard, les voyages l'ont préparé à l'enchantement des immensités liquides. Ainsi, les vagues qui n'ont cessé de le bercer, transmettent fidèlement à la postérité un double aspect de sa poésie : la tristesse et l'espérance.

L'épigraphe aux Mémoires d'Outre-Tombe : "sicut nubes... quasi naves... velut umbra"⁵, est faite de trois comparaisons en partie inspirées de la mer et qui expriment de façon assez mélancolique, la fluidité et la rapidité de la vie. En effet, au cours de sa vie,

3 Chateaubriand, Mémoires d'Outre-Tombe, éd. abrégée avec étude et notes par L. -A. Mollien, Lyon, Vitte, 1899, 431 pages, p. 35.

4 Ibid., p. 66.

5 Ibid., p. 31.

LA MER CHEZ QUELQUES PREDECESSEURS

4

Chateaubriand fut souvent habité par la vision d'une destinée humaine vouée au naufrage dont le canot renversé pourrait bien être le symbole;⁶ ailleurs, il compare la vie de l'homme à une cascade tombant éternellement⁷ pour enfin s'engloutir dans la mer devenue l'image du néant.

Pourtant il arrive qu'une note d'optimisme tempère ce que sa tristesse comporte de trop déprimant. Ses voyages multiples lui permettent de chanter les grandes joies de la libération. Alors il rencontre dans "la vie périlleuse du marin une indépendance qui tient de l'absence de la terre"⁸; il se prend à espérer qu'il pourrait un jour abandonner sur le rivage "les passions des hommes"⁸; en effet, au-delà de la mer, pourquoi ne pas se dégager "du joug tyrannique de la société"⁹. La libération par l'évasion, n'est-ce pas une sorte d'apaisement en présence de l'immensité sereine de l'Océan ? Peu à peu, l'âme du poète se plaît à s'enfoncer, à se perdre..., "à tomber avec la masse

6 Chateaubriand, Génie du Christianisme, Oeuvres complètes, tome II, Paris, Jouvett, 1881, 711 pages, p. 434.

7 Chateaubriand, Mémoires d'Outre-Tombe, p. 220.

8 Ibid., p. 185.

9 Chateaubriand, Nuit chez les Sauvages de l'Amérique, dans l'Essai Historique sur les Révolutions, Oeuvres complètes, tome I, Paris, Jouvett, 1880, 683 pages, pp.388-393.

LA MER CHEZ QUELQUES PREDECESSEURS

5

des ondes"¹⁰; cette fois comme dans une sorte d'immersion commu-
niant, peu à peu, elle connaît les délices de l'extase; elle élève sa
rêverie vers la voûte du ciel; c'est l'heure où la lune, "gouvernante
de l'abîme"¹¹ "accroît son silence qu'elle communique à la mer"¹¹.
Le poète mêle lui aussi sa voix "au grondement de l'Océan et au silen-
cieux travail de Dieu"¹². L'espérance vient adoucir la tristesse; en
rétablissant l'équilibre, elle ranime la ferveur de vivre.

Chez Lamartine, la mer et la montagne occupent les deux
extrêmes dans la gamme des émotions. Chez lui aussi la fluidité prend
une place assez large pour qu'on puisse dire qu'il y a comme un poè-
me épars de la mer¹³ dans toute son oeuvre. Elle y apparaît surtout
comme la grande consolatrice; elle prépare à la contemplation et aver-
tit des questions de la foi.

Lamartine aime surtout la Méditerranée; elle chante en ma-
jeur dans toute sa poésie¹⁴; les vers câlins des Odes ont recréé son

10 Chateaubriand, Nuit chez les Sauvages, p. 392.

11 Chateaubriand, Mémoires d'Outre-Tombe, p. 67.

12 Méra, L'Esthétisme de Chateaubriand, Paris, Librairie
du Saint-Père, 1913, 93 pages, p. 59.

13 Matlès, Lamartine voyageur, Paris, Boccard, 1936,
xiv-551 pages, p. 149.

14 Boeniger, Lamartine et le sentiment de la nature, Paris,
Nizet, 1934, 283 pages (s.p. 25-45), p. 27.

LA MER CHEZ QUELQUES PREDECESSEURS

6

rythme et son mouvement. Il la nomme "sa mer". Cette mer est plutôt pacifiante; s'il arrive aux flots lamartiniens de se montrer terribles, de "rouler au loin des flammes au lieu d'ondes"¹⁵, ce n'est que fureur passagère; bientôt "l'air emporte le bruit"¹⁵ et l'océan ne redevient plus que "silence et que nuit"¹⁵.

Le silence au bord de la mer, et la nuit, ont ce privilège de placer l'âme solitaire en face des horizons illimités; la nuit, c'est l'heure où s'ouvre l'immensité des désirs; où l'infini visible entraîne peu à peu l'esprit vers l'idée de l'infini métaphysique : la grande étendue liquide apparaît alors comme pénétrée d'une énergie spirituelle. Ne porte-t-elle pas en elle l'image même du ciel? N'est-elle pas le "déroulement d'un même azur, profond et pénétrant"¹⁶? C'est du moins ce que contemplait Lamartine quand il écrivait :

Là comme un second ciel, la mer semblait s'étendre,
Et reposait les yeux dans un azur plus tendre.¹⁷

On sent, dans ces deux vers, l'exaltation d'un cosmos créé et soutenu par Dieu et dont l'homme n'est qu'une humble parcelle. Lamartine aime s'abandonner à l'extase poétique. Il faut que sa pensée se perde

15 Lamartine, Le dernier chant du Pèlerinage d'Harold, dans Oeuvres, édition complète en un volume, Bruxelles, Méline 1836 (s.p. 758-799), p. 616.

16 Boeniger, Opus cit., p. 29.

dans le grand tout, dans cet abîme plein de charme qu'est le flot profond et berceur.

On devine combien la contemplation de la mer remue fortement l'âme du poète. Il arrive même aux vagues puissantes de soulever en lui les troublantes questions de la foi. C'est du moins ce que laissent pressentir les confidences écrites après son pèlerinage au Saint-Sépulcre :

Il y a des moments dans la vie où les pensées de l'homme, longtemps vagues et douteuses, et flottantes comme des flots sans lit, finissent par toucher un rivage où elles se brisent et reviennent. ¹⁸

N'est-ce pas le mystère de toute une vie que le poète traduit dans ces lignes ? N'est-ce pas le flux et le reflux de ses idées philosophiques et religieuses, de son inquiétude sur le véritable sens de la destinée humaine qu'il vient de livrer ? Heureusement ! il a la sagesse de s'en remettre à "Celui qui sonde les pensées et les coeurs" ¹⁹ !

Michelet, de son côté, semble découvrir dans les puissances de l'océan la première et la plus importante condition d'harmonie de la

¹⁷ Lamartine, Le dernier chant du Pèlerinage d'Harold, p. 624.

¹⁸ Lamartine, Voyage en Orient, Oeuvres, édition complète en un volume, Bruxelles, Méline, 1836, surtout pages 758-799, plus spécialement p. 132.

¹⁹ Ibid., p. 132.

LA MER CHEZ QUELQUES PREDECESEURS

8

planète. Et si la mer lui est parfois objet de terreur, elle retient souvent une large part de ses prédilections. Pour Michelet, la mer est un grand vivant qui s'anime; elle est une profondeur où s'épanouit l'amour

Il est arrivé à Michelet de tomber dans la tentation des Orientaux qui voyaient dans la mer "le gouffre amer, la nuit de l'abîme"²⁰. Ce sentiment prédomine quand il décrit la tempête d'octobre 1859²¹.

Pourtant, même à cette époque, il est déjà retenu par la passivité de l'élément en délire : la "mer de plomb et de plâtre, odieuse et désolante de monotonie furieuse", celle qui ne sait qu'une note, "toujours le même son : heu ! heu !" ²¹ Ailleurs la cruauté de la mer blesse sa délicate sensibilité : il accepte mal qu'elle soit l'élément de séparation, "la barrière fatale, éternelle", l'énorme masse d'eau... incon nue et ténébreuse dans sa profonde épaisseur"²².

Si une mer furieuse et ingrate trouble un moment le poète, il semble que le plus souvent, elle le charme par sa bonté. Ainsi, il n'est pas rare qu'elle prenne à ses yeux l'apparence d'un grand animal par ses "courants distincts et mêlés" qu'il compare à des "artères"²³.

20 Michelet, La Mer, Histoire naturelle, Oeuvre complète, Paris, Calmann-Lévy, s.d., (1905), xvi-428 pages, p. 3.

21 Ibid., p. 81.

22 Ibid., p. 3.

23 Ibid., p. 49.

LA MER CHEZ QUELQUES PREDECESSEURS

9

Dans le même sens, il parle de sa respiration : "la mer qui semblait morte tout à l'heure, a frissonné; elle frémit". signe premier du grand mouvement "qui l'anime"²⁴. Enfin, il découvre à la mer un langage : par "sa grande marée et les marées partielles... elle parle aux planètes"²⁵. C'est elle qui met en branle le cosmos et, grâce à "l'attraction mutuelle des différents êtres de la nature, voilà que s'engage à travers l'espace "de sublimes dialogues"²⁵.

Mais le grand phénomène qui retient davantage cet esprit assoiffé de poésie, c'est celui de "l'amour"²⁶ qui "emplit (la) nuit féconde"²⁶ des eaux. Michelet compare le mucus de la mer au "lait maternel"²⁷. Il explique la mer tellement vouée au mystérieux travail de la conception permanente qu'il la fait indifférente aux révolutions de surface; elle est, dit-il, profonde, "balancée, calme et féconde, toute à ses enfantements"²⁸, elle "ne s'aperçoit pas de ces petits accidents"²⁸ qui se passent en haut. Enfin, il la définit la "grande femelle du globe"²⁹ : "la forme la plus énergique de l'éternel Désir qui jadis évoqua

24 Michelet, La Mer, p. 22.

25 Ibid., p. 47.

26 Ibid., p. 9.

27 Ibid., pp. 111-124.

28 Ibid., p. 61.

29 Ibid., p. 10.

LA MER CHEZ QUELQUES PREDECESSEURS

10

ce globe et toujours enfante en lui"³⁰.

Quoique d'une façon bien différente de celle de Chateaubriand et de Lamartine, Michelet n'en est pas moins un grand poète des beautés de la mer. Avec les deux premiers, il contemple dans un religieux respect l'immensité fluide; avec eux, il est soulevé par le bruit des flots. Tous trois possèdent, à un haut degré, le pressentiment du mystère des profondeurs. Mais ce qui fait l'originalité du dernier c'est qu'il voit dans la mer "le grand creuset de la vie"³¹.

Jusqu'à présent l'homme analyse son cœur devant la mer; il le trouve en harmonie avec l'infini en mouvement. Bien que son esprit soit parfois attiré par les mystères profonds et cachés, il reste plutôt flottant sur la vague capricieuse. Un second groupe de poètes viennent qui délaissent davantage les apparences pour tenter de découvrir le jeu des analogies entre la nature et les états intérieurs. Dès lors on oubliera les farandoles de la vague pour pénétrer graduellement jusqu'au sein des abîmes enténébrés.

Voici Balzac. Son inépuisable imagination de visionnaire demande aussi à la mer sa vérité. Maintes fois, il aura l'occasion de transformer le réel en vision poétique. La partie de son oeuvre,

30 Michelet, La Mer, p. 56.

31 Loti, Avant-Propos à "La Mer" de Michelet, p. xvi.

LA MER CHEZ QUELQUES PREDECESSEURS

11

inspirée de la mer, évoque le thème du voyage et celui des mystérieuses correspondances.

En effet, plusieurs fois, Balzac chante son désir de partir : bonheur de naviguer ? Oui, mais aussi désir aveugle de partir, n'importe où pourvu que là où l'on aborde on trouve l'amour :

Pourquoi n'irions-nous pas à Sorrente, à Nice, à Chiavari... Allons aux Indes, là où le printemps est éternel... Allons dans la contrée où l'on sème des parfums dans l'air, où les oiseaux chantent l'amour et où l'on meurt pour ne plus aimer. ³²

Le thème chez lui est si fort que la puissance de son talent est arrivé à suggérer, avec les sensations du mouvement, un rafraîchissant clapotis de vagues³³. De petites phrases morcelées, donnent une impression si délicieuse que l'on pourrait oublier de se "glisser sur la barque aux blanches voiles, aux cordages fleuris que connaît l'Espérance".³⁴

Il semble qu'il siérait mal de disputer à Baudelaire la célèbre loi des correspondances dans la nature. Mais cette théorie, qui a

32 Balzac, La Fille aux yeux d'Or, dans La Comédie humaine, tome V, La Pléiade, Paris, Gallimard, 1952, pp.255-323, s.p. 316.

33 Ibid., p. 269.

34 Balzac, L'Enfant maudit, dans La Comédie humaine, Oeuvres complètes, Paris, Conard, 1925, pp.331-448.



d'ailleurs été exprimée dès l'antiquité, existe aussi chez Balzac. En ce qui concerne la mer, l'Enfant maudit de la Comédie humaine pourrait bien s'intituler Un livre sur les correspondances. Fréquemment, le héros de ce roman découvre de mystérieuses relations entre "ses émotions et les mouvements de l'Océan"³⁵. Presque constamment, il vibre "en exacte résonance de la houle marine des mouvements de flux et de reflux"³⁶, avec le séduisant "esprit de l'océan"³⁷. Très vite, la "mer devient pour lui un être animé, pensant"³⁸, qu'il finit par épouser. Non seulement les sentiments personnels mais encore les événements de sa vie sont rythmés par le soulèvement de la vague. En effet, l'enfant maudit avait été détaché du sein maternel au milieu d'une tempête³⁹. A l'heure de la mort de la comtesse, sa mère, l'Océan est encore agité par un remuement d'eaux qui montre la mer travaillée intestinement⁴⁰. Souvent~~s~~ situées entre deux délires des flots, certaines destinées des héros balzaciens s'accomplissent ainsi dans l'orage.

35 Balzac, L'Enfant maudit dans La Comédie humaine, Oeuvres complètes, Paris, Conard, 1925, pp.331-448.

36 Jean Marie, Florilège de la mer, p. 131.

37 Balzac, L'Enfant maudit, p. 392.

38 Ibid., p. 391.

39 Ibid., p. 388.

40 Ibid., p. 386.

Flaubert aussi connaît la mer. Pour s'en rendre compte, il suffit de consulter ses notes de voyages ⁴¹. Entre 1849 et 1858, il séjourne en différents endroits d'Europe, d'Asie et d'Afrique. Ainsi que Balzac, il recherche sur mer, d'abord les plaisirs de l'évasion. Bientôt ses connaissances des choses occultes l'amènent à établir des relations entre la mer et les sentiments de l'homme. Plus fortement que Balzac peut-être, il pressent dans la mer, un lieu profond de sortilèges et de maléfices.

Le voyage de Flaubert en Orient est une tentative pour s'arracher à son milieu; il veut "sortir du monde moderne"⁴²; il envie de s'aventurer "dans la féerie du rêve poétique"⁴³. C'est un enchantement de le suivre, emporté par le rythme de sa phrase, belle comme un beau verset, de subir l'ensorcellement de sa poésie.

Le mot ensorcellement n'est pas de trop pour qualifier l'art de Flaubert; son univers poétique crée l'illusion d'un monde hanté; la

41 Flaubert, Voyages, texte établi et présenté par René Dumesnil, Paris, Les Belles Lettres, 1948, 2v.

42 Bertrand, Préface à "La Première Tentation de Saint-Antoine" de Flaubert, Fasquelle, 1929, xxxvii-303 pages, p. xiii.

43 Maynial, Introduction à "Salammbô" de Flaubert, Paris, Garnier, 1948, xi-436 pages, p. lll.

mer qu'il fréquente semble obéir aux charmes des dieux. Le lecteur est pour ainsi dire tenté de soupçonner Flaubert d'avoir emporté les secrets de Tanit dans le voile dérobé⁴⁴. On évolue en plein monde de la magie. Matho aime Salammbô mais il n'arrive pas à la rejoindre; il y a entre les deux amants "les flots invisibles d'un océan sans bornes"⁴⁵. L'orgie règne à tel point dans le camp que la mer en demeure figée de terreur⁴⁶. Autrefois, des exploits fameux avaient été accomplis sur les mers labourées par les rames⁴⁷; mais aujourd'hui, le Chef-des-navires "raconte la marche de la flotte vers l'Ouest" qui s'accomplit sur des mers sans rivages⁴⁸. La fille d'Hamilcar adresse une prière à la lune, une prière passionnée, sous la "voûte du ciel bleu", au-dessus des "brumes de la mer, dans l'extase de la nuit"⁴⁹. On pourrait multiplier les exemples; on est en plein merveilleux, en plein mystère des flots hantés.

Mais chez Flaubert la mer a aussi des correspondances. Il veut surtout se servir de la mer pour illustrer le combat contre la

44 Flaubert, Salammbô, Paris, Garnier, 1957, xi-436 pages, pp.77-94.

45 Ibid., p. 34.

46 Ibid., p. 14.

47 Ibid., p. 143.

48 Ibid., p. 48.

LA MER CHEZ QUELQUES PREDECESSEURS

15

frénésie du désir. Puisque le désir est vain il faut le réprimer, le réduire, le punir. C'est pourquoi, il attire les êtres capables de grands désirs vers des précipices. Les paroles du prêtre de Tanft ont beau passer "comme de larges éclairs illuminant les abîmes"⁴⁹, l'esprit de Salammô, comme la pleine mer, n'en reste pas moins perdu dans la couleur des ténèbres⁴⁹. Matho expire; les rayons du soleil passent "comme de longues flèches"⁵⁰ sur son coeur tout rouge qu'on vient d'arracher; bientôt l'astre s'enfonce dans la mer à mesure que les battements de ce coeur diminuent; "à la dernière palpitation, l'astre disparaît"⁵⁰. Le gouffre vient d'engloutir le courage, la gloire, l'amour, le sacrifice. Rien ne reste ! Non seulement la mer engloutit le bien mais elle recelle aussi le mal. Les puissances de l'enfer surgissent de ses profondeurs dans La Première Tentation de Saint-Antoine. On voit des bêtes immondes, symbole des suggestions les plus abominables, sortir en rangs épais du gouffre de perdition⁵¹. Les vagues scandent encore le flux et le reflux du désir dans le coeur du vieux moine. Il a beau s'accrocher à quelque lame, dans les moments de désespérance, il se

49 Flaubert, Salammô, p. 203.

50 Ibid., p. 352.

51 Flaubert, La Première Tentation de Saint-Antoine, Paris, 1929, p. 159-162.

LA MER CHEZ QUELQUES PREDECESSEURS

16

croit toujours "tombé à la mer" ⁵².

On retrouve chez Hugo, comme chez Balzac et Flaubert, un long souci d'arrachement; pour lui aussi, la mer reste le grand lieu d'évasion. Arrachement à l'horizon actuel dans Han d'Islande ⁵³; fuite du présent vers le passé, tel est le thème favori des Châtiments ⁵⁴. Les Travailleurs de la Mer ⁵⁵ crient l'arrachement à la condition politique et sociale. Sans cesse heurté par le transitoire, V. Hugo entend d'abord dans les fureurs océanes les résonances de son âme; puis il communique avec les furies du gouffre en délire.

Déjà avant l'exil, le poète avait pressenti la grandeur terrible de l'océan : Oceano Nox ⁵⁶ en avait exhalé la violence douloureuse. A Jersey, il avait rêvé "d'égaliser par la puissance du verbe, la puissance

52 Flaubert, La Première Tentation de Saint-Antoine, p. 239.

53 Brunet, Victor Hugo, Paris, Rieder, 1935, p. 34.

54 Hugo, Les Châtiments, dans Oeuvres complètes, tome iii, Poésie iv, Paris, Ollendorff, 1910.

N. B. - La fuite du présent vers le passé, devient le thème dominant des Châtiments par l'esprit de vengeance qui les a inspirés Voir Notes de l'éditeur, p. 34.

55 Brunet, Victor Hugo, p. 34.

56 Berret, Victor Hugo, Paris, Garnier, 1927, p. 362.

du spectacle"⁵⁶. La Rose de l'Infante et les Pauvres Gens avaient traduit les colères de l'océan⁵⁶. Pleine Mer définit l'abîme, une "obscurité vaste comme le monde"⁵⁷; l'onde, "le gouffre où l'air sanglote"⁵⁷. Dans l'Onde et l'Ombre, on entend la voix de l'agonie du désespoir. L'homme à la mer n'a plus "sous les pieds que la fuite et l'écroulement"⁵⁸. A mesure qu'il entre dans "les profondeurs lugubres de l'engloutissement"⁵⁸, "il (lui) semble que toute cette eau soit de la haine"⁵⁸.

Il n'y a pas lieu de s'étonner des accents d'enfer arrachés au poète par la vue de la mer. Dans sa pensée, Satan l'habite pour y avoir été précipité du ciel. De plus, au rythme de sa descente, les ténèbres se sont épaissies et la lumière a graduellement pâli :

Il tombait foudroyé, morne, silencieux,
Triste, la bouche ouverte et les pieds vers les cieux,
L'horreur du gouffre empreinte à sa face livide. 59

Avec cette fin de Satan, la mer est devenue de plus en plus le lieu d'où s'exhale la fureur, le lieu d'où éclate l'esprit de vengeance. Du haut

57 Hugo, Pleine Mer, dans Légende des Siècles, Oeuvres complètes, Paris, Michel, Imprimerie nationale, s.d. (1906), 587 pages (pp.379-385).

58 Hugo, L'Onde et l'Ombre, dans Les Misérables, tome 1, roman, tome 3, Oeuvres complètes, 1942, 464 pages, pp.100-101.

59 Hugo, La Fin de Satan, Oeuvres complètes, Poésie X, Paris, Ollendorff, Imprimerie nationale, 1911, 671 pages, p. 7.

LA MER CHEZ QUELQUES PREDECESSEURS

18

de son rocher, tel le Colosse de Rhodes⁶⁰, Hugo dialogue avec le génie de l'océan dont les colères prolongent les siennes. Mais la mer, plus qu'un lieu, est une sorte de personnage vivant remplissant le rôle du protagoniste dans le drame humain⁶¹. C'est pourquoi on la sent revêtue d'une splendeur redoutable, étrangère à notre monde; des puissances occultes l'animent et la volonté de l'homme est aux prises avec l'impossible et l'infini ténébreux⁶².

Balzac, Flaubert, Hugo, tous les trois, on vient de le voir, entendent les grandioses harmonies de la mer : chacun a sa manière mais la vérité fondamentale reste la même. Avec leurs prédécesseurs, mais avec combien plus d'intensité, ils admettent l'étonnante résonance des âmes; plus que la beauté, ils contemplent la vérité terrifiante de l'océan. C'est pour la découvrir au moins partiellement qu'ils s'aventurent vers les profondeurs tourmentées.

Enfin, l'heure est venue où d'autres poètes s'embarquent aussi à la découverte des richesses spirituelles de la mer. Mais on dirait

60 Hugo, Le Colosse de Rhodes, dans Légende des Siècles, tome 1, Poésie V, Oeuvres complètes, Paris, Michel, Imprimerie nationale, s.d. (1906), 659 pages, p. 230-235.

61 Hugo, Les Travailleurs de la Mer, Paris, éd. du Dauphin, 1950, 424 pages.

62 Berret, Victor Hugo, p. 362.

LA MER CHEZ QUELQUES PREDECESSEURS

19

que ces derniers soupirent vers une vérité plus totale encore; n'est-ce pas avec l'espoir de la trouver, de s'en saisir et de la posséder qu'ils se lancent frénétiquement sur la route de la mer ? Ils s'y jettent à la recherche de l'Absolu.

Ainsi, la vision des flots provoque chez Baudelaire une sorte d'ivresse métaphysique; son coeur bat à la même cadence que la vague. Toute son oeuvre repense la vérité du drame permanent et fluide de l'homme et de l'univers. On peut dire que la mer lui inspire tantôt une poésie essentiellement lyrique, et tantôt qu'elle lui permet de s'élever à la hauteur d'une "symbolique" transcendante⁶³.

Mieux que Balzac encore, Baudelaire, reconnaît dans la mer, le miroir de l'homme⁶⁴. Les choses de la mer, graduellement, s'apparentent à son âme; peu à peu, il se projette en elles. L'albatros, tourmenté par les hommes de bord, symbolise le martyr du poète

63 Austin, L'Univers poétique de Baudelaire, Symbolisme et symbolique, Paris, Mercure de France, 1956, 352 pages, p. 20.

64 Baudelaire, L'Homme et la Mer dans Les Fleurs du Mal, Oeuvres complètes, Paris, Conard, 1933, XLI-520 pages, p. 29.

On peut dire que tout le "livre des Fleurs du Mal est lui-même une sorte de vaisseau, tantôt galère infernale, tantôt caravelle légère et bondissant sur l'azur, tous ses pavails hissés. C'est pour le voyageur en peine, le navire glissant sur les gouffres amers".

(Cf. Chérix, Commentaire des "Fleurs du Mal", Genève, Cailler, xxxi-500 pages, p. 27.

incompris; son tourment, il le fait tenir en partie dans ce vers magnifique, inspiré du plus pur lyrisme : "Ses ailes de géant l'empêchent de marcher"⁶⁴. Non content d'exhaler une plainte personnelle, Baudelaire compare l'oeuvre sans cesse accrue des artistes en général, et des poètes en particulier, à l'océan dont les lames innombrables vont, de siècle en siècle, déferler jusqu'au rivage de Dieu :

Car c'est vraiment, Seigneur, le meilleur témoignage
Que nous puissions donner de notre dignité,
Que cet ardent sanglot qui roule d'âge en âge,
Et va mourir au bord de votre éternité ! ⁶⁵

Dans Obsession⁶⁶, on entend encore la voix de l'océan, mais cette voix agrandit, à l'infini, le rire sardonique de l'homme vaincu ; l'amour n'est plus; il s'est transformé en haine.

Plus que l'expression d'un lyrisme personnel ou collectif, la poétique de Baudelaire est avant tout, la recherche d'une réalité divine ou transcendante. Toutefois le mot n'a de sens que pour signifier des réalités d'un monde surnaturel quel qu'il soit. La vue de "l'immensité et du mouvement"⁶⁷ donne au poète l'idée du "rayon de

65 Baudelaire, Les Phares, Les Fleurs du Mal, opus cit., p. 15.

66 ----- Obsession, Les Fleurs du Mal, opus cit., p. 21.

67 ----- Mon coeur mis à nu, Journaux intimes, Paris, Les Variétés littéraires, 1919, 189 p., p. 80.

LA MER CHEZ QUELQUES PREDECESSEURS

21

l'infini", l'obsession de l'infini dans la beauté; il s'en explique ainsi : "quelques lieues de liquide en mouvement suffisent pour donner à l'homme la plus haute idée de beauté qui lui soit offerte sur son habitacle transitoire"⁶⁷. Puis, cette image de l'infinie beauté, il l'associe bientôt à celle d'un éden. Alors l'auteur de l'Invitation au Voyage⁶⁸, rêve de partir à la conquête d'un paradis artificiel. Il est tourmenté par une soif insatiable de tout ce qui est au-delà. Les grands navires dans la paix du soir et l'or du soleil couchant lui parlent sans cesse de départ. Sur les océans immenses, pourquoi ne pas entreprendre une course vers l'Inconnu, n'importe où, hors du monde ? N'importe où ! Dès lors, il part; mais sa quête de l'Absolu s'effectue hélas en descente !

Descendez, descendez, lamentables victimes
Descendez le chemin de l'enfer éternel. ⁶⁹

Et le poète aussi descend, roulé par le flot. Un moment vient où il plonge! ... allègrement ! ... Au-dessus du gouffre retentit son cri, terrible dans sa froide sérénité : "Enfer ou Ciel, qu'importe!" ⁷⁰

⁶⁸ Baudelaire, Invitation au Voyage, Les Fleurs du Mal, opus cit., pp.86-87.

⁶⁹ ----- Femmes damnées, Delphine et Hippolyte, Les Fleurs du Mal, opus cit., p. 255.

⁷⁰ Baudelaire, Le Voyage, Les Fleurs du Mal, p. 234.

La poésie de Rimbaud est aussi marquée par ce même accent d'intense vérité. Il fait de son oeuvre une double épopée : de l'individu et de la société. La révolte sociale, le drame intime du poète, tels sont deux grands thèmes à découvrir à travers le symbolisme de la mer chez Rimbaud.

De bonne heure, le jeune homme est inquiété par les problèmes sociaux. Constamment, il fait appel au progrès de la société. "Tout ce qui sert à la marche : chemin, sentier, route, chemin de fer, devient pour Rimbaud l'image du progrès de l'humanité"⁷¹. Il est entendu que la mer est implicitement comprise dans ces énumérations. En effet, dans Mouvement⁷², la mer tumultueuse symbolise la "route hydraulique motrice"⁷². Certaines strophes du Bateau ivre⁷³ (v. 5-10), dessinent le portrait d'une société dansant sur les flots, "rouleurs éternels de victimes"⁷⁴; plus loin (v. 11-15), le même poème compare à une mer agitée les convulsions de la foule hystérique.

71 Gengoux, La Pensée poétique de Rimbaud, Paris, Nizet, 1950, 673 pages, pp.461-462.

72 Rimbaud, Mouvement, dans Oeuvres, Paris, Mercure de France, 1947, 319 pages, pp.121-122.

73 Rimbaud, Le Bateau ivre, dans Poésies, Paris, Mercure de France, 1947, 261 pages, pp. 175-179.

74 Ibid., p. 176.

Le poète veut à tout prix rompre le pacte social faux, symbolisé par l'arc-en-ciel; il faut sortir de l'erreur, et gagner les grandes voies du progrès. Telle est la revendication du jeune poète prenant sur lui la charge de l'humanité; il croit l'heure venue de rythmer non seulement l'action de sa propre patrie mais encore la marche du monde.

D'ailleurs, la révolte de Rimbaud sur le plan social n'est que la reproduction de son drame intime. Son entrée dans la vie signifie une entrée dans une société amère, irréelle, d'où son mécontentement si profond. Et son entrée dans la société il la voit symbolisée par l'entrée dans la mer, c'est-à-dire dans l'illusion!⁷⁵ C'est pourquoi il rêve d'une "pureté acquise au prix d'un déracinement"⁷⁶, d'une harmonisation de toutes les puissances de l'âme⁷⁶ en vue de réaliser bientôt par "l'esprit" "l'unité de l'univers"⁷⁶. Au moment de partir ainsi à la recherche de l' "Unique" il voit se lever sur la mer la "Croix consolatrice"⁷⁷. Comme Baudelaire, il s'embarque. Mais la mer de Rimbaud, pas plus que celle de Baudelaire, ne garantit de toute inquiétude. Le Bateau ivre accomplit lui aussi son voyage en descente. Le

75 Rimbaud, Bateau ivre, dans Oeuvres, p. 66.

76 Gengoux, La Symbolique de Rimbaud, Le système des sources, Paris, Vieux Colombier, 1947, 219., p. 146.

77 Rimbaud, Délire 11, opus cit., p. 224.

poète amoncelle les images violentes; puis il sombre bientôt avec son esquif en folie; en effet, au bout du voyage et au comble de l'exaltation, il s'effondre, harassé et s'écrie :

Mais, vrai, j'ai trop pleuré. Les aubes sont navrantes
O! que ma quille éclate! O! que j'aille à la mer! ⁷⁸

On ne peut s'empêcher de se rappeler ici et avec une terreur renouvelée, le fulgurant "Qu'importe!" de Baudelaire. ⁷⁹

Chez Mallarmé, le symbolisme de la mer prend sa signification dans "le mépris du Réel et de la Terre" ⁸⁰. On peut affirmer que son symbolisme se développe en deux mouvements : d'abord par le mépris de la terre; en second lieu par un retour vers une considération nouvelle du concret.

Devant la nécessité de fuir la réalité du monde, une mer infinie, ivre et nue, apparaît au poète comme le terme de son aspiration. Brise Marine ⁸¹ traduit son besoin désespéré d'évasion. Tout comme

79 Baudelaire, Invitation au voyage, p. 234.

80 Gengoux, Le Symbolisme de Mallarmé, Paris, Nizet, 1950, 269 p., pp.13-24.

81 Mallarmé, Brise marine, Oeuvres complètes, texte annoté par H. Mondor et J. Aubry, Paris, Gallimard, 1945, 1653 p., p. 38.

la nuit, la mer lui rappelle l'aspect négatif de l'expérience poétique; comme l'azur, elle lui parle de dépouillement progressif nécessaire. Seul, l'oubli de tout le temporel, seule, la mort au sensible symbolisée par le naufrage, permettront au penseur la pureté de conscience requise pour la grande aventure intellectuelle. Le poète ne doit donc pas craindre la mort totale que lui rappelle "une troupe de sirènes mainte à l'envers" ⁸².

Cependant le but que se propose le poète n'est pas la mort pour elle-même. Le mépris du réel doit préparer un retour vers le temps.

Les premiers vers de Brise marine expriment le plus pur de son idéal :

La chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres.
Fuir ! là-bas fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres
D'être parmi l'écume inconnue et les cieux. ⁸³

Ici l'ascète rejette le monde, il est vrai, mais c'est pour le ressaisir et le reconsidérer à partir de l'esprit, un peu à la façon d'un Jean de la Croix ⁸⁴. Il oublie le concret, mais pour le reprendre, éclairé cette

⁸² Mallarmé, Salut, p. 27.

⁸³ Mallarmé, Brise marine, opus cit., p. 38.

⁸⁴ N.B. - Il ne s'agit que d'une comparaison, très imparfaite. On ne doit pas confondre le dépouillement de l'esprit en vue de l'expérience poétique et la nuit de l'esprit qui prépare le mystique à l'union transformante.

LA MER CHEZ QUELQUES PREDECESSEURS

26

fois d'une manière plus intime et plus spirituelle⁸⁵. Comme Vasco de Gama, le poète veut bien tenter de doubler le cap du Temps⁸⁶. Lui aussi, pèlerin de l'Absolu, il désire, à sa façon, l'unification de l'Univers, dans l'esprit. Il est venu au bord de l'océan pour regarder ce qu'il y a au-delà de notre séjour ordinaire; il entrevoit l'infini. Hélas! l'infini de Mallarmé, c'est le rien; son univers, le néant! Son Eternité a pour condition le désespoir ou l'angoisse.

On a suivi Baudelaire et Rimbaud jusqu'au bord du gouffre où ils sont descendus comme des pierres. La découverte du surnaturel, la quête de l'Absolu ont été pour eux pleines de promesses; pourtant, la vérité infernale n'est pas l'unique qu'on a désiré retenir. Egalement après la reconstruction des analogies mallarméennes, on éprouve, sur le bord du Néant, la brûlure de la déception; on ne veut pas se résigner à prendre le risque de tomber avec lui pendant toute une "Eternité!"⁸⁷

Le symbolisme de la mer ne dépassera-t-il jamais le thème de la rêverie mélancolique, celui des correspondances plus ou moins rassérénantes, ou celui encore de l'affreux désenchantement?... Il a

85 Gengoux, Le Symbolisme de Mallarmé, p. 238.

86 Mallarmé, Au seul souci de voyager, opus cit., p. 72.

87 Mallarmé, Les Fenêtres, opus cit., p. 32.

été écrit pourtant, que dans l'avenir, la route de la mer serait glorifiée ⁸⁸. Quel sera donc le message réel de la mer ? On a vu qu'elle a parlé différemment à divers groupes d'artistes et à l'intérieur de ces groupes, chaque âme a entendu monter des profondeurs mouvantes, une résonance particulière.

Il est un grand poète qui n'a pas encore dit son mot; il n'est pas à proprement parler un écrivain de la mer; cependant la mer est si présente dans son oeuvre qu'on a pu dire qu'elle y est sans commencement ni fin. Paul Claudel a entendu les grandes leçons de la mer ⁸⁹.

88 Isaïe, viii, 23.

89 On pourrait s'interroger longtemps pour découvrir le point de départ de l'entrée de la mer dans l'oeuvre de Claudel. Ses voyages ? On ne saurait en douter. Cependant longtemps avant le grand voyage du poète en Amérique, la mer inspirait déjà son oeuvre. Voici ce que le poète écrivait à ce sujet dans Illustration, le 12 mars 1948, et qu'on retrouve dans les notes explicatives en appendice à L'Annonce faite à Marie :

"Et moi aussi la Providence, dès mon berceau, m'a assuré un poste sur un promontoire. Une vue sur la mer. Non point une mer liquide, mais un océan céreal prolongeant sa houle d'émeraude et de feu jusqu'aux extrémités de l'horizon. Une plaine d'or mûrissant sur laquelle l'été promène l'ombre des grands nuages empourprés. Dès mon enfance, je n'ai cessé de recevoir sur mon visage cette haleine de solennité et de tempête. Tout à l'infini était libre et ouvert devant moi. Elle était grande ouverte devant moi, et je la contemplais d'un oeil avide, cette porte immense par laquelle il ne cesse d'arriver quelque chose!"

Théâtre, Oeuvres complètes, tome IX,
Paris, Gallimard, 1955, 315 p. s.p. 299.

LA MER CHEZ QUELQUES PREDECESSEURS

28

Elle lui est apparue comme un vaste tapis qui se déroulerait devant lui, sur la voie de ses désirs : depuis le désir des dépassements personnels, en passant par le désir de la femme, et jusqu'à la suprême transformation du désir humain, dans la grande aventure de la conquête de l'Absolu, unique et véritable.

CHAPITRE II

LA MER ET LE DEPASSEMENT

"Tout ce que le coeur désire peut
toujours se réduire à la figure de
l'eau..."

(C Claudel, Pos. et Prop.)

Par son immense capacité de désir, Paul Claudel peut être considéré comme un raccourci de l'âme de sa génération. Il possède, avec une extraordinaire intensité, une soif indéfinissable des réalités transcendantes. Toute sa vie et son oeuvre, mais son oeuvre dramatique en particulier, expriment une poussée enthousiaste vers le grand large. Il s'est souvenu du mot de Nietzsche : "l'homme est quelque chose qui doit être dépassé"¹. On peut dire que Claudel porte en lui, et fortement accentuée, la volonté de puissance ou le désir du dépassement. Son théâtre exprime cette tendance sous la forme voilée des symboles poétiques. Celui qui devait écrire, le 30 novembre 1926, "Tout ce que le coeur désire peut toujours se réduire à la figure de

¹ Nietzsche, Oeuvres (W), vi, 13, dans Henri Lichtenberger, La Philosophie de Nietzsche, Paris, Alcan, p. 149.

l'eau"², traduisait une expérience personnelle. Aujourd'hui, on peut affirmer que la mer dans le théâtre de Claudel symbolise vraiment l'aspiration au dépassement exprimé sous trois modalités différentes: l'anti-conformisme, la recherche de la gloire, la soif de liberté.

Paul Claude¹ encore jeune, était préoccupé des problèmes sociaux. On peut dire qu'il a été secoué par le même vent de révolte qui avait ébouriffé la chevelure de Rimbaud. Aussi le théâtre du poète, surtout celui des premières années, est-il souvent nuancé d'un esprit de tempête; c'est en ce sens qu'il est possible d'affirmer que Claudel est porteur d'un message anarchiste ou anti-conformiste, message qui n'est pas toujours camouflé; au contraire les symboles empruntés à la mer ont souvent le mérite de le souligner et de le rendre plus suggestif.

Il faut voir en quels termes Claudel s'adonne à l'analyse des régimes désuets. Il voit la vieille autorité, éprise de sa dignité et dominant les masses populaires, dans "le soleil suspendu entre le ciel et les eaux"³. A la suite du chef, il note "toute la file des hommes-

2 Claudel, Positions et Propositions, tome 2, Paris, Gallimard, 1934, p. 235.

3 Claudel, Le Repos du Septième jour, Théâtre I, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1958, p. 797.

chefs, conducteurs choisis par les autres du navire"⁴; ces "autres du navire" figurent souvent la société, bien que d'ordinaire, chez Claudel tout comme chez Rimbaud, la société soit symbolisée par la mer. Le poète évoque la figure du "Timonier instruit de la mer confuse par la barre!"⁵; n'est-ce pas là une allusion au vieux gouvernement riche d'une longue expérience dans la direction des hommes? Aux différents stages du rouage administratif, le poète remarque les attitudes. Certains chefs, disons certains ministres, sont indolents, passifs comme l' "homme couché avec les bras étendus sur le sein des eaux"⁶; d'autres plus adroits, s'accommodent des situations, ou si l'on veut des mouvements de marées; ainsi un Turelure quand il dit :

Ce n'est pas moi qui me suis mis à l'eau, c'est la
mer qui m'a pris et qui ne m'a plus quitté.
Je voulais vivre. ~
Des vagues hautes comme des montagnes! Il faut
monter avec elles. ⁷

Enfin, il y a toujours des esprits positifs pour former un élément de réaction; tantôt le poète les voit formant groupe et stimulant les idées

4 Claudel, Tête d'Or, Théâtre I, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1956, p. 96.

5 Ibid. p. 69.

6 Ibid., p. 274.

7 Claudel, Le Pain dur, p. 449.

tel "l'esclave qui fait monter l'eau"⁸; le plus souvent ils sont considérés comme des "esprits de turbulence et de colère"⁹. Dans ceux-là bout le sang nouveau; ils sont ceux que le poète aime; ceux qui préparent les réformes.

Paul Claudel excelle à camper la figure du jeune anarchiste; ; il l'a fait souvent en des traits passionnés empruntant à la mer les images les plus significatives. D'abord, il décrit ce jeune homme épris du désir de dépasser l'ordre actuel, affirmant son mépris pour l'inertie individuelle :

... on se met tout doucement sur le ventre.

L'homme dort; le poisson dort suspendu dans la profondeur liquide. Il dort¹⁰

Il le rend conscient de la nécessité d'une action rapide à cause de la fluidité du temps qui nous échappe comme en se riant; "Le temps qui meurt et dispose de tout se retire de nous comme la mer"¹¹. Au nom de la mer et de toutes les grandes puissances cosmiques, le jeune chef supplie qu'on reconnaisse sa mission :

8 Claudel, Le Repos du Septième Jour, p. 848.

9 ----- Tête d'Or, p. 275.

10 Claudel, La Ville, Théâtre I, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1956, p. 437.

11 Claudel, Tête d'Or, p. 247.

LA MER ET LE DEPASSEMENT

33

Au nom de la mer!

.....

Et par toutes les choses terribles !

A la fin, vous qui êtes là ne reconnaîtrez-vous
pas qui je suis ? ¹²

S'il est entendu et son idéal compris, il peut promettre la fin de la nuit,
ou si l'on veut de la médiocrité. Avec fermeté, il annonce la montée
d'une aurore nouvelle tentant ainsi d'éveiller les âmes à la confiance
dans sa mission de rénovateur social : "Et le matin par qui la mer
s'embrase et dont les feux immenses, colorent les toits et les pylônes,
renaît" ¹³. La mer qui s'embrase, c'est la société renaissant à l'es-
pérance. Le chef voit-il son appel méprisé, alors son dépit éclate en
colère. Seule la mer pouvait donner au poète des images assez puis-
santes pour décrire une telle amertume. Un Tête d'Or, étincelant de
gloire, est frère benjamin d'un Ajax, d'un Prométhée ou d'un Hugo.
Il apparaît au peuple, cambré sur le rocher de l'orgueil

..... rendant la foudre et l'eau de mer par
la bouche et le nez,

Bloc sanglant, (vomissant) contre le ciel une
malédiction informe! ¹⁴

12 Claudel, Tête d'Or, pp.102-103.

13 Ibid., p. 227.

14 Ibid., p. 68.

LA MER ET LE DEPASSEMENT

33

Au nom de la mer!

.....

Et par toutes les choses terribles !

A la fin, vous qui êtes là ne reconnaîtrez-vous
pas qui je suis?¹²

S'il est entendu et son idéal } compris, il peut promettre la fin de la nuit,
ou si l'on veut de la médiocrité. Avec fermeté, il annonce la montée
d'une aurore nouvelle tentant ainsi d'éveiller les âmes à la confiance
dans sa mission de rénovateur social : "Et le matin par qui la mer
s'embrase et dont les feux immenses, colorent les toits et les pylônes,
renaît"¹³. La mer qui s'embrase, c'est la société renaissant à l'es-
pérance. Le chef voit-il son appel méprisé, alors son dépit éclate en
colère. Seule la mer pouvait donner au poète des images assez puis-
santes pour décrire une telle amertume. Un Tête d'Or, étincelant de
fureur, est frère benjamin d'un Ajax, d'un Prométhée ou d'un Hugo.
Il apparaît au peuple, cambré sur le rocher de l'orgueil

..... rendant la foudre et l'eau de mer par
la bouche et le nez,

Bloc sanglant, (vomissant) contre le ciel une
malédiction informe!¹⁴

12 Claudel, Tête d'Or, pp.102-103.

13 Ibid., p. 227

14 Ibid., p. 68.

Soudain il lance un dernier appel, un défi en faveur d'un soulèvement pour ce qu'il croit être le bien de la chose publique :

Quelle vengeance soulèvera donc les montagnes
et fera sortir de leur lit les rangs de la mer?¹⁵

Les menaces fulgurantes, même d'allure désinvolte, ne sont pas toujours sans à propos. Les hommes supérieurs, et notamment les poètes de génie, ont souvent l'intuition des événements futurs; la force vertigineuse de leur désir n'est souvent que l'écho fidèle de nécessités encore cachées mais réelles. L'embourgeoisement et l'inertie peuvent s'attendre à des réveils violents et brutaux tout comme les ciels bas et plombés sont annonciateurs de grandes tempêtes. A la mer encore Claudel emprunte le symbole de ces craquements sociaux, conséquence quasi inévitable de l'apathie ou de l'esprit de suffisance des gouvernants :

Qu'avez-vous à vous étonner et à craindre?
Si la terre tremble dans l'épaisseur de sa masse,
Si la suture du ciel claque dans un coup de tonnerre,
si l'Océan emporté par le raz de marée
Déracine ses caps et roule l'une sur l'autre ses îles
comme des barriques,
Qui s'étonnerait que cette mer humaine d'âmes et de sang

15 Claudel, Tête d'Or, p. 101.

comme symbole de la révolte sociale. Après s'en être servi pour faire ressortir l'acheminement, puis l'éclatement du fait social ainsi que l'attitude du nouveau chef, il s'en sert encore pour tirer des leçons sur les lendemains révolutionnaires.

On avait commencé par s'agiter en portant au coeur une puissante espérance. C'est en ce sens peut-être que le poète fait dire à l'un de ses personnages :

Les eaux vous submergeront et comme la moisson
du riz, de dessous l'eau
Vous renaîtrez une autre naissance²⁰.

Mais la réalité est souvent autre. La semence jetée dans l'émeute n'est pas toujours porteuse de sérénité et de paix durable. Si l'on veut par n'importe quel moyen tenir l'objet de ses ambitions, tôt ou tard la fortune enregistre d'autres revirements. Les institutions humaines sont mouvantes comme la mer; elles trouvent leur permanence dans le changement même. N'est-ce pas le sens de la pensée du poète Sous le Rempart d'Athènes au moment où il écrit que "l'invariable n'est que le produit toujours nouveau d'éternelles variations"²¹? Dans le même

20 Claudel, Le Repos du Septième Jour, p. 850.

21 -----, Sous le Rempart d'Athènes, Théâtre II, La Pléiade, Paris, Gallimard, 1956, p. 1134.

LA MER ET LE DEPASSEMENT

37

ordre d'idée on peut dire que la permanence de la mer soutient la variabilité politique,²² de même les boutades de Turelure sur la permanence du changement²³. Le succès des uns aujourd'hui, justifie demain, l'envie des autres. L'ordre humain n'est qu'une cité bâtie "au-dessus du miroir des eaux plates;"²⁴ il a pour architecte l'ennui; il appelle sans cesse le recommencement. Et une fois de plus,

Ainsi qu'un réservoir où le poids d'une mer s'est accumulé, rompant par le milieu son mur,

Emporte le pays tout entier dans son écroulement,
les rochers et les arbres, les villes avec les hommes et les dieux,²⁵

recommence la même catastrophe; il en sera ainsi jusqu'à ce que s'accomplisse "la révolution de l'Eternité"²⁶. Celui qui survit à l'hécatombe, se lève "comme un naufragé, harassé, qui se tient en ruisselant sur la grève"²⁷ du rivage. Il serait juste de dire que le survivant

22 Claudel, L'Otage, Théâtre II, La Pléiade, Paris, Gallimard, 1956, p. 239.

23 Ibid., p. 253.

24 Claudel, La Ville, p. 339.

25 -----, Le Repos du Septième Jour, pp. 845-846,

26 Ibid., p. 846.

27 Claudel, La Ville, p. 337.

reçoit alors" sur les bras le cadavre de la Splendeur, comme Tarquin sur Arons!"²⁸ Comme Protée, il est tenté de prendre sa "retraite à l'étage au-dessous ! dans un monde plus tranquille, ... au milieu des coraux, des éponges et des holoturies!"²⁹ Il n'a certes par tort de se demander avec un sourire malin : "Où est la justice ? Où est le bon ordre et le bon tempérament?"²⁹ Il se rend compte alors, cet homme de désir, que l'impérieux besoin de dépassement qu'il a voulu exprimer par le renouvellement de l'ordre, n'a pas trouvé la réponse attendue; l'insatisfaction continue d'agiter son coeur. L'équilibre reste encore à conquérir; heureusement que la mer lui reste ouverte pour de nouvelles initiatives.

On a vu, comment, chez Paul Claudel, le désir du dépassement a connu son point de départ dans la révolte anti-confirmiste ou l'anarchie. Le premier aspect de cette étude est donc dominé par une attitude négative, par un esprit de destruction. Cependant, il importe de noter tout de suite que Claudel ne détruit pas pour détruire; il est un positif, un homme en marche. Ainsi, son désir de dépassement est toujours marqué par une poussée en avant vers des exploits plus glorieux. La volonté de puissance, qui n'a pas été assouvie, va demander

28 Claudel, La ville, p. 344.

29 -----, Protée, p. 352.

LA MER ET LE DEPASSEMENT

39

à la mer les symboles d'une aventure conquérante et d'un esprit de domination.

La mer va donc maintenant ouvrir un sillage à la nef du conquérant. L'expérience s'accomplit en trois temps : le rêve, l'aventure, les résultats. D'abord un rêve jeune et généreux emporte le poète loin des lieux de son enfance :

Je quitte ces lieux.
O la Marne dorée
Où le batelier croit qu'il vogue sur les coteaux, et les
pampres, et les maisons ! ³⁰

Peu à peu, l'audace de l'aventure le pénètre. Exalté par l'odeur du sel de mer, il veut bientôt s'emparer du sceptre des espaces. Tête d'or et plus tard Rodrigue, se découvrent une mission à accomplir de l'autre côté de l'océan : une terre à conquérir, un monde à ouvrir sur une autre mer. Le point de mire, la mer d'abord. Les obstacles surgissent. Il y a la montagne à passer.

..... une montagne
Si haute qu'elle touche le ciel, et du ciel
même
Quatre fleuves, comme du lait de vache, descendent
sur la terre³¹.

30 Claudel, Tête d'Or, p. 61.

31 Ibid., p. 267.

LA MER ET LE DEPASSEMENT

40

Au delà seulement, on peut s'abreuver à la "mer comme à une coupe pleine"³¹, symbole de la promesse de la "terre d'or"³¹. Au-delà de la "mer plate et fermée"³², la "Porte"³² s'ouvre sur des contrées de féeries. Une sorte de vision apocalyptique : des êtres étranges "qui habitent aux bords de l'abîme profond"³³ s'offrent au regard passionné.

Une fois entendu l'appel fascinant de la mer, la découverte de l'inconnu invite à l'action. On est au deuxième temps sur la voie de l'aventure. La volonté de puissance va exiger la prise de possession des terres entrevues! Il faut la guerre! Et la mer prête au poète des symboles de batailles! Le conquistador n'a pas oublié l'anarchiste; un même sang de feu court dans ses veines. Il apparaît, telle une force phénoménale au-dessus des flots; son regard dévore l'espace; on le voit fixer "devant lui ses yeux étincelants, tel qu'une Andromède aux crins de cheval, plus fier que le dieu du vent"³⁴, il avance! Il disjoint, sur son passage, l'humanité "comme la séparation des eaux"³⁵. A sa suite, monte une phalange de jeunes valeureux, portant drapeaux.

32 Clàudel, Tête d'Or, p. 259.

33 Ibid., p. 268.

34 Ibid., p. 212.

35 Ibid., p. 221.

LA MER ET LE DEPASSEMENT

41

L'ensemble mouvant ressemble à une "mer séduisante"³⁶. Poussée par les vagues des "rives Océaniques"³⁷, l'armée s'enfonce vers l'Orient "tournant sa face contre le cours du soleil"³⁷. La bataille s'engage, bataille par qui "les hommes sur la terre donnent une image de l'eau furieuse"³⁸; les conquérants frappent de grands coups,

Renversant un immense tumulte d'hommes
Sur la terre et dans les champs laiteux de la mer³⁹;

ils laissent des "tas de mourants borbiller comme des crevettes"³⁹. Il paraît que c'est le prix qu'il faut mettre pour posséder cette gloire d'un moment, celle de remettre entre les mains d'un souverain, la clef de nouveaux domaines, "lui apporter des nouvelles de l'autre Océan"⁴⁰, lui ouvrir une "barrière d'or, d'argent et d'aromates"⁴⁰!

Le rythme de la mer scande également les lendemains de hauts faits, troisième étape des aventures hardies. Sur la voie du retour, note le poète, on sent l'inquiétude planer sur les hommes de guerre

36 Claudel, Tête d'Or, p. 133.

37 Ibid., p. 130.

38 Ibid., p. 124.

39 Ibid., p. 74.

40 Claudel, Le Soulier de Satin, Théâtre II, La Pléiade, Paris, Gallimard, 1956, p. 830.

LA MER ET LE DEPASSEMENT

42

comme une mélancolie au-dessus des eaux⁴¹. Les soirs les plus glorieux sont souvent des prises de conscience douloureuses; l'effort connaît des résultats limités, et chaque fin de jour voit "dans la mer noire ... s'enfoncer la bosse flamboyante"⁴². Le moment de la mort de Matho avait vu le soleil de ses désirs s'engloutir dans la mer. Le geste de Tête d'Or secouant et déployant ses cheveux splendides, "imprégnés par l'Aurore, toison trempée dans le sang de la Mer"⁴³, prend le même sens symbolique de l'évanouissement. Il ne reste plus à l'orgueilleux conquérant qu'à s'écrier : "Je ne vous dominerai point, monts, mers... O Terre ! ô terre que je ne puis saisir!"⁴⁴

La mer ne rythme pas seulement les brigues d'un enthousiasme jeune. Elle soutient avec la même fidélité des désirs de gloire et de richesse, qui ont grandi avec la maturité et qui accompagnent la vieillesse. C'est toute la vie que l'homme est possédé de "sa vision prodigieuse"⁴⁵. Peu à peu son désir s'agrandit aux dimensions de l'horizon, pour tenter de rejoindre la mer infinie. Les domaines conquis

41 Claudel, Tête d'Or, pp.286-287.

42 Ibid., p. 167.

43 Ibid., p. 108.

44 Ibid., p. 147.

45 Claudel, Le Soulier de Satin, p. 676.

ne sont jamais assez étendus, ni assez nombreux, ni assez riches; le coeur du dominateur n'est jamais assouvi. Le plus puissant "dénie à toute frontière le droit de l'arrêter"⁴⁶;

... la Mer même, ce vaste Océan à (ses) pieds,
Loin de lui imposer des limites ne (fait) que
réserver de nouveaux domaines à (son) désir trop
tardif!⁴⁶

De nouveau,

... le voilà..... à courir d'un bout
du monde à l'autre,
Et du Caucase jusqu'à Madère là-bas dans
la houle Atlantique,
Pour enguirlander toute l'Europe.....⁴⁷

Par delà la mer, "l'oeil audacieux de (ses) prédécesseurs" avait pos-
sédé l'Orient⁴⁸. Il faut désigner d'autres bords. Sur "la miroitante
étendue", sur "cette mer où le soleil se couche"⁴⁸, les caravelles de
ses conquérants voguent et des mondes neufs surgissent à la proue de
ses navires; des mondes de feu et des mondes de neige se lèvent à la
couleur de ses enseignes⁴⁸. Le "Roi de la Finance antarctique est à

46 Claudel, Le Soulier de Satin, p. 672.

47 -----, Protée, Théâtre II, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1956, p. 315.

48 Claudel, Le Soulier de Satin, p. 673.

(ses) pieds"⁴⁹. Stimulé par le désir d'un dépassement glorieux il se prend à souhaiter "un long tapis déroulé"⁵⁰, celui de la mer, réunissant ensemble d'immenses régions disjointes. Sur tous les "flots mouvants"⁵¹ s'étend la même "large route d'or"⁵¹. L'heure exaltante entre toute ! Le soleil de la gloire au zénith

... au sommet de sa course entre les deux Océans
Se tient immobile un moment en une solennelle
hésitation!⁵²

Au moment même, le doute envahit peu à peu le coeur du roi. Bientôt il ne croit plus à "la terre de feu"⁵³, c'est-à-dire à la gloire entrevue. Progressivement les succès vont s'évanouir en fumée ! Il ne voit plus déjà sur la mer que plusieurs bateaux à l'ancre où ils appareillent pour partir⁵⁴. Symbole d'instabilité ! Une fois de plus on a éprouvé combien est de courte durée le "pays d'eau"⁵⁵. La gloire humaine, semble dire Claudel, est vaine comme "l'image des jeux turbulents de la mer

49 Claudel, L'Ours et la lune, Théâtre II, La Pléiade, Paris, Gallimard, 1956, p. 602.

50 Claudel, Le Soulier de Satin, p. 673.

51 Ibid., p. 674.

52 Ibid., p. 674.

53 Ibid., p. 727.

54 Ibid., p. 786.

55 Claudel, Partage de Midi, Théâtre I, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1956, p. 1014.

creuse"⁵⁶. "L'avenir n'est qu'un paysage vu dans l'eau, et le passé vaut moins qu'une faine; et le présent n'est rien du tout"⁵⁷. Voilà comment le poète, en trois coups de plume éloquents, impitoyables, vient de saboter des prétentions qui ne s'appuient que sur les réalités terrestres.

Les déceptions ont beau s'accumuler, le désir de se dépasser persiste toujours dans le coeur humain. Cette fois, le poète va tenter de l'assouvir par le moyen d'un affranchissement total. Alors une soif progressive, dévorante l'envahit ; là-bas, la mer, la haute mer, mouvante, infinie, lui promet de telles ivresses! C'est l'appel de la liberté. Il s'embarque donc, tantôt à la recherche d'un isolement nécessaire, tantôt à la poursuite d'un affranchissement farouche, capricieux.

Toute la nature parle à l'homme de liberté :

... tout, l'air brumeux, les labours frais,
Et les arbres, et les nuées aériennes⁵⁸;

le langage de la vaste campagne "plus vague que le ia! ia! de la mer"⁵⁸, est en parfaite correspondance avec l'immense désir de son coeur:

56 Claudel, Tête d'Or, p. 149.

57 Ibid., p. 151.

58 Ibid., p. 31.

Pleurer, ou crier,
Ou rire, ou bondir et agiter les bras! ⁵⁹

Le jeune homme demande bientôt à partir, las de la vie en cercle. La mer symbolise le lointain; il regarde donc vers "la mer très loin, et plus loin que la mer"⁶⁰. Toute l'oeuvre dramatique de Claudel tressaille du désir de voyager. Même le vieil homme n'est pas exempt de la fringale. Il faut qu'il parte, qu'il aille voir, avant de mourir là "où les chemins finissent"⁶¹, là où "l'étendue est bleue devant les pieds"⁶¹. C'est un appel impératif :

Il le faut! il le faut! J'irai vers la mer!
Mon coeur

.....

Viens dehors et tu verras le grand ciel bleu!

l'air libre!

J'irai vers le lieu grand! j'irai vers le
bruit des eaux!

J'ai soif! j'irai vers l'énormité de la mer! ⁶¹

A l'abri d'un prétexte, d'une charité à accomplir, par exemple les enfants d'un frère à secourir en Amérique, et le vieil Anne Vercors s'embarque⁶² Les amoureux de Partage de Midi, considérant

59 Claudel, Tête d'Or, p. 32.

60 Ibid., p. 33.

61 Claudel, La Jeune fille Violaine, p. 510

62 Ibid., p. 584.

LA MER ET LE DEPASSEMENT

47

l'évasion que procure la mer, se sentent soudain enivrés du désir d'une infinie libération. Le besoin impératif' Les personnages du théâtre claudélien étoufferaient dans un univers fermé; il leur faut l'infini de la mer, l'espace sans frontières.

Dans la vie pratique, la liberté n'est souvent laissée à l'homme que pour lui permettre de répondre à une nécessité, à une exigence de profession, de vocation ou de fuite. Cette nuance n'a pas échappé à la psychologie du poète. Ainsi, certains de ses personnages, sous une apparence de libération facile, sont commandés par des exigences réelles. Les uns partent en mer dans le but de compléter des informations ou pour acquérir des expériences nouvelles. "La mer est comme un grand journal où tout ce qui se passe vient s'inscrire"⁶³, déclare Hélène à Brindosier; la "mer est comme un journal qu'on a étalé, avec les lignes et les lettres"⁶⁴ de renchérir Lechy Elbernon. Le diplomate qui s'est trouvé mêlé aux préoccupations économiques de tant de pays n'a pu s'empêcher de noter, comme l'avait fait Michelet, les nombreuses richesses de la mer. Et si Claudel ne manque pas une occasion de s'exercer à la satire, la vérité demeure sous le ton de l'amusement. Le vieux Protée, original "Empereur-des-Mers", vit du

63 Claudel, Protée, p. 346.

64 -----, L'Echange, p. 675.

butin des naufragés Rien n'empêche que son commerce funèbre l'ait fait le "plus riche de tous les demi-dieux"⁶⁵; il a "le contrat pour toute la mer jusqu'à Tarente"⁶⁵; c'est-à-dire très loin, sans limite d'espace. En plus des possibilités d'ordre pratique qu'offre la mer, il reste vrai que beaucoup s'y engagent pour répondre à une sorte d'appel ou de vocation, mais camouflé sous l'apparence d'une liberté plus grande. La mer permet ainsi la solitude depuis longtemps désirée; Camille se promet justement, au sein des mers, "une indolente petite place pour (lui) seul entre les deux mondes"⁶⁶. Puis, l'appel à l'évasion prend peu à peu l'accent d'une invitation irrésistible :

Les mouchérons ne sont pas plus faits pour
résister à cette extase de la lumière, quand elle
pompe la nuit,

Que les coeurs humains à cet appel du feu capable
de les consumer⁶⁷.

Pendant que certains regardent du côté de la mer afin de trouver le moyen de répondre à leur destin, d'autres voient la masse mouvante comme un lieu d'arrachement aux contingences désagréables de leur état. Les malheureux, les ennuyés demandent à la mer une

65 Claudel, Protée, p. 345.

66 -----, Le Soulier de Satin, p. 664.

67 Ibid., p. 663.

solitude libératrice. Thalie sur la grève, médite le moyen de franchir l'immensité qui la sépare des siens : "Je vais mettre mon tablier sur l'eau et je m'en irai d'où je suis venue"⁶⁸. Les optimistes au contraire, considèrent la mer comme le trait-d'union des coeurs : les amants fuyant avec les yeux de l'eau ne changent pas de place⁶⁸. Ainsi sur des rythmes variés, les vagues emportent les personnages du drame humain, partagés entre des sentiments différents. Louis Laine a surtout considéré comme favorables les distances créées par la nappe liquide; c'est pourquoi il a tenu à mettre la mer entre son père et lui⁶⁹. Parfois la mer devient un des rares moyens de s'arracher à la corruption des lieux empestés de l'ambition humaine⁷⁰, de quitter une "rive de fièvre"⁷¹. De son côté, Ysé n'est pas fâchée de s'évader du devoir et de se retrouver avec des amis, libres, ensemble, et "ballants sur (un) pont de bateau, au milieu d'une mer absurde!"⁷² Les plus malheureux du globe peut-être, ceux qui s'attendent toujours à tomber sous la griffe de la justice humaine, demandent à la mer un gage de sécurité;

68 Claudel, La Ville, p. 331.

69 -----, Le Pain dur, p. 448.

70 -----, Le Soulier de Satin, pp. 760-761.

71 -----, L'Echange, p. 666.

72 -----, Partage de Midi, p. 992.

ainsi soulagés,

. s'embrassent les parricides
Quand ils se séparent avant de fuir sur la mer géante!⁷³

L'homme qui a volé quand il était encore un enfant, celui qui a joué et à qui il fallait de l'argent, celui qui errait de lieu en lieu comme un maudit⁷⁴, a fini par demander à la mer le dernier et le plus dur arrachement au châtement, l'exil.

Sur le registre de la liberté, Claudel chante la mer hospitalière, celle qui répond à différents besoins. Mais là où le poète donne libre cours à son talent de grand artiste c'est lorsqu'il appelle la liberté pour les réalités fantaisistes qu'elle procure : liberté de la rêverie et de la course folle et joyeuse

Le rêve et ses plaisirs emportent le poète dans le beau risque de l'aventure capricieuse. La bonne chose de partir pour le simple plaisir de pouvoir dire ensuite :

J'ai erré
J'ai nourri beaucoup de rêves; j'ai connu
Les hommes et les choses qui existent à présent.⁷⁵

73 Claudel, Fragment d'un Drame, Théâtre I, La Pléiade, Paris, Gallimard, 1956, p. 21.

74 -----, L'Echange, p. 694.

75 -----, Tête d'Or, p. 173.

LA MER ET LE DEPASSEMENT

51

Le mirage de la mer magnifie le lointain et dispense d'incomparables délices! Quelle légitime fierté de pouvoir dire : "J'ai été plus loin que la mer"⁷⁵! La belle aventure que de s'embarquer pour le voyage de l'illusion... en direction de la lune!⁷⁶ Il n'y a pas que les enfants qui soient attirés vers les pays enchantés situés à la "limite des deux mondes"⁷⁷, "au milieu d'un abîme de lumière"⁷⁸. Les bateliers de la "Marne dorée"⁷⁹, rappellent le groupe des artistes, des poètes, le groupe de tous ceux qui ont le goût d'un lieu moins matérialiste que le nôtre et qui veulent se donner l'ultime émoi de naviguer au-delà des côtes et des maisons, au-delà du monde tangible. Ils sont ceux qui veulent, dans le sillage de Mallarmé, voguer au-delà du "Temps et de la Terre"; sur "ce grand jour immobile"⁸⁰, ils veulent admirer à loisir la "grande heure sans ombre"⁸⁰, qu'est la mer.

Voilà ce qu'on pourrait appeler un symbolisme de rêve, celui d'une liberté tranquille sur la mer. Mais un poète vigoureux comme Claudel excelle à exalter les libertés sauvages, les courses en farandoles sur un océan en délire. Comment s'attendre à autre chose de

76 Claudel, L'Ours et la lune, p. 628.

77 Ibid., p. 629.

78 Ibid., p. 631.

79 Claudel, Tête d'Or, p. 199.

80 -----, Partage de Midi, p. 988.

l'homme qui passe sa vie à regarder du côté de l'horizon, à l'embrasser du geste et du regard⁸¹! ... L'être voué à l'eau est un être de vertige; il n'est pas étonnant qu'il se laisse gagner par le plaisir farouche de se sentir affranchi sur une mer en folie. On imagine aisément un Paul Claudel frissonnant d'aise à la seule vue des immensités libres, des "mers céréales" ou des "mers liquides". Mais rien ne vaut le plaisir de descendre à la mer :

Je voudrais vivre dans l'eau profonde -
Il n'y a pas besoin de parler. à quoi cela sert-il? -
Comme un poisson, et je nagerais, ayant tout le
corps au même niveau⁸²

La préférence pour la position horizontale du corps en eau profonde peut être une façon d'exprimer un désir d'affranchissement des conventions artificielles dans le domaine des relations sociales ou politiques. Mieux vaut cependant ne pas trop chercher de significations au risque de fausser le symbole; il est plus simple de n'y voir qu'une disposition enthousiaste pour la liberté totale, dans la délivrance de tout souci matériel. Le sentiment est profond et de date ancienne : "Et alors la mer ! On se connaît bien tous les deux, la mer, on s'aime bien tous les deux..."⁸³ Quand Louis Laine parle de descendre dans la mer,

81 Claudel, L'Echange, p. 679.

82 Ibid., p. 664.

83 Ibid., p. 730.

LA MER ET LE DEPASSEMENT

53

de s'y enfoncer "comme une pierre qui disparaît"⁸⁴ dans sa profondeur, l'image de la descente n'a rien de tragique comme on l'a remarqué chez Baudelaire et Rimbaud. Elle évoque tout simplement le plaisir d'épouser la mélodie du mouvement, de se trouver soudain dans

le courant qui pousse le courant, comme le barrage provisoire sur le courant continu, comme la mélodie que poursuit une autre mélodie, comme un mouvement qu'épouse un autre mouvement, comme une note qui en rencontrant la note produit une autre note. ⁸⁵

On s'approche sûrement de la vérité si l'on tâche de saisir la signification la plus heureuse du symbole, par exemple l'ivresse de "se jeter à la nage au travers de ce chaos solennel et le parcourir avec des cris forcenés"⁸⁶! C'est ce même plaisir qu'éprouve le petit garçon de la lune "en train de se mettre plein l'âme, plein les yeux, plein le coeur, plein tout cet océan extatique"⁸⁶. N'est-ce pas ce qui s'appelle boire le plaisir à pleine coupe ?

Et ce n'est pas une fois ni deux fois que le Fils de Zeus a traversé et retraversé avec furie d'un bord à l'autre cette mer si bleue qu'il n'y a que le sang qui soit plus rouge !

84 Claudel, L'Echange, p. 660.

85 -----, Sous le Rempart d'Athènes, p. 1135.

86 -----, La Lune à la recherche d'elle-même, p. 1281.

LA MER ET LE DEPASSEMENT

54

Soit qu'il se porte vers l'Inde, soit qu'il ait envie
de la Thessalie, car ce n'est pas la raison ni aucun or-
dre qui conduit le dieu du vin!⁸⁷

Non, ce n'est plus la raison qui pilote un "navire aussi fou que son
maître"⁸⁸; la vague en délire, "entraîne la nef cabriolante"⁸⁸, "sans
voile et sans gouvernail"⁸⁸, et qui pique du nez dans la plume et se
"relève incontinent vers le ciel comme une cocotte qui boit"⁸⁸. Le
moyen, de tenir sur la côte,

... quand la mer est en folie,
Et qu'elle danse empanachée dans le vent de Thrace
avec toutes ses lanternes allumées!⁸⁹

Il faut partir, même sous l'oeil moqueur du vieux Protée, "L'Empe-
reur-de-la-Mer et Roi de tous les Menteurs"⁹⁰.

En vérité, jamais l'esprit de fuite, jamais le désir d'évasion,
de dépassement ne furent exprimés d'une manière aussi fulgurante.

Mais "l'homme n'est pas fait pour tourner son visage vers la
mer miroitante"⁹¹ avoue Paul Claudel. Il l'apprend tôt ou tard à ses
dépens, car la "magicienne"⁹¹ a tôt fait de lui révéler les amertumes

87 Claudel, Protée, p. 308.

88 Ibid., p. 309.

89 Ibid., p. 332.

90 Ibid., p. 326.

91 Ibid., p. 489.

LA MER ET LE DEPASSEMENT

55

de ses profondeurs. Elle finit par dépouiller l'homme de ses trésors les plus intimes. C'est au retour d'un long voyage, jusqu'à "la fin de la mer"⁹² que Simon enterre sa femme. La mer fait souvent perdre le sens de la vie réelle en plongeant le coeur de l'homme dans un flot de mirage et d'illusion, car

De l'abîme illimité des eaux s'élève, la nuit, le vertige, et le jour l'épouvante et le rêve".

Mieux vaut la réalité de la terre solide sous les pieds! S'il arrive à l'homme de devoir partir en mer, qu'il garde donc ouvert un

... oeil vigilant! Jour et nuit, soir et matin,
Vers les feux, vers les étoiles, vers les amers ⁹⁴.

Sinon, l'insécurité, le désenchantement, l'envahiront pour le submerger. C'est quand finit la journée de la vie, que la mer de l'inquiétude, de toutes parts, monte pour être pleine à l'heure de la nuit ⁹⁵. Lechy Elbernon l'entend cette mer d'angoisse monter dans l'homme qui a gaspillé le don de la vie; elle lui siffle alors cyniquement à l'oreille qu'il n'aura "point de part aux occupations des hommes"⁹⁵. Il ne lui reste

92 Claudel, Tête d'Or, p. 34.

93 -----, La Ville, p. 489.

94 -----, Protée, p. 348.

95 -----, L'Echange, p. 772.

plus qu'à saluer l'air et le vent à l'heure où le soleil va engloutir avec lui dans la mer, les mystères d'une liberté menteuse. Cependant, heureux est celui qui n'a pas trouvé meilleur que tout

..... de dormir
 Dans le sommeil du sang et de la mort!⁹⁶

Dans son désespoir, il voudrait fuir peut-être pour échapper encore à quelque chose ?... à la mort?... Heureusement pour lui, une dernière fois, il se tourne du côté de la mer, il regarde l'Océan... le seuil des eaux!⁹⁷.

L'homme va-t-il s'effrondrer dans le découragement ? Il avait commencé une grande aventure, la poursuite d'un haut idéal : transformer son milieu, conquérir la gloire, se libérer de lui-même. Il a connu les heures exaltantes du succès, mais les revers aussi sont venus trop tôt. Pourtant la même poussée intérieure ne cesse de l'aiguillonner. Son coeur insatisfait continue sa quête inlassable. C'est alors que sur "le seuil des eaux"⁹⁷ il rencontre la femme qui lui dit : "Mais ce n'est pas cette eau salée-là qui te purifiera"⁹⁷. La femme est le seul être qui ait le pouvoir en même temps que la vocation d'arracher l'homme à sa perte⁹⁸.

96 Claudel, Fragment d'un Drame, p. 25.

97 -----, L'Echange, p. 711.

98 -----, Préface à l'Echange, p. 727.

CHAPITRE III

LA MER ET LE DESIR DE LA FEMME

"Je suis la promesse qui ne peut
être tenue..."

(Caudel, Le S. de Satin)

"Je veux le remplir tout à coup et
le quitter instantanément, et je
veux qu'il n'ait alors aucun moyen
de me retrouver"

(Caudel, Le S. de Satin)

En dépit des déceptions multipliées, l'homme poursuit toujours sa quête insatiable de bonheur. La mer lui reste ouverte; de nouveau, il s'y engage avec une ferveur redoublée; c'est alors qu'elle devient pour lui le point de départ d'un désir plus concret : la femme. De nombreuses analogies possibles entre la femme et la mer ont fortement marqué l'inspiration de Claudel; il n'est donc pas étonnant que le héros claudélien fasse la connaissance de la femme à travers la voie de la mer.

On trouve chez Claudel, différentes manières d'envisager le problème de l'amour; la présente étude se voit forcée d'en laisser tomber plusieurs, pour ne s'arrêter qu'à trois étapes essentielles du progrès de l'homme dans son désir de la femme. D'abord, comme la

plupart des jeunes poètes, Claudel l'entrevoit, tel un être vaporeux, aux lignes de songe, dans un décor de marine. Puis, la vision se précise, se concrétise. A ce moment, l'homme part résolument à la recherche de l'objet désiré. Enfin, le plus souvent, la femme s'impose à l'homme; alors la rencontre a lieu fortuitement, à l'occasion de circonstances providentielles.

Il convient de souligner dès maintenant que les héroïnes claudéliennes sont toujours porteuses de messages. Cependant ces messages, multiples et divers, ne sont pas nécessairement offerts par des femmes différentes. Il arrive, au contraire, que chacune, douée d'une psychologie complexe, a été nantie d'ondes nombreuses et variées. C'est pourquoi toute héroïne claudélienne peut apparaître tantôt sous les traits d'une beauté idéale entrevue dans une vapeur de rêve; tantôt sous la forme d'une promesse plus concrète, celle de la chair; mais toujours, chargée par le poète, d'une mission spéciale, celle de transmettre des vérités de transcendance.

Ainsi qu'on l'a déjà souligné, dès le début de son oeuvre dramatique, Claudel encore jeune poète, entrevoit la femme dans un décor de marine. En effet, plusieurs silhouettes féminines de son théâtre se détachent sur un fond d'ondes mouvantes; parfois une clarté moelleuse de lune enveloppe une mer calme, berçante, au dos luisant de sirène; le poète a même poussé la fantaisie jusqu'à denteler les arbres d'une

LA MER ET LE DESIR DE LA FEMME

59

écume d'argent"¹. Souvent, du lointain, monte un son de flûte, à peine perceptible, et qui se perd aussitôt dans la mélancolique et confuse plainte des flots². Dans ce climat de nuit laitée,

... les nymphes, les joyeuses filles aux genoux impétueux

Se ruent et se roulent et, soufflant dans l'eau à grand bruit, s'amuse à troubler

L'image de la lune jaune et ronde³;

parfois une

... passante aux cheveux hérissés de lauriers marche nu-pieds, chantant des vers, le long de l'eau⁴.

Presque toujours la fée de rêve, née de l'onde, est belle; on

la croirait façonnée par les lames vertes du flot et les coulées de la lune :

Une femme dort près d'ici,
Et en ce moment même, la tête appuyée sur son bras,
Elle offre son corps et son beau visage, plein d'une
douleur farouche,
A la blanche lumière de la lune⁵.

1 Claudel, L'Endormie, La Pléiade, t. 1, Paris, Gallimard, 1956, p. 4.

2 Ibid., p. 3.

3 Ibid., p. 4.

4 Claudel, Tête d'Or, p. 65.

5 -----, L'Endormie, p. 11.

Plusieurs même de

Celles qui habitent la mer ont les yeux
couleur de mer⁶,

indice de perfidie⁷ ! Ces êtres de charme ont en partage les dons de la
dangereuse fascination :

On irait loin pour voir une de ces
Nymphes dont on parle tant! ⁸

Leurs bras blancs pilotent le coeur de l'homme encore jeune et sans
expérience⁹; elles possèdent ce pouvoir regrettable, hélas de l'empor-
ter à la dérive au gré de leurs fantaisies! Le chant d'appel de ces sirè-
nes est une mélodie à deux voix; la plus aiguë, qui n'est peut-être pas
la moins charmante, reste cependant superficielle; mais la plus grave
est un chant profond, vrai, qui fouille jusqu'aux replis de l'âme comme
un souvenir de voix maternelle; la magie exercée par cette voix est
plus ou moins émouvante dans la mesure où l'adolescent est davantage
balloté par les flots méchants de la vie¹⁰. Bien souvent, il n'a plus à
lui opposer qu'une plainte douloureuse :

6 Claudel, L'Endormie, p. 14.

7 -----, L'Otage, p. 231.

8 -----, Protée, p. 324.

9 Ibid., p. 348.

10 Bachelard, L'Eau et les Rêves, p. 156.

LA MER ET LE DESIR DE LA FEMME

61

..... O Nymphé, Nymphé !
 Je veux que mon chant commence par ô
 Nymphé,
 Nymphé! imitant les cris des blanches mouettes
 qui s'envolent quand les coups de la mer pesante
 frappent sur le rivage¹¹.

Peu à peu, cette femme de poésie, sortie de la mer comme un
 reflet de songe, se matérialise¹². Dès lors, les signes d'appel se pré-
 sentent davantage; puis commence le jeu des influences mutuelles com-
 me un mouvement de flots sous l'empire d'une attraction mystérieuse.
 Avec la marée qui surgit et s'enfle, bientôt grandit le désir :

Oh! réveille-toi ! que tes mains saisissent
 mon corps
 Pour sortir de cette léthargique profondeur du
 sommeil, comme tu te tenais
 A quelque pierre du rivage pour tirer ton corps
 hors de la mer !
 Ah! appuie tes lèvres sur mon cou et que nous
 soyons toujours heureux dès lors, ô Nymphé, ô
 Femme! ¹³

L'émotion juvénile corrompt un sommeil¹⁴! Cependant l'être adorable aux
 apparences de candeur et d'innocence, l'être qui chante une bénédiction

11 Claudel, L'Endormie, p. 14.

12 Bachelard, L'Eau et les Rêves, p. 49.

13 Claudel, L'Endormie, p. 16.

14 Ibid., p. 16.

à la nuit "dans la solitude de lumière"¹⁵, qui charte à "Phoebé, plus blanche que le narcisse"¹⁵, révèle aussitôt sa fragilité. Et comme cet être merveilleux tient toujours du rêve, il révèle aussitôt son inconsistance; il s'évanouit plus vite que l'écume de mer. Les belles espérances fondées sur cette femme de mensonge s'écroulent avec les boucles de sa chevelure. L'homme apprend à ses dépens qu'il n'a pas été sage de trop regarder "dans les prunelles du dieu de la Mer"¹⁶; la créature de rêve qu'il y a aperçue

... est née en effet pour perdre les vaisseaux, les hommes et les villes, (elle est) celle qui, soulevant ses luxueuses courtines, (s'enfuit) sur la mer au souffle puis-
sant du zéphyr¹⁷.

La belle Hélène "s'est dissipée comme un songe"¹⁸! Réveil humiliant que de constater qu'on s'est laissé chatouiller les lèvres du bout d'un doigt trempé de miel, qu'on s'est attardé à un être de songe avec des yeux blancs d'admiration!¹⁹

Graduellement s'estompe la première vision du poète; c'était un rêve alangui d'adolescence et qui annonçait à peine le vrai Claudel;

15 Claudel, La Ville, p. 317.

16 -----, Protée, p. 330.

17 Eschyle, Agamemnon, p. 24.

18 Claudel, Protée, p. 330.

19 -----, L'Endormie, p. 17.

ce dernier sera plus précis et souvent plus brutal dans l'expression de sa vérité

On sait que la philosophie du dramaturge est celle d'une marche en avant, d'une recherche, d'une conquête à opérer. Le vrai Claudel est celui qui part sans cesse, toujours décidé à poursuivre une quête mystérieuse. Et le jour où il croit comprendre qu'un certain bonheur doit lui être donné par la femme, il abandonne les songes moelleux, pour partir, sur la grande voie de la mer, à la recherche de l'objet désiré. A ce moment, c'est un plaisir concret, celui de la chair que l'homme se propose de demander à la femme. Son désir le pénètre avec fougue et l'habite dans tous ses sens. Sa quête devient un vertige et sa passion le porte indifféremment vers l'amante ou vers l'épouse.

Il importe donc premièrement de trouver la femme ! C'est pour la prendre où elle est que l'homme traverse "L'Océan blanc"²⁰. Ne vient-elle pas d'apparaître à sa convoitise, plus que "ces royaumes à posséder, plus que cette Amérique à faire sortir de la mer"²¹ ? Le fervent Rodrigue se promet dès lors de ramener sur son bateau, la belle Prouhèze, objet de ses vœux. Pour l'heure, il se moque de la valeur spirituelle de la femme convoitée; d'ailleurs il avoue crûment son dessein :

20 Claudel, L'Echange, p. 662.

21 -----, Le Soulier de Satin, p. 662.

LA MER ET LE DESIR DE LA FEMME

64

..... C'est son corps qu'il me faut, pas
autre chose que son corps, la scélérate complicité
de son corps!²²

Voilà la raison pour laquelle il faut qu'elle soit enlevée,²³ absolument,
sur "cet énorme dos de la mer... qui s'est levée"²⁴ qu'elle soit empor-
tée avec son ravisseur comme sur "l'échine d'un taureau"²⁵!

Il faut entendre le poète, en contemplation devant les derniers
tons du jour, à l'heure où la mer se prépare à recevoir le soleil : on
croirait assister avec lui aux derniers préparatifs d'une jolie amoureu-
se qui va rencontrer son amant :

On la sent qui s'arrange, qui se prépare pour le
soir. Oh! il n'y a presque aucun ton encore,

Mais comme elle est bien en chair, que l'on la
sent comme un épais velours et comme un dos de
femme!

Vous allez voir sa toilette! ²⁶

Ailleurs, dans les compliments que le poète adresse à l'amante, on
sent passer sur son poème un même souffle passionné de brise marine:

22 Claudel, Le Soulier de Satin, p. 742.

23 Ibid., p. 655.

24 Claudel, Protée, p. 339.

25 Ibid., p. 339.

26 Claudel, Partage de Midi, p. 1009.

LA MER ET LE DESIR DE LA FEMME

65

Tu es radieuse et splendide! tu es belle comme
le jeune Apollon !

Tu es droite comme une colonne ! tu es claire
comme le soleil levant !

Et où as-tu arraché sinon aux filières mêmes du
soleil d'un tour de ton cou ce grand lambeau jaune

De tes cheveux qui ont la matière d'un talent d'or ?

Tu es fraîche comme une rose sous la rosée !
et tu es comme l'arbre de Cassie et comme une fleur
sentante ! et tu es comme un faisan, et comme l'aurore,
et comme la mer verte au matin pareille à un grand
acacia en fleurs et comme un paon dans le paradis.²⁷

Volontiers, le poète veut que les jeunes amants de son théâtre soient
comme la mer, ouverts aux promesses de l'espérance; car, semble-t-
il dire, si leur matin est beau, leur "soir le sera plus encore";²⁸ la
raison en est simple :

Comme du coeur de la grande substance de la mer
Il naissait, feuillages verts
Et lacs roses et tabac, et traits de feu rouge dans
le grouillant chaos clair,
Couleur huileusement de la couleur, la couleur de toutes
les couleurs du monde. Ainsi
Que le jeune homme avec la jeune fille
Se réjouisse de la couleur la plus verte.²⁹

Mais plus encore que l'amante, la jeune épouse, fille de la
mer, inspire au poète des comparaisons passionnées. Toutes deux ne
rivalisent-elles pas à l'envi, dans l'art délicat de faire valoir leurs

27 Claudel, Partage de Midi, p. 1029.

28 Ibid., p. 991.

29 Ibid., p. 991.

qualités et prérogatives respectives. D'abord la jeune femme s'ajuste au décor de la mer; celle-ci est-elle rose avec une délicieuse qualité de soufre³⁰, l'épouse Lakshmi se pare de bleu au milieu d'une espèce d'arc-en-ciel vert³⁰. D'autre part, à l'heure où le soleil se couche, la mer à son tour s'émeut comme une épouse. Plus le soleil s'abaisse vers elle, plus elle devient rose et tendre, plus elle devient douce "comme une femme"³⁰. Le poète va plus loin; il n'hésite pas à comparer le lit de la mer au lit nuptial.³¹ Le soleil descendant vers la mer symbolise l'époux au moment où il va prendre possession de l'épouse pour l'offrir en holocauste à l'amour; les vers qui suivent sont d'une beauté farouche :

Cette fois ce n'est plus son amant, c'est le
bourreau qui la sacrifie !

Ce ne sont plus des baisers,

C'est le couteau dans ses entrailles !

Et face à face elle lui rend coup pour coup.

Sans forme, sans couleur, pure, absolue, énorme,
fulminante,

Frappée par la lumière, elle ne renvoie rien
à l'autre.³²

Mais plus le coeur de l'homme se révèle vigoureux et puissant, plus les étreintes et les extases de l'amour charnel le laissent insatisfait ces formes de plaisir lui donnent bientôt l'impression de glisser

30 Claudel, Partage de Midi, p. 1015.

31 -----, La Ville, p. 320.

32 -----, Partage de Midi, p. 1100.

LA MER ET LE DESIR DE LA FEMME

67

sur le courant qui court devant lui. Il ne prend pas de temps à éprouver en plénitude l'instabilité et la fragilité du don de cette femme cueillie sur la crête d'une vague sauvage.

Il y a d'abord le drame de la femme arrachée par surprise, un peu contre son gré, privée d'un libre choix; celle-là gardera toujours une certaine rancœur à la mer complice du rapt. On n'a donc pas lieu de s'étonner si son esprit n'en finit plus d'errer,

Flottant comme une graine de coton entre la mer
et la lune...³³

Pour longtemps, elle se demande ce qu'elle est venue faire en la nouvelle contrée; non sans une pointe d'amertume, elle adresse des reproches à son ravisseur :

Et un jour tu es entré chez nous comme un oiseau
Etranger que le vent a emporté.³⁴

Pour toujours, elle garde en son cœur la nostalgie du "pays qui est au-delà de l'eau!"³⁴ Cette femme, à qui la mer avait été jusque-là étrangère, nourrit une pensée mélancolique et chagrine; on la voit, bercée par le flux et le reflux de la vague, aller et venir de la maison paternelle à son pays d'adoption :

33 Claudel, La Ville, p. 454.

34 -----, L'Echange, p. 665.

LA MER ET LE DESIR DE LA FEMME

68

O Maison !

O lit des parents morts où personne ne couchait plus!
et table qui étais dans la Salle à manger !

O demeure paternelle au delà de ces eaux, et murs d'où
les arbres dépassent! 35

D'ailleurs n'est-ce pas la femme elle-même qui va glisser à l'oreille de son compagnon le décevant aveu de n'être qu'une promesse qui ne saurait être tenue ? Ainsi Ysé supplie Mésa de ne pas l'aimer, que tout soit fini entre eux; de convenir qu'ils ne s'aimeront pas.³⁶ On dirait que la femme née de l'onde, ne saura plus jamais adapter son pied à la réalité de la terre ferme. En effet, celle qui ne s'était jamais senti bien debout à la mer, ne se tient plus; elle avoue devoir toujours se retenir comme sur un plancher qui respire. Fortement consciente de sa fragilité, elle sent s'émouvoir en elle, un esprit de fureur et de trouble; de même les tempêtes connues en mer symbolisent les désarrois qu'elle réussit à jeter dans l'âme de son compagnon trop confiant; elle se réjouit des "ciels méchants, ravagés"³⁷; elle applaudit si

Toute la mer levée sur elle-même, tapante, claquante,
ruante dans le soleil, détalant dans la tempête,³⁸

35 Claudel, L'Echange, p. 690.

36 -----, Partage de Midi, p. 1092.

37 Ibid., p. 1076.

38 Ibid., p. 1078

si toute cette mer en colère, réussit à jeter le doute dans les coeurs. Georges de Coüfontaine a bien raison de s'interroger sur le sens de "cette chose fausse entre (ses) bras comme un élément"³⁹; ce n'est pas sans justesse qu'il craint de perdre "cette perfide Judith aux yeux verts"⁴⁰.

Il a raison, car porteuse d'un bonheur éphémère, la femme de la mer se tient toujours prête à la fuite, tels "les grands navires"⁴¹ qu'on voit passer comme des châteaux de toile"⁴¹. Sans scrupule, elle retire la main qu'elle avait tendue pour laisser l'homme seul, se demandant comment lui, "héritage de la femme",⁴² peut être trompé par elle ? Il reste là, "plein de menaces et de cris pénibles"⁴², ne sachant plus "vers quelle plage blêmissante de l'air"⁴² tourner son regard. Elle est partie comme elle était venue sur le rythme de la vague dansante et moqueuse

On a vu comment l'homme, croyant trouver le bonheur dans les promesses de la femme, était parti frénétiquement, pourchassant et remportant l'objet de sa passion sur le dos de la mer complice. On a aussi été témoin de sa déception !

39 Claudel, L'Otage, p. 233

40 Ibid., p. 231.

41 Claudel, L'Echange, p. 745.

42 -----, Tête d'Or, p. 177.

LA MER ET LE DESIR DE LA FEMME

70

Mais le plus souvent, l'homme claudélien part en mer dans le but d'étancher une soif indéfinie de bonheur. Les dépassements tentés jusqu'à maintenant l'ont laissé insatisfait, et le large lui a continué ses signes d'appel; il s'engage donc à nouveau sur une mer incertaine. Puis, à mesure qu'il avance, monte en lui un désir vague, flottant : rencontrer un être mystérieux, indéfinissable, mais qui doit être fait pour lui. De son côté, la femme a éprouvé elle aussi sa fringale de libération; elle aussi s'est laissée prendre aux promesses de la mer. C'est en ces circonstances que vont survenir les rencontres fortuites, les coïncidences providentielles au cours desquelles on va s'apercevoir "ballants sur ce bateau en marche, au milieu d'une mer absurde"⁴³. L'odeur de sel va contribuer à faire grandir la soif que l'on a l'un de l'autre. Voici l'heure venue où la femme va tenter de s'imposer à l'homme. Pourtant en face des perspectives d'un nouveau bonheur, celui-ci hésite; il discute avec lui-même, avec sa conscience; l'être mystérieux qu'il a déjà croisé, l'inquiète et l'effraie, si bien que lorsqu'il retrouve la femme sur le bateau, il éclate :

Ah non, tout de même... ,
 Assez de plaisanteries cette fois ! Voilà encore
 qu'elle me revient sous le nez !
 Il faut en finir! ⁴⁴

43 Claudel, Partage de Midi, p. 1074.

44 Ibid., p. 1126

Pourtant jamais il ne l'a vue plus jolie, si bien qu'il se hâte d'ajouter :

"Tant pis! " ⁴⁴ Ses craintes n'étaient pourtant pas sans fondements;

à côté des quelques rencontres heureuses qui s'épanouissent dans la paix de la joie, comme celle de Dona Musique avec le Roi de Naples, celle de Sept-Epées avec Don Juan d'Autriche, combien aboutissent à des immolations pénibles! Les partages de midi dans un décor de cimetière marin trouvent trop souvent leur lendemain dans un partage de minuit en exil, dans quelque port de mer en insurrection. Sortes de partages qui sont la ruine des vies !

Cependant Claudel, est peut-être le poète sachant le mieux dépasser la réalité des apparences. On l'a déjà avancé, toutes ses héroïnes, qu'elles soient émanation du rêve ou femme convoitée pour le plaisir charnel, femme entrevue, recherchée, ou femme rencontrée selon la fantaisie du hasard, toutes, il les a chargées d'une mission providentielle, surnaturelle. Par le seul fait qu'elles sont des créatrices d'absence ⁴⁵, par les vides effroyables qu'elles creusent, les

⁴⁵ Lorigiola, Les Cinq grandes Odes, dans Etudes classiques, Tome XXIII, No 2, avril 1959, pp. 165-171.

Ce thème de la femme, créatrice d'absence est peut-être celui qui nous a valu les plus belles pages lyriques de Paul Claudel. N'est-ce pas ce même sentiment de non-plénitude qu'on retrouve dans l'extrait suivant de l'Esprit et l'Eau :

Et moi aussi, je l'ai donc trouvé à la fin, la mort
qu'il me fallait! J'ai connu cette femme. J'ai connu
l'amour de la femme.

LA MER ET LE DESIR DE LA FEMME

72

femmes du théâtre claudélien ouvrent les âmes à la compréhension du mystère.

En effet, le Claudel en marche, le positif parti en mer, l'homme au cœur ouvert sur le désir, n'a pu se contenter d'une analyse négative de la femme. A un certain tournant de sa quête, le pèlerin du bonheur est bien obligé de réfléchir plus profondément sur le véritable sens de la femme dans sa vie. Son rôle ne saurait s'arrêter au stage de la négation. Alors un immense point d'interrogation surgit dans la pensée du poète : Pourquoi ? .. C'est à ce moment qu'il découvre la

45 (suite)

J'ai possédé l'interdiction. J'ai connu cette source de soif !

J'ai voulu l'âme, la savoir, cette eau qui ne connaît point la mort ! J'ai tenu dans mes bras l'astre humain !

O amie, je ne suis pas un dieu,

Et mon âme, je ne puis te la partager et tu ne peux me prendre et me contenir et me posséder.

Et voici que, comme quelqu'un qui se détourne, tu m'as trahi, tu n'es plus nulle part, ô rose !

Rose, je ne verrai plus votre visage en cette vie !

Et me voici tout seul au bord du torrent, la face contre terre,

Comme un pénitent au pied de la montagne de Dieu, les bras en croix dans le tonnerre de la voix rugissante !

Et voici les grandes larmes qui sortent !

Et je suis là comme quelqu'un qui meurt, et qui étouffe et qui a mal au cœur, et toute mon âme hors de moi jaillit comme un grand jet d'eau claire !

Claudel, L'Esprit et l'Eau, Cinq grandes Odes, dans Oeuvre poétique, La Pléiade, Paris, Gallimard, 1957, xxxviii-993 pages, pp.245-246.

mission providentielle de l'autre; il se la représente porteuse d'un message à la fois spirituel et divin.

Il croit devoir chercher une explication à la femme spirituelle dans les symboles d'éternité et d'immensité reconnus dans la mer. Et puisque, selon la conception claudélienne, la femme est un fruit de la mer, il semble convenable que les grandes puissances océannes continuent de prêter généreusement leurs attributs à leur protégée, mais cette fois pour une fin beaucoup plus sanctifiée.

En effet, la fille des immensités liquides possède ce qu'on pourrait appeler le don des larges embrassements; on se rend compte, par exemple que sa puissance visuelle et évocatrice revêt une capacité extraordinaire; elle voudrait reculer les dernières limites de l'horizon et percer le suprême point zénithal, c'est-à-dire le ciel, image de l'éternité. C'est en ce sens qu'on peut affirmer que la femme de la mer, transcende et l'espace et le temps.

Une fois décollée de la terre, elle avance, faisant reculer le rivage de son talon; elle ne songe plus qu'aux valeurs spirituelles qui l'attirent en avant; dès qu'elle a entendu l'appel, il n'y a plus de retour possible :

Nous sommes parties, c'est fini, je ne veux pas
revenir en arrière,⁴⁶

46 Claudel, Le Soulier de Satin, p. 921.

LA MER ET LE DESIR DE LA FEMME

74

de dire Sept-Epées à la Bouchère. Dans le même ordre d'idées, elle fend l'air au-dessus des espaces fluides pour voler là où l'appelle l'élan de son désir :

..... La pensée
n'est pas si prompte, la flèche ne fend pas l'air si
vite,

Que de l'autre côté de la mer, je ne serais cette
épouse riante et sanglotante entre ses bras? ⁴⁷

Sa vocation à travers l'espace lui assigne une place en avant du navire d'où elle est chargée de trouver la route. Etre de noblesse et de grandeur, de beauté et de grâce, elle apparaît comparable à une "Fille de Sion"⁴⁸ s'élevant au-dessus de la mer, à une Sagesse se dépouillant progressivement du voile des apparences pour se dresser lentement au-dessus des abîmes des eaux ⁴⁹; elle s'apprête ainsi à donner au monde le spectacle de sa mystérieuse mission.

Car, non seulement la femme transcende le plan spatial mais sa vigueur spirituelle l'engage encore au-delà du temps, vers des dimensions d'éternité. Comme on l'a vue surgir de la profondeur des eaux, on sera témoin également qu'elle ne s'arrête plus de grandir. Son être spirituel de plus en plus affiné, aiguisé, mûrit en flèche vers

47 Claudel, Le Soulier de Satin, p. 803.

48 -----, La Sagesse, p. 1114.

49 Ibid., p. 1108.

les profondeurs éternelles, d'où elle brille bientôt, tel un "astre régional"⁵⁰, au-dessus du flot humain angoissé. Déjà la prière de Lâla devant l'immensité de la mer revêt ce caractère de haute élévation morale. Elle embrasse le monde, le cerne en quelque sorte, mais pour le forcer ensuite de tourner en haut son regard et son espérance :

Bénédiction,
 Depuis ce sable où je me tiens debout, au ciel ! au
 monde des étoiles.
 Qui se découvre à nous comme une ville dont on voit
 les feux de la mer ! aux eaux,
 Celles qui jaillissent du sol, et à la largeur de la mer !
 Bénédiction à ces ténèbres que la blanche lumière
 Dissimule comme une mariée dans son voile ! Louange !⁵¹

Cette présence féminine, agrandie, spiritualisée, progresse sans cesse dans l'oeuvre du poète; elle apparaît parfois sous les traits de la Vierge, par exemple dans *La Nuit de Noël* 1914, où la silhouette virginale, s'élève comme une colonne lumineuse au-dessus des mers de tumulte et

... voit s'attacher à elle comme à une colonne,
 comme à un pilotis, la triple et quadruple chaîne sans
 aucune rupture ni défaut,⁵²

des détresses de tous genres qui trouvent en elle une sécurité, une étoile, un idéal surnaturel. Comme elle se révèle puissante au-dessus

50 Claudel, Le Soulier de Satin, p. 681.

51 -----, La Ville, p. 436.

52 -----, La Nuit de Noël 1914, p. 572.

de toutes les souffrances, pour les purifier, les transformer et les orienter'. L'exil de Marthe lui a valu la sanctification dans le détachement; aussi sa prière, face à l'océan immense, acquiert une force d'envol terrible ! On l'entend monter, belle et menaçante au-dessus des flots mouvants et tumultueux; le rythme en est long, mesuré, volontairement prolongé; on sent que cette prière doit transpercer à la fois l'éternité de l'espace et l'éternité du temps⁵³. D'autres silhouettes féminines du théâtre claudélien, se détachent encore sur l'immensité des flots, dans un geste d'émouvante autorité; ainsi, Ysé et Prouhèze. Dans la nuit, au-dessus de la mer, on voit leur bras nu, levé, pointer vers le ciel en un geste symbolique d'appel à l'éternité; significative manière de demander à l'homme de dépasser le temps et de s'apercevoir du ciel étoilé!⁵⁴ C'est une autre façon de faire comprendre que la terre ne sert qu'à séparer, mais qu'au ciel on est appelé à retrouver les racines de tous les êtres⁵⁵; là sûrement au sein du "Milieu divin"⁵⁶ doivent se rencontrer et s'unir les mouvements de toutes les unités de la création, comme les vagues d'un même océan.

L'homme ne découvre donc que graduellement la véritable valeur de la femme. Il vient de la connaître dans son rôle de transcendance de

53 Claudel, L'Echange, pp. 701-702.

54 -----, Partage de Midi, p. 1150.

55 -----, Le Soulier de Satin, p. 737.

l'espace et du temps. Mais fluide comme le flot qui l'enfante, la femme reçoit encore de la mer, et précisément grâce à ce caractère de fluidité, un don spécial d'infiltration et de pénétration qui va lui permettre de percer plus avant dans le coeur de l'homme.

D'abord, éprouvée la première par son instabilité personnelle et ensuite par l'insécurité de la condition humaine, la femme cherche la certitude du côté de l'homme. C'est en lui qu'elle croit devoir retrouver la parcelle d'âme manquant à la sienne et dont la redécouverte et la possession l'établiraient dans la force. On la retrouve, mais cette fois, habitée par le besoin de co-naître l'homme pour l'attacher à son désir; n'a-t-elle pas déjà été à même de pressentir qu'il était fait pour elle ?

Ce n'est point notre faute si nous nous sommes rencontrés sur le bateau!

C'est quelqu'un qui nous a ajustés ensemble sur le bateau ! Ce n'est pas notre faute s'il y a quelqu'un qui nous a ajustés ensemble bon gré mal gré sur le bateau.⁵⁷

Faut-il s'étonner si à cette heure où la peur l'envahit, où elle s'effraie de la nuit montante et qu'elle sanglote à son approche,⁵⁸ qu'elle veuille s'attacher plus fortement au compagnon de voyage reconnu en mer ?

56 De Chardin, Le Milieu Divin, Teilhard De Chardin, s.j.

57 Claudel, Partage de Midi, p. 1119.

58 Ibid., p. 1040.

LA MER ET LE DESIR DE LA FEMME

78

Non, puisqu'elle a aussi reçu l'intuition de leur appartenance mutuelle, puisqu'elle a compris la mission de la force envers la faiblesse. Rien ne saurait empêcher le développement de ces sentiments attachés à sa nature. Les distances elles-mêmes ne sauraient imposer silence à sa certitude; et la mer cette fois devient le moyen de mieux communier à l'autre partie de son âme :

J'ai soif!

Je sais que mon bien-aimé est au-delà de la mer!

Rodrigue!

Je sais que nous buvons à la même coupe tous les deux.

Elle est cet horizon commun de notre exil.

C'est elle que je vois chaque matin apparaître
étincelante dans le Soleil levant,

Et quand je l'ai épuisée, c'est de moi dans les
ténèbres qu'il la reçoit à son tour. ⁵⁹

A travers l'immensité de la mer, continue de monter son chant d'appel, long et lancinant; si bien que l'homme se voit bientôt forcé de s'interroger sur le sens de ces accents mystérieux : "Pourquoi est-ce que cela arrive", ⁶⁰ demande-t-il ? La question monte renouvelée et persistante jusqu'à l'oreille de Dieu lui-même:

Et c'est malin aussi d'un coup de m'avoir apporté
cette femme, on peut dire que vous l'avez choisie !
.....

59 Claudel, Le Soulier de Satin, p. 798.

60 -----, Partage de Midi, p. 1004.

Quarante jours sur ce bateau et de m'avoir installé
en face d'elle

Quarante jours en face d'elle sur ce bateau pour que
j'aie bien le temps de la regarder, tout à mon aise,

Celle qu'il fallait

Est-ce que nous croyions en elle? un seul moment?

Je dis un seul moment.

Un seul moment est-ce que nous avons cru en elle et
que le bonheur est entre ses bras, comme on dit ? ⁶¹

Voilà un premier triomphe de la femme : avoir réussi à éveiller la
question de l'homme. Désormais, il s'appliquera à comprendre le sens
spirituel de leur mutuel appel, de leur attente respective.

Paul Valéry a comparé l'expérience de l'amour à l'expérience
de la rage; l'explication qu'il se donne à lui-même de la seconde lui
révèle la première; il conclut en ces termes :

Par elle (la rage), je suis l'homme que je veux
être. Mon corps devient l'instrument direct de l'esprit,
et cependant l'auteur de toutes ses idées. Tout s'éclaire
pour moi. Je comprends à l'extrême ce que l'amour pourrait
être. ⁶²

Le contact de l'eau a révélé à Valéry le message de la femme; de même
selon la conception claudélienne, la femme qui naît de l'onde apporte
avec elle un message fluide; elle apparaît nantie d'un exceptionnel

61 Claudel, Partage de Midi, pp. 1141-1142.

62 Valéry, Tel Quel, pp. 137-138.

pouvoir. Il n'y a rien à comprendre; c'est ainsi. La parcelle phosphorescente rencontrée en pleine mer tente de se mêler à l'autre pour achever l'unité : La Princesse rencontre Tête d'Or, Prouhèze appelle Rodrigue, Ysé rejoint Mésa. Dans le même ordre d'idée, Dona Musique, à travers l'immense miroir de la mer se réfléchit dans l'esprit de l'amant "comme une vague petite lune au creux d'une mer agitée"⁶³. C'est de là surtout que la femme accomplit sa mission spirituelle auprès de l'homme; c'est de là qu'elle l'avertit des vents de marée, des tempêtes dans la nuit⁶⁴; du bord de la mer, elle interprète pour lui les présages⁶⁵, elle l'avertit de son état de conscience⁶⁶, lui explique ses angoisses. Ainsi, peu à peu elle pénètre l'âme de l'homme, parce que sa parole a ce don de répondre dans la pensée des autres⁶⁷. Elle affirme sans cesse son esprit de puissance et de poussée; ce que la mer est à la terre, une plénitude indispensable, la femme l'est à l'homme. Une fois pour toute, elle a été établi un contre-poids sur la

63 Claudel, Le Soulier de Satin, p. 748.

64 -----, L'Echange, p. 729.

65 -----, Tête d'Or, p. 34.

66 -----, L'Echange, p. 753.

67 Ibid., p. 684.

68 Claudel, Sous le Rempart d'Athènes, p. 1136.

balançoire à âme en face de l'éternité de la mer⁶⁹. Et depuis, à travers des eaux de lumière, elle ne cesse de se tenir à l'écoute afin de percevoir les battements de l'autre coeur, "ce battement sacré par lequel les âmes l'une dans l'autre se connaissent sans intermédiaire"⁷⁰.

Ainsi plus la femme pénètre le coeur de l'homme, plus elle le "connaît", plus elle réussit à l'avertir de lui-même et des valeurs de l'au-delà. Cependant sa mission religieuse ne s'arrête pas au stage d'une sorte de pénétration et d'infiltration spirituelle. La femme claudélienne, quelle qu'elle soit, a été chargée d'une mission divine. Venue à l'homme sous les formes et les charmes de l'onde, elle doit encore remplir auprès de lui un rôle divin, éminemment inspiré de l'eau; on songe ici, à la grâce, dont l'eau est le symbole. Considérée sous cet angle nouveau, la femme devient une puissance salvatrice et libératrice.

L'oeuvre dramatique de Paul Claudel poursuit, en l'élargissant, un thème déjà cher à Wagner : le rachat de l'homme par la femme. Cette fois, le moyen de rédemption c'est l'arrachement, la séparation dans l'absence :

69 Claudel, L'Echange, p. 781.

70 -----, Le Soulier de Satin, p. 764.

LA MER ET LE DESIR DE LA FEMME

82

Puisque je ne puis lui donner le ciel, du moins
 je puis l'arracher à la terre. Moi seule puis lui four-
 nir une insuffisance à la mesure de son désir!
 Moi seule étais capable de le priver de lui-même.⁷¹

Et c'est précisément dans sa fonction de créatrice d'absence que la femme est en train de devenir l'auxiliaire de Dieu. C'est pourquoi dans le grand vent de la nuit, en face de la mer, on la trouve déjà prête à s'offrir au souffle de la mort; à ce moment, le temps est venu de la résolution où l'homme et la femme ne se verront plus de l'oeil de chair⁷². Par cette abnégation d'elle-même dans la mort, la femme claudélienne ne meurt pas pour mourir; sa mort doit produire la vie. L'homme lui-même connaît la force vitale de sa compagne; aussi il s'habitue vite à ne plus la rechercher seulement pour le seul plaisir charnel qu'elle promet :

Ce que j'aime, ce n'est point ce qui en elle est capable de se dissoudre et de m'échapper et d'être absent, et de cesser une fois de m'aimer, c'est ce qui est la cause d'elle-même, c'est cela qui produit la vie sous mes baisers et non la mort!⁷³

Ce que tous deux veulent maintenant l'un par l'autre c'est se débarrasser de la mort, se donner l'un à l'autre pour créer la vie,

71 Claudel, Le Soulier de Satin, p. 765.

72 -----, Partage de Midi, p. 1063.

73 -----, Le Soulier de Satin, p. 684.

LA MER ET LE DESIR DE LA FEMME

83

Comme le violet s'il se fond avec l'orange dégage
le rouge tout pur.⁷⁴

Nouvelle disposition marquant un progrès, annonçant le triomphe de l'amour, la victoire de l'âme sur la chair! Mais cette mission voulue par Dieu va beaucoup plus loin que la création de la vie dans le temps; elle doit racheter, sauver pour l'éternité. Quand sur une île perdue, au milieu de la mer, Prouhèze brandit les clefs de multiples victoires, c'est son oeuvre rédemptrice qu'elle proclame : victoire sur la trahison, sur l'Islam, sur l'union charnelle par l'immolation de l'amour. On sait qu'elle mourra plutôt que de se démettre des clefs conquises.⁷⁵

C'est ainsi que la femme salvatrice est en même temps une libératrice. L'homme n'a plus à s'interroger en sa présence. L'être étrange, né des eaux, fluide et pénétrant comme le flot qui la portait est devenu pour lui un symbole de la grâce. La louange qu'il lui adresse désormais est d'une qualité éminemment supérieure, une louange spiritualisée et divinisée :

Vous avez été en moi la victoire et la visitation et
le nombre et l'étonnement et la puissance et la merveille
et le son!⁷⁶

74 Claudel, Le Soulier de Satin, p. 685.

75 Ibid., p. 730.

76 Claudel, Partage de Midi, p. 1052.

C'est parce que la mer imprègne la terre de son amour, ⁷⁷ qu'elle transforme "le rayon persistant en splendeur durante"⁷⁷; ainsi la femme qui pénétre les âmes les ouvre à une espérance nouvelle. Il suffit qu'une fois elle ait réussi à obliger l'homme à quitter le rivage avec elle; peu à peu elle a fini par l'entraîner; ensemble "décollés de la terre" ⁷⁸, en pleine mer, bientôt, ils réfléchissent sur la signification que prend leur vie ainsi emportée sur le courant du temps; ils se disent alors :

Derrière, tout cet énorme passé derrière nous qui
nous pousse avec une puissance irrésistible,
Et devant nous, cet énorme avenir qui nous
aspire avec une puissance irrésistible. ⁷⁸

Ensemble, ils cessent de plus en plus de s'opposer aux chaos des contingences humaines; avec sa compagne, l'homme consent à "s'embarquer adroitement sur leur mouvement bienheureux"⁷⁹; grâce à elle, il soupçonne maintenant qu'au-delà des frontières matérielles "il y a une mer invisible" ⁷⁹, une "république enchantée où les âmes se rendent visite sur ces nacelles qu'une seule larme suffit à lester"⁷⁹. C'est le secret de la suprême libération enseignée par Dona Musique qu'il ne

77 Claudel, Le Jet de pierre, p. 1297.

78 -----, Partage de Midi, p. 1073.

79 -----, Le Soulier de Satia, p. 773.

faut pas résister aux désirs de l'eau conquérante. Isabelle donne une leçon semblable : elle reçoit la colombe, mais c'est pour se l'attacher en lui passant une alliance à la patte; elle acquiert par ce geste un droit très particulier : celui d'ouvrir à la colombe l'immense espace bleu de la liberté au-dessus des mers⁸⁰. Dans le même ordre symbolique de la libération, le bras nu de la femme, remuant lentement et faiblement, a remplacé l'ombre double.⁸¹ Le symbole devient parfait, quand à son tour, la palme unique vient se substituer au bras unique. Progressivement, le couple humain a disparu dans un unique symbole de paix et d'union mystique :

Il n'y a plus que cette palme que le vent de la mer
par reprises après de longs suspens fait remuer et qui
tremble.⁸¹

La palme au-dessus de la mer! la paix au-dessus des immensités,
mouvantes! la paix, fruit de la libération apportée par la femme.

En effet, l'homme, de lui-même, n'est pas capable de ce déliement; ce pouvoir sur lui appartient à la femme⁸². L'opération n'est pas sans douleur; on en connaît le processus. Progressivement,

80 Claudel, Le Livre de C. Colomb, p. 1146.

81 -----, Le Soulier de Satin, p. 763.

82 Ibid., p. 841.

la femme s'est mêlée "à chacun de ses sentiments comme un sel étincelant et délectable"⁸³; elle a fait en sorte de lui causer une soif sans cesse accrue :

..... Je veux le remplir tout à coup et le quitter instantanément, et je veux qu'il n'ait alors aucun moyen de me retrouver. ⁸³

Tel est le voeu de Dona Musique; on pense, en le lisant, à toutes les promesses antérieures; combien elles ont été nuancées! Ce fut d'abord le message charmeur de l'éternel féminin dans un cadre de poésie; ensuite les consolations plus tangibles de la femme charnelle, sous les traits de l'amante ou de l'épouse; enfin, la femme providentielle est venue; puissante émetteuse d'ondes surnaturelles, elle apportait avec elle un double message spirituel et divin. Elle s'est révélée tout juste le temps de montrer à l'homme des horizons plus hauts et plus vastes, de le laisser libre, pour disparaître elle-même dans la mer d'où elle était venue. On en prend à témoin le congé que Dona Prouhèze a généreusement donné à Rodrigue en lui enjoignant de partir, de gagner la haute mer, pour y continuer sa quête de Vérité!

83 Claudel, Le Soulier de Satin, p. 695.

CHAPITRE IV

LA MER ET LA SOIF D'ABSOLU

"Ah, combien de temps encore tarde-
rai-je à suivre l'appel de ce soleil qui
m'invite à le suivre! "

(C Claudel, Le Livre de CC., p. 1141)

"Le monde s'ouvre et, si large qu'en
soit l'empan, mon regard le traverse
d'un bout à l'autre".

(C Claudel, Cinq grandes Odes, p.240)

"L'esprit de Dieu m'a ravi tout d'un
coup par-dessus le mur et me voici
dans ce pays inconnu.

Où est le vent maintenant? où est la
mer? où la route qui m'a mené jus-
qu'ici?"

(C Claudel, Cinq grandes Odes, p.246)

On a déjà vu, au chapitre deuxième du présent ouvrage, com-
ment le poète a su découvrir dans les différents aspects de la mer, les
divers symboles des désirs fondamentaux d'un coeur humain. Pour peu
que l'on pénètre l'oeuvre dramatique de Claudel, on se rend vite comp-
te qu'un contact continuél avec la mer devait entraîner le poète vers un
très grand idéal spirituel. En effet, c'est vers la conquête de l'Absolu
qu'on le verra désormais s'orienter. Son âme assoiffée trouve bientôt

dans les différents états de la mer une sorte de reflet de ce qui pourrait figurer les étapes progressives d'une lente ascension mystique. Le présent ouvrage va tenter d'étudier ce phénomène de la spiritualisation du désir.

L'idéal en s'élevant, se transforme graduellement. D'abord le mouvement toujours plus pénétrant du flot finit par suggérer au poète un certain idéal de sainteté; ensuite l'immense lien liquide lui rappelle la nécessité de tenter l'unité spirituelle du monde. Enfin, la conquête progressive du flot le décide à un engagement personnel final dans la poursuite de l'Absolue Vérité.

Il est juste d'affirmer que la mer a vraiment éveillé chez le poète un haut idéal spirituel; que cet idéal le conquiert peu à peu par le travail d'une double force, comparable à un mouvement de marée : une poussée venue du dedans et une sorte d'attirance mystique venue de l'extérieur.

D'abord, ce bruit de la mer qu'on entend dans le vent, ce bruit pénétrant et persistant, et si fréquemment, si longuement entendu par Claudel, finit par creuser dans l'âme une inquiétude lancinante au sujet des réalités spirituelles. Il le confesse d'ailleurs lui-même en termes non équivoques :

Et de même que par la nuit, avec la mer dans le vent, on entend la voix de l'enfant qui pleure,

C'est ainsi que mon esprit, comme le Sage qui
découvrit les Sept Notes, du sens aigu de la chose
plus basse ravi au rapport supérieur,

Monte de cause en cause et s'élève comme dans
l'enlèvement de la flamme. O vision! ô réveil! ¹

Dans le même ordre d'idées, il avoue que ce long murmure des flots finit par lui faire penser à un "jaillissement des eaux éternelles"¹; à force de l'entendre, d'y croire, il est entraîné peu à peu à une sorte de purification. Et ce désir persistant des grandes eaux va graduellement "le guérir de la terre"², le changer à son insu, sous l'impulsion d'une sorte de ravage intérieur. Puisqu'il s'est rendu compte que la mer possède la Vérité qu'il cherche, il se tient de plus en plus attentif, en état de réceptivité et de communion respectueuse avec elle. Telle est donc cette mystérieuse impulsion qu'il en reçoit et qui influence son sentiment intime. Un travail mystérieux s'accomplit et se précise. En même temps, l'homme subit du dehors une attraction irrésistible. La mer, tel un "large chemin doré"³ l'invite sans cesse à l'engagement. Force lui est de se l'avouer : c'est encore la mer qu'il lui faut⁴. Cette fois, les motifs déterminants de son engagement changent et la

1 Claudel, Le Repos du Septième jour, p. 847.

2 -----, Le Soulier de Satin, p. 809.

3 -----, Le Livre de Christophe Colomb, p. 1151.

4 Ibid., p. 1147.

LA MER ET LA SOIF D'ABSOLU

90

perspective du départ lui apparaît comme la cristallisation d'un rêve nouveau:

... Ah' combien de temps encore tarderai-je
à suivre l'appel de ce soleil qui m'invite à le suivre!

.....
Quand foulerai-je d'un monde jusqu'à l'autre ce
tapis de pourpre que le soleil couchant déroule sous
mes pieds?⁵

Bientôt, il voit le ciel joindre sa sollicitation à celle de la voie fluide. La constellation de Saint Jacques produit sur lui l'effet d'un géant en marche, et comme enfoncé dans la mer jusqu'à mi-corps⁶; cette vision est pour lui une invitation et un encouragement à l'intrépidité et au sens du surnaturel. Il comprend mieux maintenant avec quel esprit de dégagement et de générosité il doit répondre aux sollicitations de la mer :

C'est à la proue qu'il fallait, c'est à la pointe qu'il fallait me placer là où il n'y avait plus devant moi que les étoiles, c'est le monde entier qu'il fallait mettre derrière mon dos.⁷

Ainsi à la pointe du navire, apparaît un homme nouveau à la veille de tourner le dos au monde, et face aux étoiles, prêt à chercher dans le

5 Claudel, Le Livre de Christophe Colomb, p. 1151.

6 Ibid., p. 1195.

7 Claudel, Le Soulier de Satin, p. 775.

ciel même, la raison de son nouvel engagement. Soudain, une étoile, unique entre les étoiles, va circonscrire pour lui l'idéal qu'il cherche sincèrement sans doute, mais qui s'obstine à demeurer dans le vague:

Cette étoile rivale de tes yeux, qui te défie,
Vise, tire!
Là-bas, là-bas, archère,
Plus loin que la mer, plus loin que les montagnes,
plus loin que les siècles,
Alignée sur cette étoile à l'occident dont ton
front a capturé le reflet,
Lance ta flèche! ⁸

Ainsi, après avoir entendu à travers le mouvement de la mer, un appel à un idéal supérieur, le poète vient de s'élever d'un degré. La grâce parlant à un fervent des grandes puissances océannes, vient de lui proposer la mer comme moyen et comme lieu de transposition; l'étoile circonscrite et visée à bout de flèche, lui a rappelé le ciel, l'unique objet vers lequel doivent tendre ses aspirations à travers ses activités terrestres.

C'est donc au-delà de la mer qu'il convient maintenant d'orienter son regard; la ligne derrière la mer marque une limite, une frontière entre le monde du temps et le monde du mystère. "Plus loin que la mer"⁸, "plus loin que les siècles"⁸, c'est-à-dire que le temps! Et

⁸ Claudel, Le jet de pierre, p. 1300.

pour cela, s'aligner sur cette étoile à l'occident! ... Voilà une indication claire; voilà la nouvelle orientation à donner au désir.

En effet, la mer, éternelle en son étendue, demande à la pensée de percer l'horizon, commandant ainsi la réflexion sur le mystère de l'au-delà. Toujours appuyé sur le processus des symboles, le poète élève peu à peu son aspiration vers la perspective d'un monde meilleur. Lorsqu'il dit tourner le dos au monde, c'est une façon de révéler que sa conception du monde et de la vie est en train de s'orienter autrement. La mer spirituelle sert de moyen de transition. D'ailleurs, depuis le début de l'oeuvre dramatique et jusqu'à la fin, l'homme claudélien ne cesse de s'interroger sur le mystère de l'au-delà, sur le sens de l'immensité liquide sur laquelle il vogue. Le vieux Vercors a demandé jadis aux pêcheurs : "Qu'est-ce qu'il y a de l'autre côté?"⁹ C'est dans le même esprit, mais cette fois avec beaucoup plus de persistance et d'angoisse que la question de Christophe Colomb assaille un naufragé rencontré en haute mer :

... Fils de la mer! qu'as-tu vu? entends-moi!
réponds-moi! est-ce qu'il y a un autre monde? est-ce
vrai qu'il y a un autre monde? est-ce vrai qu'il y a un
autre monde? est-ce vrai qu'il y a une autre terre vers
l'Ouest?¹⁰

9 Claudel, La Jeune fille Violaine, p. 559.

10 -----4 Le Livre de C. Colomb, p. 1150.

Dona Prouhèze, à sa manière, s'interroge aussi sur l'ordre spirituel des relations entre le monde terrestre qu'on décide d'abandonner et cet autre monde spiritualisé, mystérieux qu'il faut songer à envisager un jour. Son allusion est claire au moment de sa vision en face des flots du Japon :

J'entends la Mer sans fin qui brise sur ces
rivages éternels!

Près d'un poteau planté dans la grève je vois un
escalier de pierre qui monte.¹¹

La contemplation du mouvement liquide et pénétrant, immense jusqu'à l'infini, oblige donc l'homme à sonder son coeur; contemplation qui éveille peu à peu sa conscience à la perspective d'une rive meilleure qu'il doit aborder un jour et lui fait déclarer avec assurance:

... ce sont tous les hommes qui ont la vocation
de l'Autre Monde et de cette rive ultérieure que
plaise à la Grâce Divine de nous faire attendre.¹²

Voilà le véritable "Empire tout en or"¹³ à posséder et qui est situé au-delà de cette rive matérielle du temps. L'homme toujours insatisfait

11 Claudel, Le Soulier de Satin, p. 799.

12 -----, Le Livre de Christophe Colomb, p. 1142.

13 -----, Le Soulier de Satin, p. 789.

finit par ouvrir son désir, toute voile déployée, vers un port d'Eternité!

On peut donc assurer que la fréquentation assidue de la mer n'a pas été sans contribuer à aider Claudel à découvrir un idéal de sainteté. Il ne sera pas étonnant qu'on le voit désormais voguer résolument vers la possession d'un monde meilleur, vers la découverte d'un monde surnaturel. Pourtant, quand le héros claudélien chante son désir, il le fait presque toujours sur deux registres simultanés. C'est que l'homme de la terre ne meurt jamais complètement en lui, même aux heures les plus pures de l'homme spiritualisé par une longue communion avec la mer. Il n'oublie jamais les contingences humaines avec lesquelles il faut compter. C'est pourquoi, on le trouve souvent préoccupé de purifier les motifs de ses actions. S'il ne se donne que graduellement, il le fait de plus en plus profondément, et pour des raisons de plus en plus généreuses. La mer continue à le suggestionner, à lui prêter ses moyens, mais cette fois, au lieu de désirer par elle, l'anarchie, la conquête, la domination¹⁴, il voit surtout en elle le chemin nécessaire à l'accomplissement d'un devoir plus désintéressé.

Ce monde que l'homme voulait posséder, il travaillera désormais à en établir l'unité. La mer deviendra le lien liquide capable de

14 Voir présent ouvrage, chapitre II.

"rassembler la terre". Dès lors, il cesse d'être dévoué à son égoïsme personnel, pour se convertir en humaniste généreux; la perspective d'une action plus spiritualisée vient de se révéler à son esprit. Son évolution se poursuit maintenant sur un plan supérieur. La tentation de "chevaucher par-dessus la mer sur un char d'or et de bronze!"¹⁵ ne l'abandonne pas subitement; pour longtemps, il reste partagé entre le temporel et le spirituel que symbolisent la terre et la mer;

Je me tourne vers l'Est et je me tourne vers
l'Ouest.

Et je sens tour à tour les deux souffles sur
ma face, le souffle de la mer et le souffle de la
terre.¹⁶

L'immense tapis déroulé, fluide et doré, lui permet toujours de donner libre cours aux sauts furibonds de sa caravelle exaltée; des mondes continuent de surgir à la proue de son bateau. Mais les mobiles changent. La libération de Rodrigue s'accomplit et le nouveau conquérant, transformé, se promet de réaliser la réunion de la terre. Depuis longtemps, il sentait des peuples nombreux attardés dans son dos; il souhaite aujourd'hui, secourir toutes les multitudes enfermées¹⁷.

15 Claudel, Le Livre de Christophe Colomb, p. 1190.

16 -----, Le Repos du Septième jour, p. 846.

17 -----, Le Soulier de Satin, p. 810.

Et pour réussir la grande unité, il veut rejoindre "le Commencement de tout par la route du Soleil levant"¹⁸. Il s'explique sur les raisons dernières de sa magistrale entreprise quand il dit qu'il ambitionne de former le cercle parfait.

Mais pourquoi "rassembler la terre"?... Depuis longtemps, l'habitude de la mer, fait réfléchir le poète sur la possibilité d'une unité spirituelle du monde. L'immense voie liquide lui apparaît comme un long fil spiritualisant, le fil de l'ange qui serait capable de lier ensemble toutes les parties du globe, de créer la grande union qui permettrait de mieux redonner le monde à Dieu dans un magistral et généreux mouvement d'ensemble.

Le progrès des conquêtes a toujours donné au poète l'impression d'un monde s'avançant vers son achèvement. A partir du jour où il croit comprendre qu'il se doit d'aider à compléter l'oeuvre du Créateur, il élève son désir en le transformant. C'est dans l'une des Odes qu'il s'explique sur les nouveaux motifs de ses activités :

Mon désir est d'être le rassembleur de la terre
de Dieu!

Comme Christophe Colomb quand il mit la voile,
Sa pensée n'était pas de trouver une terre nouvelle,
Mais dans ce coeur plein de sagesse la passion de

18 Claudel, Le Soulier de Satin, p. 811.

la limite et de la sphère calculée de parfaire l'éternel horizon.¹⁹

Et la même explication revient dans Le Livre de C. Colomb alors que du désir le poète passe à l'action :

Oui, Dieu me l'a donné, et je le tiens et je ne le lâcherai pas! Ah, je ne croirai jamais que cette terre ronde sur laquelle la croix a été plantée, et ce globe que j'ai mis sous la croix, soit une chose sans importance.²⁰

On pourrait ici comparer deux attitudes contemporaines. Teilhard De Chardin ne voulait-il pas lui aussi, dans les mêmes années que Paul Claudel, se lancer à la conquête de l'univers, dans le temps et dans l'espace, afin de le jeter tout entier dans les bras du Christ²¹? Chez les deux, on pressent la même vision mystique; l'un est saisi par le dynamisme des phénomènes paléontologiques, l'autre par des océans de lumière en mouvement?...

19 Claudel, Cinq grandes Odes, La Maison fermée, Oeuvre poétique, Paris, Gallimard, Pléiade, 1957, 993 p., pp.280-281.

20 Claudel, Le Livre de C. Colomb, p. 1187.

21 Teilhard De Chardin, Le Milieu divin. On dirait bien que l'esprit dominant de tout cet ouvrage est justement cette saisie de l'univers à travers le temps et l'espace, pour le redonner à son Créateur. Le geste de Claudel et celui de Teilhard De Chardin sont identiques à celui d'un Thomas d'Aquin.

Le grand poète catholique se garde bien d'oublier l'action de l'Eglise au cours de sa marche vers l'unité et la joie divine; sur la voie progressive des eaux il voit s'accomplir incessamment son grandiose mouvement; la mer est la route par où se hâte, allant et revenant, la double file des bateaux à la peine, portant à travers le monde, des prêtres, apôtres de l'Evangile²².

Elle en appelle à l'univers! Attaquée par les brigands dans un coin, l'Eglise catholique se défend avec l'univers!

Ce monde est devenu trop court pour elle. Elle en a fait sortir un autre du sein des Eaux. D'un bout à l'autre de la création, tout ce qu'il y a d'enfants de Dieu, elle les a cités en témoignage; toutes les races et tous les temps!²³

Claudiel a vraiment cru à la régénération du monde dans la bénédiction des eaux!²⁴ Sa vision mystique lui rend sensible un royaume, incomparablement plus grand et plus beau que tous les royaumes réunis, en train de s'élever, pour s'ouvrir sur l'infini²⁵. Royaume qui

.... a trouvé sa demeure outre la mer;
Il a mouillé ses ancres pour toujours en cette part
du monde qu'éclairent d'autres étoiles²⁶.

22 Claudel, Le Soulier de Satin, p. 674.

23 Ibid., p. 734-735

24 Claudel, Le Repos du Septième jour, p. 860.

25 -----, Le Soulier de Satin, p. 793.

26 Ibid., p. 674.

Grâce à sa puissance de transposition, grâce à la charge symbolique de la mer, le poète a eu la vision de tous les continents de la terre unis entre eux et à toute créature; il les a vus entrer ainsi dans le grand mouvement cosmique de retour à Dieu dans l'unité, selon l'esprit de Saint Thomas d'Aquin. A cause de sa foi dans le cercle parfait, il a construit ainsi un Monde Nouveau, ouvert sur l'Eternité, au-delà de la mer temporelle.

Enfin, non seulement la mer suggère à l'homme sa vocation à la sainteté, non seulement, elle lui inspire de perfectionner les motifs de ses activités humaines, mais encore, elle achève de le décider à poser un engagement personnel vers la conquête de l'Absolu. Cette fois, il se détermine, en dépit des épreuves, avec une âme d'espérance et d'abandon, pour la grande aventure irrévocable.

Il devient singulièrement intéressant de constater comment la mer a été pour Paul Claudel, l'occasion de nombreuses réflexions sur les diverses épreuves qu'un héros de la sainteté est appelé à supporter. Le voyageur s'est maintes fois rendu compte que des difficultés multiples surgissent à la proue des navires en marche. Par le procédé de l'analogie, ce même voyageur poète décrit maintenant les étapes des purifications mystiques qui accompagnent l'âme dans ses pérégrinations vers l'Eternité.

On n'ignore pas que les puissances diaboliques s'agitent dans l'ombre de chaque vie. Comment le poète catholique n'aurait-il pas vu dans une mer tourmentée les grands états de lutte contre les forces de l'enfer ? Il faut aussi compter avec l'occultisme qui a toujours joué un rôle important en littérature. On a eu l'occasion de rappeler le satanisme d'un Hugo et d'un Flaubert, celui d'un Baudelaire et d'un Rimbaud²⁷. Si chez les premiers, le thème reste encore littéraire ou philosophique, chez les seconds, il atteint la virulence. Chez tous, on l'a vu, le satanisme est souvent en relation étroite avec la symbolique de la mer. Il n'est donc pas étonnant que l'oeuvre de Claudel ait été marquée par quelques rencontres avec les puissances du gouffre infernal. Cependant, il y a toutefois cette différence que le poète ne s'appesantit jamais sur le thème, qu'il ne l'exploite pas à plaisir. Il l'utilise seulement comme devant faire partie intégrante du problème du mal et de la sainteté. Les deux thèmes ne se séparent pas; on passe de l'un à l'autre. Claude ne separe donc pas la mer de l'enfer. Puisque son héros s'est franchement engagé sur la voie de la mer, il doit s'attendre, tôt ou tard, à rencontrer la gueule béante de l'abîme. Cependant, dans l'oeuvre du catholique, le héros ne s'engouffre pas à jamais. Chez Flaubert la mer est le lieu d'où s'élève la tentation; le

27 Voir présent ouvrage, chapitre II.

précipice affreux d'où surgissent des expédients d'enfer pour enrayer le progrès. Quoi d'étonnant lorsqu'on est en mer, de subir le choc des lames de fond toujours susceptibles d'entraver, au moins momentanément, une navigation hardiment commencée ? Il n'y a pas à se surprendre si les dieux du mal baratent le flot devant la caravelle de C. Colomb²⁸; s'ils l'agitent si vigoureusement que bientôt toute "la mer bout"²⁹ dans toute son étendue; si les furies infernales élèvent même la surface mobile en murailles effroyables qui engloutiraient tout l'équipage sans une puissance mystérieuse toujours prête à une intervention salvatrice :

... je sens mes cheveux qui se dressent sur ma tête! L'Enfer charge! j'entends la charge contre nous de Béhémoth et de Léviathan! Tiens bon, Christophe Colomb! Au secours! au secours! Christophe Colomb! Au secours! Christophe Colomb! Trouve la parole qu'il faut! Contre le Chaos déchaîné dégage cette épée de la parole qui coupe la trombe en deux!³⁰

La plus terrible des épreuves, c'est la tentation du désespoir; le poète l'a peut-être connue lui qui a su la faire pressentir en des accents si suggestifs; ne dirait-on pas que son âme est comme suspendue au-dessus d'un gouffre effroyable quand il écrit :

28 Claudel, Le Livre de Christophe Colomb, p. 1161.

29 Ibid., p. 1164.

30 Ibid., p. 1179.

Tout le désespoir qui peut tenir entre le sommet du ciel et ses fondements, tu vas le connaître, la réserve n'est pas épuisée!³¹

Heure d'angoisse, d'épouvante et de peur! Moment crucial! La grande supplique monte des ténèbres mouvantes; la voix de l'homme demande sa délivrance contre la profondeur, contre la boue, contre le tourbillon, contre l'abîme des eaux³². La victoire n'est pas facile. Est-on prêt de toucher le terme, de baiser cette rive ultérieure promise vers laquelle on tend de toutes ses forces? Voici que des visions sinistres envahissent la pensée ;

... les affreux dieux de sang et de ténèbres...
se réunissent avec inquiétude sur la plage³³

comme en un suprême défi cyniquement aligné.

Non seulement la fréquentation avec la mer a révélé à Claudel l'art des analogies entre les tourmentes de l'océan et les assauts des puissances infernales, mais la mer lui a enseigné ainsi qu'à Baudelaire, à Rimbaud, à Mallarmé, la voie des dépouillements, des anéantisements³⁴, mais dans un esprit combien différent! Avec le poète

31 Claudel, Le Livre de Christophe Colomb, p. 1245.

32 -----, L'Histoire de Tobie et de Sara, p. 1245

33 -----, Le Livre de Christophe Colomb, p. 1161.

34 Voir le présent ouvrage, chapitre I.

catholique, il s'agit cette fois des épreuves préparatoires à la sainteté.

En effet, lorsque Claudel voue son héros au dépouillement progressif jusqu'à une sorte d'anéantissement, il n'a pas en vue le néant pour le néant, mais bien un moyen d'avancement dans la purification. On voit la mer réduire ses ambitions de gloire et déposséder son coeur; mais chaque nouvel arrachement prépare la naissance d'un désir nouveau, orienté vers un objet plus réel que le précédent, toujours plus difficile d'accès. Une âme supérieure n'est jamais assouvie ici-bas; il lui faut attendre l'autre rive, au-delà du temps. C'est donc pour rejoindre enfin le port de salut que le héros reprend le chemin royal. Son dépouillement progresse au rythme de son engagement. Rodrigue abandonne à la mer une partie de son être physique : sa jambe; il lègue également son honneur de gentil homme : une actrice se joue de lui³⁶; à la mer, il abandonne tous ses grades jusqu'à descendre au modeste rang de laveur de vaisselle dans un couvent de religieuses. Et quoi ! La cour royale ne l'a-t-elle pas confondu dans le mépris le plus exaspérant ?... N'est-elle pas allée jusqu'au summum de l'incompréhension ?³⁷ Voilà bien ces sortes d'épreuves qui forgent les

35 Claudel, Le Livre de Christophe Colomb, p. 1187.

36 -----, Le Soulier de Satin, pp. 887-893.

37. Ibid., pp. 908-919.

saints. Le poète analyse ainsi de nombreuses phases purifiantes dans une atmosphère de mer mouvante, instable, comme pour mieux parler au coeur de la fragilité de la condition humaine; ainsi le balancement du flot; le port de navire; ainsi ces plongées et ascensions d'un radeau misérable; partout il s'arrête aux symboles d'une vie éphémère et trompeuse. Il n'y a pas de doute, la mer a sûrement travaillé à fond l'âme de ce grand poète; c'est elle qui lui a inspiré le sens du détachement dans le temps, en vue des possessions d'éternité. Le fait est plus particulièrement tangible tout au long de son oeuvre dramatique.

Mais on le sait, ce sentiment de l'anéantissement n'est pas naturel à l'homme et il faut une vertu peu commune pour en comprendre la haute valeur spirituelle et l'accepter d'une âme sereine. Il n'est pas étonnant que le héros de la sainteté reste pour l'ordinaire un grand incompris ayant à souffrir les condamnations de l'entourage. Ces sortes de murmures, plus ou moins avoués, le poète les a perçus à travers les mugissements de la mer; dans ses tumultes, il a reconnu la brutalité des gens de bord :

... C'est un traître! C'est un fou! C'est un assassin!
Toujours la mer! Toujours rien! il n'y a plus rien! il n'y
a plus rien! nous sommes perdus au milieu de rien! 38

38 Claudel, Le Livre de Christophe Colomb, p. 1165.

Cependant, il faut bien l'avouer, l'équipage a quelquefois raison de crier :

L'homme humain n'est pas fait pour naviguer ainsi affreusement au travers du Néant!³⁹

Enfin, l'heure vient de la solitude la plus absolue. L'homme, parvenu à ce point, doit poursuivre son pèlerinage seul sur une mer nue. Mais ce n'est déjà plus l'homme du temps qui s'avance ainsi intrépide. Il n'y a plus que l'homme nouveau, conscient des valeurs éternelles, poursuivant sa marche pénible, mais assurée, à travers le mépris et l'incompréhension générale. A la suite de saint Jean-de-la-Croix, on le sent réellement engagé dans l'ordre des grandes purifications mystiques au sujet desquelles l'auteur des Nuits écrit :

Quand on dit que le chemin vers lequel on s'achemine vers Dieu est la mer, que ses sentiers sont sur les grandes eaux et que pour ce motif ils ne seront pas connus, on signifie que ce chemin qui mène à Dieu est aussi secret et aussi caché au sens de l'âme que l'est pour le corps le sentier suivi sur la mer qui n'en garde ni vestige ni empreinte.⁴⁰

Pourtant le grand explorateur du secret des choses n'a pas retenu seulement les enseignements négatifs de la mer; maintes fois, il

39 Claudel, Le Livre de Christophe Colomb, p. 1168.

40 Jean-de-la-Croix, Oeuvres spirituelles, pp. 630-631.

en a recueilli des encouragements positifs. Ainsi il a vu dans le mouvement incessant de flux et de reflux certaines attitudes de l'âme vertueuse. Comme la vague qui s'élève en un puissant élan vertical, ou revient sur elle-même pour une translation horizontale, ainsi l'âme connaît à la fois les élans généreux sous l'attraction de l'espérance et les retraits non moins généreux dans la passivité de l'abandon. Malgré tout, la marche du héros n'en reste pas moins constante et irrévocablement emportée qu'elle est par la permanence du mouvement.

Le poète catholique sait bien que, même aux heures de ténèbres et de confusion, l'Esprit de Dieu règne toujours au-dessus des Eaux. Une ferme croyance en sa présence vigilante et protectrice procure mille et une raisons d'espérer. L'espérance ne crée-t-elle pas les trouées lumineuses au milieu des flots tourmentés? Elle soutient Christophe Colomb et fait son courage inébranlable pour dominer la fureur de la tempête. Au plus fort des épreuves, et du fond des abîmes, elle lui permet d'élever vers le Seigneur un cri suppliant⁴¹. Du sein de la Grande Eau dont les alternances de sommeil et de tourment se heurtent à deux rives, l'homme découvre bientôt dans le ciel, un phare entre le monde ancien qu'il quitte et le nouveau vers lequel il tend pour

41 Claudel, Le Livre de Christophe Colomb, pp.1183-1184.

l'embrasser⁴². Guidé par "un fil de lumière"⁴², vers ce phare d'espérance, il oriente résolument sa caravelle "pendant qu'un vent mystérieux souffle jour et nuit dans ses voiles"⁴².

La grande oscillation verticale de la vague tend-elle à se retrancher dans une translation horizontale, l'oeil observateur en profite pour tirer des leçons sur la vertu d'abandon qui s'applique à ne compter que sur la conduite directe de la Providence :

Depuis hier, la boussole s'est affolée, elle tourne comme un toton, il n'y a plus de Nord pour elle.

.....
Alors j'ai jeté à la mer cette petite boîte ridicule.

.....
Il me reste le soleil⁴³.

Enfin, attendant que tout rentre dans la grande paix paternelle, le héros n'a plus qu'un emploi : tenir le mât! Geste qui l'attache à la racine même du bateau⁴⁴. Se croit-il sur le point d'être délaissé ? Loin de lâcher, il se serre davantage à sa colonne de salut, certain du retour de la puissance immacuable, de la mer sous lui, qui le reprend et le remonte avec elle comme si pour un moment il ne faisait plus qu'un avec le réjouissement de l'âme⁴⁵. Tout autour, c'est la nuit et la

42 Claudel, Le Soulier de Satin, p. 737.

43 -----, Le Livre de Christophe Colomb, p. 1167.

44 Ibid., p. 1177.

45 Claudel, Le Soulier de Satin, p. 653.

tourmente. Son acte d'abandon sur le sein de la mer maternelle ne saurait être plus complet; il est le symbole de cet abandon plus parfait encore à la volonté directrice de Dieu :

... aujourd'hui, il n'y a pas moyen d'être plus serré à vous que je ne le suis et j'ai beau vérifier chacun de mes membres, il n'y en a plus un seul qui de vous soit capable de s'écarter si peu.

Et c'est vrai que je suis attaché à la croix, mais la croix où je suis n'est plus attachée à rien. Elle flotte sur la mer.

La mer libre à ce point où la limite du ciel connu s'efface.

Et qui est à égale distance de ce monde ancien que j'ai quitté

Et de l'autre nouveau. 46

Dans cet état d'esprit il tient bon jusqu'à ce que son bateau, du sein des bonnes et des mauvaises fortunes, à travers cet univers défoncé, trouve le chemin sûr vers le port de l'ultime vérité.

Et il poursuit sa marche de façon irrévocable et constante, emporté qu'il est par l'élan donné sur la permanence d'un mouvement de marée.

On l'a déjà noté, une fois embarqué, le héros claudélien ne revient pas en arrière⁴⁷; il a horreur également des départs hésitants; il est de ceux qui ne trouvent aucun attrait à "sempiternellement offrir

46 Claudel, Le Livre de Christophe Colomb, p. 1178.

47 ----- Partage de Midi, p. 1097.

un bord, puis l'autre bord⁴⁸, pour le simple plaisir d'empocher de temps en temps une espèce de molle flatuosité qui fait couvrir deux encablures⁴⁸. Il aime l'esprit de décision. L'important n'est pas tellement d'arriver mais de savoir partir⁴⁹ sur les grandes eaux éclairantes de l'Océan; de se tenir convaincu, dès le départ, que le soir n'en finira pas d'arriver, mais qu'il arrivera tout de même⁵⁰.

Voilà ce qu'il faut entendre par un départ irrévocable. De plus, comme le voyage s'effectue sur la progression inlassable du flot, la quête de l'Absolu sera donc nécessaire et incessante. Tel est bien l'état d'esprit requis par Saint Thomas d'Aquin voulant que toute créature allant vers Dieu, pour lui devenir semblable, s'avance toujours de plus en plus, selon sa capacité⁵¹. Claudel entre donc, à la suite du célèbre docteur de l'Eglise, dans le grand mouvement de retour à Dieu. On sait qu'il a découvert une analogie frappante entre la progression du

48 Claudel, Le Soulier de Satin, p. 741.

49 -----, Le Livre de Christophe Colomb, pp. 1166-1167.

50 ---- --, Partage de Midi, p. 1073.

51 Webert, Saint-Thomas d'Aquin, Le génie de l'ordre, Paris, Denoel et Steele, 1934, 275 pages, p. 46.

N.B. - Pour mieux se rendre compte de l'influence thomiste dans l'oeuvre de Paul Claudel, lire Ernest Friche, Etudes claudéliennes, s.l., éd. des Portes de France, 1943, 240 pages. Toute la troisième partie de l'ouvrage est consacrée à l'étude de cette influence.

nombre qui est ce qui ne cesse pas comme une éternité exquise, et la progression de la vérité qui ne cesse pas non plus⁵². Témoin fidèle du bercement de la vague, il a dû réfléchir longuement sur cette autre progression qu'est une vie humaine si souvent comparée à un cours d'eau.

Or, c'est à la poursuite de Dieu, l'Absolue Vérité, qu'une vie humaine est engagée; le saint claudélien est conçu pour cette fin. Dieu étant insaisissable dans le temps, il ne faut jamais se lasser de le poursuivre même à travers ce qui paraît être une immobilité continue, le grand jour blanc et noir de la mer⁵³. Cette conviction fait dire à Christophe Colomb :

Je n'ai soif que de la mer et je n'ai faim que de la volonté de Dieu.⁵⁴

Dès lors il n'y a plus de possibilité d'arrêt en aucun lieu⁵⁵. Et plus celui qui s'est courageusement engagé avance, plus il se rend compte que toute la mer est de plus en plus occupée à le solliciter⁵⁶; plus il approche du terme, plus il devient disponible comme la goutte d'eau

52 Claudel, Sous le Rempart d'Athènes, pp.1128-1129.

53 -----, Partage de Midi, p. 1100.

54 -----, Le Livre de Christophe Colomb, p. 1169.

55 -----, Partage de Midi, p. 1016.

56 -----, Cent phrases pour éventails, p. 735.

à l'extrémité de cette aiguille de pin prête à se réunir à la mer"⁵⁷.

On ne peut s'empêcher de rapprocher l'attitude du saint claudélien de celle d'une Catherine de Sienne :

O Trinité éternelle, tu es un océan sans fond. Plus
je m'y jette, plus je te trouve, et plus je te trouve, plus
je te cherche.

.....
O abîme sans fonds, ô divinité éternelle, ô océan
illimité!⁵⁸

On pense de même au mot de Louis à Lumir : "Rentre avec moi dans
la vie et dans la réalité"⁵⁹. C'est pour toucher enfin cette rive ulté-
rieure vers laquelle il tend la main, qu'il souhaite aussi être tellement
parti qu'il ne reviendra plus jamais⁶⁰. Désormais, il est comme le
vieux marin qui ne connaîtra plus la terre que par ses feux⁶¹. Une
seule chose importe : réaliser de plus en plus sa mission : prêter son
concours à ce grandiose spectacle des fragments du monde se recher-
chant pour que le monde arrive⁶². Mais pour que l'unité se fasse, il
importe que l'homme au sein de cet immense mouvement d'amour se

58 Sigrid Undset, Sainte Catherine de Sienne, p. 286.

59 Claudel, Le Pain dur, p. 462.

60 -----, Le Livre de Christophe Colomb, pp. 1168-1169.

61 -----, Cinq grandes Odes, p. 236.

62 Teilhard De Chardin, Le Milieu divin.

soit embarqué généreusement. Il faut qu'il ait réellement voulu, après avoir entendu l'appel, après avoir changé ses motifs d'agir, se lancer, sur la voie de l'Océan et à la faveur de son mouvement, à la poursuite inlassable de Dieu. Lui seul apparaît comme l'unique et absolue Vérité. L'obligation pèse donc sur ce même homme de travailler sans relâche à l'accomplissement de la grande réunion de la création.

RESUME ET CONCLUSIONS

La présente étude s'était fixé comme but le symbolisme de la mer dans le théâtre de Paul Claudel. Il eut été difficile d'aborder le sujet d'une façon abrupte. Nous ne pouvions, non plus, remonter jusqu'aux origines de la mer dans la littérature. Le sujet aurait été immense comme les mers du globe réunies, et insaisissable comme la fluidité. En effet, aucune des beautés de la mer, depuis les débuts littéraires jusqu'à nos jours, n'a échappé aux auteurs inspirés.

L'époque biblique a chanté son immensité et sa puissance.

Les auteurs grecs et latins l'ont célébrée dans ses thèmes riches et variés. Depuis le moyen-âge, jusqu'à nos jours, la littérature, de toutes langues et de tous genres a pris occasion de la mer pour exhaler l'âme humaine. Ecrire sur le symbolisme de la mer chez Claudel et méconnaître ce même thème chez certains de ses prédécesseurs eut été une négligence. Il fallait choisir c'est-à-dire sacrifier.

Nous en tenir au XIXe siècle, chercher un acheminement à travers les thèmes courants de l'époque nous a paru la formule la plus plausible. Avec l'école romantique et les écoles suivantes, la mer était devenue fréquemment l'occasion d'une expression lyrique à la fois épique et personnelle. Ainsi, dès le début du siècle, un certain

RESUME ET CONCLUSIONS

114

symbolisme de la mer préludait et annonçait le symbolisme proprement dit qui devait souvent prendre occasion de la mer pour se livrer à de fréquentes analyses du moi.

Parmi les différents thèmes de ces périodes, nous avons retenu premièrement le pittoresque et les harmonies religieuses, avec les noms de Chateaubriand, de Lamartine et de Michelet. Si ceux-là s'effrayaient parfois du mugissement des flots, le plus souvent la mer mouvante et instable comme le coeur humain a été pour ces poètes l'occasion d'analyses intimes déjà belles et raffinées. Quant à Michelet, nous l'avons retenu surtout parce que longtemps avant Paul Claudel, il avait considéré la mer comme la grande nourricière du globe, il l'avait vue, symbole passionnant de la féminité et de la fécondité.

Avoir osé classer Balzac, Flaubert et Hugo parmi les prédécesseurs de Claudel a pu paraître audacieux. Hugo qui avait cherché à exprimer surtout les grandes légendes de l'humanité, Balzac qui avait considéré la condition humaine dans ce qu'elle a d'étouffant ou de douloureusement comique; Flaubert qui avait voyagé afin de mieux saisir le réalisme des situations, n'étaient pas des symbolistes. Pourtant, tous trois ont été des poètes de la mer. Nous avons retenu leurs noms à cause des correspondances qu'ils ont établi entre le moi et la nature, à cause du thème de l'évasion et celui des forces occultes, fréquemment relevés dans leurs oeuvres.

RESUME ET CONCLUSIONS

115

En effet, non seulement Hugo a construit des ouvrages entiers sur le thème de la mer, mais encore il a dialogué avec les fureurs de l'élément; il s'est projeté dans ses tempêtes. Balzac, dans certains de ses romans, s'est révélé, peu de temps avant Baudelaire, un poète des correspondances; nous savons qu'un de ses héros, l'Enfant maudit, est né, a grandi en étroite dépendance des fluctuations océannes. Flaubert, ainsi que l'avaient fait Hugo et Balzac, a associé le thème de l'évasion loin des milieux étouffants, avec celui des départs vers les grandes libertés de la haute mer. De plus, nous avons remarqué que la mer de Flaubert, comme celle de Hugo, sont des mers hantées par les puissances occultes; constamment nous avons vu le mal sourdre de leurs profondeurs.

Enfin, avec Baudelaire, Rimbaud, Mallarmé, nous avons été attirée par les mystifications du gouffre. Nous ne tenions pas à souligner une fois de plus les redevances de Claudel envers ces derniers. Une critique sagace s'est déjà acquittée de cette tâche délicate. Notre unique ambition : faire ressortir que le spectacle de la fluidité en mouvement avait été pour ces trois poètes, la suggestion d'un engagement vers un monde meilleur; que le sel marin leur avait donné la grande soif de l'absolu. Hélas, les voyages de Baudelaire comme ceux de Rimbaud, devaient déboucher sur le gouffre infernal, tandis que la quête de Mallarmé se dissolvrait dans le néant.

RESUME ET CONCLUSIONS

116

Le choix de ces neuf auteurs n'était pas arbitraire car il existe une affinité entre la mer qui les a fascinés et la mer qui a emporté Claudel. Le moment est peut-être venu de faire remarquer que le thème de la mer chez ce dernier a été avant tout le fruit d'un sentiment inné; ensuite pour un certain nombre d'années du moins, il est resté un thème exclusivement littéraire. La preuve en serait relativement facile à établir; par exemple avec L'Endormie où la mer est déjà palpitante, nous avons là une oeuvre de l'adolescent de quinze ans, qui, à l'époque, n'avait jamais vu "une mer". Vraisemblablement, la première expérience que l'auteur fera de la véritable houle océanique ne datera que de son premier voyage en Amérique, voyage et séjour au cours desquels il devait écrire L'Echange. Puisque le thème de la mer chez Claudel devait rester pour longtemps un thème littéraire, il convenait donc de lui découvrir une sorte d'acheminement par la voie des thèmes alors à la mode. Loit de nous encore une fois l'intention d'avoir voulu rechercher des sources ou des influences au sens strict du mot.

Pourtant, en dépit des affinités, la différence est grande entre la mer des prédécesseurs et celle de Claudel. Ainsi on ne s'engouffre jamais dans la mer claudélienne; les tempêtes s'y élèvent parfois, mais elles ne sont jamais fatales puisque les héros gardent toujours un oeil fixé sur une étoile d'espérance. De plus, le thème chez lui, n'est

RESUME ET CONCLUSIONS

117

ni singulier, ni recommencé; il est continu comme un mouvement de vague; il se développe avec le flot plutôt qu'il ne se renouvelle. Sa caractéristique dominante : la progression. Une fois qu'on s'est embarqué sur son mouvement bienheureux, on ne revient pas en arrière. Ce fait de la continuation, image de la soif jamais assouvie, nous a suggéré le titre de notre étude : "La mer, voie du désir..." Le poète lui-même n'avait-il pas écrit dans Positions et Propositions : "Tout ce que le coeur désire peut toujours se réduire à la figure de l'eau"? Cette affirmation serait applicable à toute l'oeuvre du poète mais elle revêt une authenticité saisissante appliquée à son théâtre qui est pénétré d'un dynamisme si profondément humain. Dynamisme soutenu par les désirs de l'homme : la gloire, la femme, l'Absolu.

Grâce à l'éclairage des textes, nous avons tenté de prouver que la mer a été souvent pour le jeune poète l'occasion d'exprimer un ardent désir de dépassement. Sans vouloir prouver l'évolution du thème d'après un ordre chronologique à l'intérieur de l'oeuvre, il conviendrait de souligner qu'il y a prédominance d'un esprit de dépassement dans les oeuvres de jeunesse et notamment dans Tête d'Or, La Ville, L'Echange. Ce désir de se dépasser, et maintes fois exprimé par le symbolisme de la mer, nous avons démontré qu'il répond à trois aspirations d'un coeur d'homme jeune, intelligent et dynamique : le désir de rénover son milieu politique et social, désir qui se confond chez le

RESUME ET CONCLUSIONS

118

jeune Claudel avec les fougues de l'anarchiste; le désir de la conquête et de la domination glorieuse; enfin, la soif effrénée de liberté. Nous avons essayé de prouver, grâce au phénomène des analogies, que le poète a reconnu dans les tendances de la mer à se soulever en tempête, les symboles des situations précaires ou douteuses sur les plans politiques et sociaux : les régimes désuets, l'embourgeoisement de certains vieux chefs, l'esprit de prophétie, le dynamisme des chefs jeunes, les craquements sociaux et leurs lendemains décevants.

En second lieu, le faste de la mer, ses immensités, les facilités qu'elle offre lui ont suggéré le désir de la gloire. De la mer, le poète a fait surgir les images les plus significatives au sujet des rêves de conquête et de domination; la mer a marqué la limite des empires convoités ou possédés; on a vu surgir des mondes à la proue des navires. Bientôt les plaintes des batailles ont été confondues avec ses mugissements, les inquiétudes des hommes de guerre ont flotté au-dessus des populations comme une mélancolie au-dessus des eaux. Hélas, la gloire humaine, qui est aussi fugitive que l'onde, a vu ses succès s'en aller décroissants et devenir comparables à des vaisseaux appareillés attendant le signal du départ.

Enfin, la passion de la liberté, note dominante dans la personnalité du poète, transparait d'une façon remarquable dans son oeuvre. Constamment, on a entendu le "ia ia de la mer". Grâce à la magie du

RESUME ET CONCLUSIONS

119

symbolisme, nous avons découvert trois sortes de libertés dansant sur les vagues des eaux claudéliennes. Il y a celles qu'on peut définir les libertés nécessaires; à celles-là la mer a procuré les faveurs de l'isolement pour fuir la société ou la justice, pour accomplir les devoirs d'une profession, pour repordre à des soucis d'informations. Mais nul mieux que Claudel n'a chanté la vraie liberté des espaces, celle qui permet ou les rêveries tranquilles sur la mer charmeuse ou la grande liberté qui livre l'homme à une sorte d'affranchissement sauvage et farouche sur une mer caracolante.

Le poète avait vraiment éprouvé qu'une force irrésistible pousse l'homme à se dépasser lui-même et à s'arracher aux diverses contingences humaines; l'étude des textes nous a démontré l'expression de cette nécessité; d'autre part, nous avons vu que certains affranchissements laissent le même homme souvent désarmé sur une plage blémisante.

C'est alors que du centre de son coeur sourd un autre appel plus mystérieux que le premier, l'appel de la femme. Il nous a été loisible de constater que dans le théâtre de Claudel, la femme est une véritable fille de l'océan; dès la première pièce de son théâtre elle nous est apparue dans un décor de marine; presque constamment elle reste fidèle à la vague qui l'a engendrée. La fille des océans a rempli un rôle prépondérant dans l'Echange, Partage de Midi et Le Soulier de

RESUME ET CONCLUSIONS

120

Satin. Nous avons vu qu'elle s'est révélée à l'homme sous trois aspects différents. D'abord le jeune poète n'a pas échappé au charme de "l'éternel féminin". Il a été facile de noter combien son oeuvre de jeunesse met en relief surtout le message de la femme de rêve; celle qu'il a aperçue vaguement découpée, telle une silhouette fugitive dans un climat de nuit laiteuse; celle dont l'appel comme un chant de sirène a fouillé son coeur; sa possession a été illusoire; elle s'est confondue bientôt avec la vague mousseuse.

Mais peu à peu, le rêve s'est précisé; et l'homme a éprouvé avec une certitude accentuée que le bonheur lui devait venir de la femme en tant que réalité concrète. Il s'est embarqué à la recherche d'un bien nouveau; les royaumes n'étaient plus rien à côté d'une femme à posséder; sur le dos de la mer il la ramenait bientôt. Alors d'innombrables louanges sont montées de son coeur à l'adresse de la fille de l'onde: comparaisons éclatantes empruntées à la couleur, à la lumière, à la sensation, au mouvement de la mer. Mais cette fois encore le bonheur devait être de courte durée; la femme de l'immédiat est vite repartie sur la vague moqueuse qui l'avait fait naître. Mais il faut croire que Claudel avait vraiment l'intuition que le bonheur devait arriver au monde par la femme; il attendait toujours, en dépit des déceptions, son message mystérieux à valeur de rejaillissement éternel. C'est ainsi qu'il a fait la découverte d'un troisième aspect de la femme,

RESUME ET CONCLUSIONS

121

sa transcendance au-delà du temps et de l'espace. Placée en avant du navire, on a vu comment elle a accompli sa mission d'entraîner tout l'équipage vers un port d'éternité; comment s'élevant au-dessus des eaux, comme une flèche vers le ciel, elle a invité à l'espérance. Etre d'infiltration et de pénétration, comme l'eau qui l'a engendrée, elle a possédé ce don merveilleux de communiquer à l'homme même à distance, à travers l'immense coupe de la mer; porteuse de grâce dont elle est le symbole, elle a accompli une oeuvre salvatrice et rédemptrice; créatrice d'absence, elle a laissé l'homme ouvert pour un désir plus haut et ore. tout oriente vers une réalité plus sainte.

Et voilà comment Claudel, le poète géant et voyageur, sans cesse emporté sur la grande voie de la mer, a réussi à y engager ses héros. Lui-même ouvert à l'espérance, toujours en quête de bonheur et jamais satisfait, nous l'avons senti partir et s'orienter vers l'Absolu, dernière expression de son désir. Ce thème, déjà fort développé dans Le Soulier de Satin, reçoit peut être une sorte de confirmation et d'achèvement dans Le Livre de Christophe Colomb. Cette fois encore l'orientation s'est opérée lentement par étapes progressives; à travers les purifications mystiques, les dépouillements nécessaires, on l'a vu s'élever à la hauteur des désirs spiritualisés.

L'idéal de sainteté avait été suggéré au poète par le mouvement du flot tourmentant et par le mystérieux appel de la mer dans le

vent. Graduellement il a été pénétré par une inquiétude lancinante qui l'ouvrait peu à peu à des réalités plus spirituelles. C'était à la fois un appel intérieur, une sorte de poussée irrésistible venue du dedans; et en même temps une attirance, une attraction venue du dehors, comme un mouvement de marée continu. Soudain il a entendu une invitation précise : partir encore à la conquête du monde, mais pour l'unir et le spiritualiser. On est loir cette fois des rêves de gloire personnelle! La mer, lien liquide devant permettre de rassembler la terre afin de la redonner à son Créateur dans un magistral élan de retour selon l'esprit thomiste. En même temps que l'homme nouveau ordonnait ses actions vers une fin hors de lui, il éprouvait aussi la nécessité de s'embarquer à la conquête de sa propre sainteté. Le poète a décrit cette mystérieuse aventure dans ses mouvements d'espérance et ses retranschements dans l'abandon, grâce aux images empruntées au flux et reflux de marée. Les assauts de l'enfer, les nuits interminables, les gouffres béants ouverts dans la nuit du doute, les murmures et les incompréhensions de l'entourage ont trouvé leur expression dans les symboles empruntés à la mer; le mât auquel s'est rivé le marin a figuré la croix salvatrice à laquelle on finit toujours par s'attacher.

Enfin, les embarquements claudéliens, nous l'avons souligné, sont irrévocables. Une fois parti, on ne revient pas en arrière. Dieu étant la Vérité, insaisissable dans le temps, le pèlerin de l'Absolu doit

RESUME ET CONCLUSIONS

123

s'embarquer sur la progression du flot; de toutes ses forces, il doit tendre vers la rive ultérieure qui permettra de le rejoindre à jamais. "Je me suis embarqué pour toujours" semble se répéter le poète au soir de sa vie; ce mot n'est-il pas l'expression d'un désir jamais assouvi dans le temps mais plein d'espérance en une possession d'Eternité?

BIBLIOGRAPHIE

I - TEXTES UTILISES ¹

N. B. : On s'est efforcé de disposer ces textes utilisés par ordre chronologique; procédé devant permettre au lecteur de se rendre mieux compte jusqu'à quel point le thème de la mer est entré de bonne heure dans l'oeuvre du dramaturge.

Claudé, P., Théâtre I, La Pléiade, Paris, Gallimard, 1956, XLV-1172 pages.

C'est une étude critique; le premier tome, en effet, contient une introduction au théâtre de Paul Claudé par Jacques Madaule, une chronologie de la vie et de l'oeuvre, de nombreuses notes explicatives en appendice. Ce premier tome contient la compilation d'une première partie du théâtre, depuis l'Endormie, oeuvre de 1882 ou 1883, jusqu'à Partage de Midi, oeuvre de 1905. Y sont aussi insérés les deuxièmes versions, de même que les arrangements pour la scène.

Claudé, P., Théâtre II, La Pléiade, Paris, Gallimard, 1956, 1388 pages.

Ce deuxième tome du théâtre commence avec L'Annonce faite à Marie, oeuvre de 1910 et contient tout le reste du théâtre. De nombreuses notes en appendice, ainsi qu'une bibliographie fort importante des éditions courantes complètent l'ouvrage.

Claudé, P., Oeuvre poétique, La Pléiade, Paris, Gallimard, 1957, XXXVIII-993 pages.

Une grande partie de l'oeuvre poétique est à consulter par qui veut comprendre l'oeuvre en général; en particulier l'Art poétique qui est la clé de l'oeuvre dramatique.

¹ Les références de toute la thèse sont toujours données d'après la collection de La Pléiade; cependant la grande collection des Oeuvres complètes a été aussi fréquemment consultée.

BIBLIOGRAPHIE

125.

Claudel, P., Oeuvres complètes, Paris, Gallimard, Théâtre, v. 6-14, 1950-1959, 17 volumes.

La série des oeuvres complètes est un jet intarissable de sources de première valeur. On y trouve, en plus de l'oeuvre elle-même, de nombreuses notes explicatives par Claudel lui-même, ainsi qu'une riche bibliographie.

Claudel, P., L'Endormie, Oeuvre de 1882 ou 1883, Théâtre I. La Pléiade, Paris, Gallimard, 1956, pp.1-18.

La mer est déjà présente dans cette oeuvre de première jeunesse; on la voit au loin baignée dans la clarté de la lune; on entend sa plainte dans le vent tel un chant plaintif que le poète associe au son de la flûte et qui travaillera si profondément son âme sa vie durant. Le thème de la femme s'y confond avec celui de la nymphe, fille des eaux.²

Claudel, P., Fragment d'un Drame, ou une Mort prématurée, oeuvre de 1888, Théâtre I, La Pléiade, Paris, Gallimard, 1956, pp.19-27.

La mer évoque surtout le lointain; elle soutient un désir de fuite vers la libération dans un monde meilleur.

Claudel, P., Tête d'Or, oeuvre de 1889, Théâtre I, La Pléiade, Paris, Gallimard, 1956, 1re version, pp. 29-167, 2e version, pp.169-302.

La mer marque la limite du pays lointain et fabuleux. Elle devient aussi le symbole de la sédition puisque le peuple en révolte y est souvent comparé à une mer mugissante. On pressent déjà le désir de saisir un monde infini par delà une mer infinie.

Claudel, P., La Ville, oeuvre de 1890, Théâtre I, La Pléiade, Paris, Gallimard, 1956, 1re version, pp.303-413, 2e version, pp.415-490.

La mer n'est pas vraiment présente dans La Ville et pourtant elle s'agit dans l'esprit du poète. Les comparaisons jaillissent spontanément et les analogies entre la plainte de la houle et l'esprit de sédition y sont fréquentes.

2 Les commentaires sur les textes s'arrêtent seulement à la présence de la mer dans l'oeuvre; pour d'autres renseignements sur la valeur dramatique, nous adressons le lecteur aux études de J. Madaule et de Bastien.

Claudel, P., La Jeune Filie Violaine, oeuvre de 1892, Théâtre I, La Pléiade, Paris, Gallimard, 1956, 1re version, pp. 491-568, 2e version, pp. 569-656.

"La mer céréale" plutôt que "la mer liquide" compose le fond de ce drame. Cependant le vieux Vercors entend l'appel mystérieux, irrésistible de la mer lointaine. Sur ses lèvres on surprend déjà la question argeissée qu'on retrouvera sur les lèvres de Christophe Colomb : "Qu'est-ce qu'il y a de l'autre côté" (de la mer) ?

Claudel, P., L'Echange, oeuvre de 1893-94, Théâtre I, La Pléiade, Paris, Gallimard, 1956, 1re version, pp. 657-723, 2e version, pp. 725-794.

Tout le drame se déroule sur le littoral de l'Atlantique. Cette fois, le poète avait vraiment fait l'expérience de la mer. Elle devient dans cette pièce le symbole de deux grands thèmes extrêmement puissants : celui de l'exil et de la solitude, celui de la liberté farouche et sauvage. Pour la première fois, on peut comparer la mer à une voie sur laquelle l'homme s'engage à la recherche de la femme.

Claudel, P., Le Repcs du Septième Jour, oeuvre de 1896, Théâtre I, La Pléiade, Paris, Gallimard, 1956, pp. 795-860.

La mer avec le ciel, forment la limite de la puissance de l'empereur de Chine. Elle est éternelle en son étendue. Elle soutient la révolte sociale, l'insubordination à la vieille autorité; elle est aussi symbole d'opposition avec l'appel de la terre. Son appel est une invitation à la régénération du monde par la bénédiction des eaux.

Claudel, P., Partage de Midi, oeuvre de 1905, Théâtre I, La Pléiade, Paris, Gallimard, 1956, 1re version, pp. 981-1064, version pour la scène, pp. 1065-1151.

Tout le premier acte se déroule sur le pont d'un grand paquebot, en plein milieu de l'Océan Indien, entre l'Arabie et Ceylan. Le deuxième acte se passe dans un cimetière du côté de la Chine, mais à l'arrière plan, on aperçoit un port et la mer. Le troisième acte se déroule dans un port en insurrection, dans le sud de la Chine. La mer devient le lieu de rencontre de la femme authentique. On se trouve ici en face d'un symbolisme particulièrement fort dans toute l'oeuvre de Paul Claudel : la femme créatrice d'absence.

Claudel, P., L'Otage, oeuvre de 1908, Théâtre II, La Pléiade, Paris, Gallimard, 1956, pp. 214-299, variante pour 3e acte, pp. 300-303.

BIBLIOGRAPHIE

127.

On ne saurait dire que la mer est vraiment présente dans ce drame; pourtant on la retrouve comme symbole de fluidité et d'instabilité en opposition avec la bonne terre ferme "qui colle aux bottes".

Claudé, P., L'Annonciation à Marie, oeuvre de 1910, Théâtre II, La Pléiade, Paris, Gallimard, 1956, 1^{re} version, pp. 9-129, version définitive pour la scène, pp. 131-214.

Si la mer n'est pas présente dans L'Annonciation à Marie, elle n'en est pas absente non plus. Pierre de Craon y compare la vie chrétienne à la marche d'un navire en pleine mer et il donne à ses cathédrales la forme d'un navire. Le thème de l'unité du monde, par le moyen de la mer, y est bien posé par le vieux Vercors. Mais la mer qui est surtout présente, c'est "la mer céréale", "cet océan de sillon" dont parle Jacques Hury.

Claudé, P., La Cantate à trois voix, oeuvre de 1911, dans Oeuvre poétique, La Pléiade, Paris, Gallimard, 1957, 993 pages, pp. 319-364.

La mer et ses magies habitent ce long poème. Laeta, Fausta, sont filles de la mer tout autant que Ysé et Prouhèze. La lune, symbole de la femme, s'avance vers la mer. La "mer de blé", paisible, la même que le poète évoque à l'occasion de La jeune fille Violaine, ondule comme une boule infinie.

Claudé, P., Protée, oeuvre de 1913, La Pléiade, Paris, Gallimard, 1956, 1^{re} version, pp. 305-352, 2^e version, pp. 353-408.

Il s'agit ici d'une satire bouffonne qui se déroule sur une île et dans les eaux de la Méditerranée. On respire, d'un bout à l'autre l'écivrement des sels marins et un mépris humoresque pour la civilisation moderne; l'on goûte l'ivresse qu'apporte l'affranchissement des conventions sociales et la liberté farouche des hautes mers.

Claudé, P., Le Pain dur, oeuvre de 1913-14, Théâtre II, La Pléiade, Paris, Gallimard, 1956, pp. 409-479.

Même si la mer ne prend pas une large place dans ce drame, elle n'est pas absente de la pensée du poète; les comparaisons surgissent spontanément; la mer symbolise le passage, le voyage, la séparation.

Claudé, P., La Nuit de Noël, oeuvre de 1915, Théâtre II, La Pléiade, Paris, Gallimard, 1956, pp. 563-584.

Les bruits de guerre sont comparés aux mugissements des flots. Au-dessus de la double tempête, on voit s'élever, calme et

BIBLIOGRAPHIE

128.

majestueuse, la silhouette sereine et souveraine de la Vierge Marie, la femme par excellence.

Claudé, P., Le Père humilié, oeuvre de 1916, Théâtre II, La Pléiade, Paris, Gallimard, 1956, pp. 480-561.

La mer est absente de la pièce; pourtant les héros sont des habitués de la mer; ils voyagent sur mer.

Claudé, P., L'Homme et son désir, oeuvre de 1917, Théâtre II, La Pléiade, Paris, Gallimard, 1956, pp. 633-636.

La mer est absente de l'oeuvre et pourtant l'homme qui dort y est comparé à un être sans poids, oscillant dans un cours d'eau.

Claudé, P., L'Ours et la lune, oeuvre de 1917, Théâtre II, La Pléiade, Paris, Gallimard, 1956, pp. 585-631.

Si la mer n'apparaît pas ici, le voyage dans les airs est décrit en termes de marine. Il est sans cesse question de se baigner dans les rayons de la lune, de jeter l'ancre dans les étoiles et de se garer des abîmes de lumière.

Claudé, P., La femme et son ombre, oeuvre de 1922-23, Théâtre II, La Pléiade, Paris, Gallimard, 1956, 1re version, p. 637-640, 2e version, pp. 641-645.

On est en présence d'un mimodrame qui a lieu à la "Frontière entre les deux mondes", dans une atmosphère de brouillard et d'ombre.

Claudé, P., Le Soulier de Satin, oeuvre de 1919-1924, Théâtre II, La Pléiade, Paris, Gallimard, 1956, p. 647-933, version pour la scène, pp. 935-1095.

Le jeu s'ouvre et se poursuit sur la mer, en plein océan Atlantique. Les personnages et l'action y sont, d'un bout à l'autre de la pièce, portés par la mer. La mer devient le symbole du détachement, de la liberté, de la conquête. Sur la mer, le héros rencontre la femme créatrice d'absence. On y reconnaît déjà la mer, symbole de l'Absolu.

Claudé, P., Le Livre de Christophe Colomb, oeuvre de 1927, Théâtre II, La Pléiade, Paris, Gallimard, 1956, pp. 1139-1197.

On dirait que Christophe Colomb est vraiment l'aboutissant du symbolisme de la mer dans le théâtre de Paul Claudé. On y retrouve les mêmes thèmes, mais tous se concertent et se concentrent

BIBLIOGRAPHIE

129,

cette fois dans un symbole dominant, la soif de l'Absolu. C'est cette soif là qui a dévoré le poète toute sa vie durant. Ici, dégagé des contingences de la terre, il s'est lancé pour de bon, vers la haute mer. Or peut dire que l'Absolu est le thème dominant du drame; il est fort et captivant.

Claudel, P., Sous le Rempart d'Athènes, oeuvre de 1927, Théâtre II, La Pléiade, Paris, Gallimard, 1956, pp.1123-1138.

La scène a lieu dans Athènes; la mer rythme le jeu. On admire le miroitement du soleil sur des collines de marbre et sur une mer de feu. La Grèce, pays des proportions, inspire au poète un discours sur la théorie du nombre, sur l'éternité des variations. La comparaison devient facile entre le mouvement qui épouse un autre mouvement dans l'abstrait, et le rythme du flot qui porte l'homme sur la plénitude de la grande vie.

Claudel, P., La Parabole du festin, oeuvre de 1933, Théâtre II, La Pléiade, Paris, Gallimard, 1956, pp.1097-1103.

On est encore forcé de penser à la mer à cause des fruits de mer qui sont servis sur la table du festin, à cause aussi des voix du chœur comparables à un "bruit de la mer".

Claudel, P., La Sagesse ou La Parabole de la Sagesse, oeuvre de 1933, Théâtre II, La Pléiade, Paris, Gallimard, 1956, pp.1105-1121.

Le rythme de cette pièce imite un mouvement de flot. L'auteur a même réussi à établir une sorte d'atmosphère d'engourdissement comme celle qu'on ressent quand on traverse une épaisse brume marine. D'ailleurs, la Sagesse elle-même ne se dresse-t-elle pas sur un fond de globe terrestre d'où il serait vain de vouloir supprimer la mer. De nombreuses comparaisons avec l'élément liquide surgissent ça et là sous la plume de l'écrivain.

Claudel, P., Jeanne d'Arc au bûcher, oratorio dramatique, oeuvre de 1933-35, Théâtre II, La Pléiade, Paris, Gallimard, 1956, pp.1199-1226.

La mer n'est pas dans cet oratorio, et pourtant on en sent le rythme; on en entend les rumeurs, les vagues mugissantes dans la montée progressive de la musique; on la sent qui s'agite dans le tumulte des voix mystérieuses et lointaines, dans les accusations méchantes des bêtes humaines.

BIBLIOGRAPHIE

130.

Claudé, P., Préface à "Hymnes à l'Eglise" de Gertrude von Lefort, oeuvre de (1935), s.l., éd. du Cerf, 1935, 80 pages, s. pp.5-6.

Le poète compare les grands vers de Gertrude von Lefort accourant du fond de l'horizon germanique à des vagues que le vent nordique pousserait vers la France, avec "violence et majesté l'une derrière l'autre".

Claudé, P., L'Oeil écoute, oeuvre de 1935, Paris, Gallimard, 1946, 240 pages.

C'est une critique d'art. L'auteur s'arrête longuement sur la peinture hollandaise. Il prétend que la mer se plaît à livrer des communications particulières à ces terres de Hollande où le brin d'herbe est pénétré de son suc. On relève ici encore de grandioses comparaisons avec les raz-de-marée. La Hollande, dit Claudé, est le pays possédé par le dieu des vagues et son attention se prolonge jusqu'à nous dans les peintures que l'on écoute.

Claudé, P., Le Jet de Pierre, suite plastique en XII mouvements, oeuvre de 1938, Théâtre II, La Pléiade, Paris, Gallimard, 1956, pp.1293-1307.

La mer nous sépare d'une terre lointaine et fabuleuse. Comme dans La Jeune Filie Violaine et l'Annonce faite à Marie, revient la comparaison entre la mer mouvante et la surface onduleuse des blés.

Claudé, P., L'Histoire de Tobie et de Sara, oeuvre de 1942, Théâtre II, La Pléiade, Paris, Gallimard, 1956, pp. 1227-1275.

Des eaux lumineuses sont présentes dans ce texte. Des piétinements confus qu'on entend dans le lointain sont comparables à un roulement de flots. L'ange prend l'attitude d'un plongeur de profession. La mer sert de point de comparaison tantôt pour parler de l'homme, tantôt de la femme; elle recule l'espace jusqu'à l'infini.

Claudé, P., La Lune à la recherche d'elle-même, oeuvre de 1947, Théâtre II, La Pléiade, Paris, Gallimard, 1956, pp.1277-1292.

La mer soutient le thème de l'émerveillement : un enfant en face d'un "océan extatique dont il se saoule".

v

BIBLIOGRAPHIE

131.

II - TRAVAUX A CONSULTER

A - Biographies et renseignements généraux

Albérès, R. -Marill, L'Aventure intellectuelle du XXe siècle, 1900-1950, Paris, La Nouvelle Edition, 1950, 330 pages.

L'étude est basée sur des auteurs de France, d'Italie, d'Espagne, d'Angleterre et d'Allemagne. La division de l'ouvrage est faite d'après les thèmes, procédé plutôt favorable aux littératures comparées. L'auteur s'applique à prouver que le XXe siècle, sur le plan culturel, est anti-intellectualiste; qu'il est porté à l'expression libre, fruit de la sensibilité et de la spontanéité. Le XXe siècle veut que la connaissance vraie s'acquiert dans l'aventure vécue et que chacun dise ensuite "sa vérité".

Albérès, R. -M , Bilan littéraire du XXe siècle. Paris, Montaigne, 1956, 272 pages.

Cet ouvrage, agréable à lire, possède surtout l'avantage d'être le fruit d'une compilation moderne et consciencieuse. Il a servi de complément à l'étude de Thibaudet. Paul Claudel est bien situé dans la littérature contemporaine.

Amrouche, J., Mémoires improvisés de Paul Claudel, Paris, Gallimard, 1954, 349 pages.

Il s'agit d'une série d'entretiens entre Paul Claudel et Jean Amrouche au cours d'un programme spécial de la radio française : "Entretiens avec..." l'ouvrage est plein de ferveur et de sel. Le vieux poète, pressé par le questionnaire intelligent de Jean Amrouche, raconte sa vie itinérante; il s'explique sur la genèse de son oeuvre en général, mais plus particulièrement sur son oeuvre dramatique. Aux pages 303-304, on trouve une remarque très fine sur le rythme de la mer perçu dans Virgile et retrouvé avec la musique de Honegger. On se prend pourtant à regretter que l'auteur ne s'explique pas davantage sur la place et l'importance que prend la mer dans son oeuvre.

Bachelard, G., L'Eau et les rêves, Essai sur l'imagination de la matière, Paris, Corti, 1956, 262 pages.

L'auteur soutient la thèse suivante : à un élément matériel on peut rattacher un type de rêverie qui commande les croyances, les passions, l'idéal, la philosophie de toute une vie. Pour confirmer sa thèse,

BIBLIOGRAPHIE

132.

il fait la psychanalyse de l'imagination matérielle... de l'eau. Bachelard n'a connu la mer que tardivement, c'est pourquoi il s'attarde plutôt à l'étude des profondeurs qu'à celle de l'infini; les eaux douces et les eaux courantes l'intéressent surtout. Aussi quand il parle de la mer, il le fait d'une façon imparfaite et insuffisante. Toutefois, le chapitre traitant de "L'Eau violente" apporte des considérations intéressantes pour le symbolisme de la mer.

Beirnaert, L. Symbolisme mythique de l'eau dans le baptême, dans La Maison-Dieu, Paris, éd. du Cerf, no 22, 1950, pp. 94-120.

Tout le no 22 est consacré à la Valeur permanente du Symbolisme; les pages 94-120 sont plus particulièrement écrites sur le Symbolisme mythique de l'eau dans le baptême. L'auteur y montre que le sacramentalisme chrétien ne saurait être tenu pour une nouveauté en tout point. En effet, ne présente-t-il pas une évidente parenté avec les religions naturelles et même avec les symbolisations de la psychothérapie. Ainsi le baptême d'eau impliquerait une référence aux mythes antiques et même aux archétypes mis en valeur par Jung.

Bindel, V., Claudel et nous, Paris, Casterman, collection "Pionniers du spirituel", 1947, 86 pages

Avec Bindel, on scrute le catholicisme de Claudel à travers son œuvre. Le chapitre premier est particulièrement intéressant car il place Claudel dans le grand mouvement réactionnaire de 1890, à côté de Bergson et de Blondel. La bibliographie mérite d'être consultée.

Briant, T., Les plus beaux textes sur la mer, Paris, éd. du Vieux Colombier, 1951, 265 pages.

Voici une collection de beaux textes inspirés de la mer. Il y en a pour toutes les époques littéraires. L'introduction, d'une cinquantaine de pages environ est ciselée avec soin et constitue, à elle seule, une magnifique étude sur le symbolisme de la mer dans la littérature. Les trois derniers paragraphes : "Arcanes de la mer", "Mission religieuse de la mer", "Légendes et merveilles de la mer", sont de véritables pages sur la poésie et le symbolisme de la mer.

Bulletin de la Société Paul Claudel, Paris, s.l., s.éd., s.d. Ce bulletin paraît environ tous les trois mois, depuis 1958; il comprend, chaque fois, à peu près de 15 à 25 pages. Il est destiné aux membres de la Société Paul Claudel. C'est une sorte de journal d'informations sur les activités littéraires et artistiques, exclusivement claudéliennes.

BIBLIOGRAPHIE

133.

Cahiers Paul Claudel, Paris, Gallimard.

Les Cahiers paraissent depuis 1959. Ce sont de véritables volumes, chacun constituant un instrument de travail devenu indispensable à tout véritable claudélien. Les auteurs promettent de publier, avec présentation critique, de nombreux textes, ainsi que la correspondance encore inédite de Claudel.

Chaigne, L., Vie de Paul Claudel et genèse de son oeuvre, Tours, Mame, 1961, 282 pages.

Voici une biographie à la fois lucide et touchante. L'auteur a connu Claudel; de plus, il s'appuie sur des documents nombreux et choisis avec soin. Son récit est sympathique sans pour cela se départir de l'objectivité. L'ouvrage s'adresse à tous les amis de Paul Claudel, mais le grand public le lira avec un intérêt grandissant car on n'y sent pas l'encombrement des prétentions scientifiques.

Fumet, S., Claudel, La Bibliothèque idéale, Paris, Gallimard, 1958, 311 pages.

L'ouvrage de S. Fumet constitue un excellent instrument de travail à tout véritable claudélien; il est composé d'après les derniers recensements des textes inédits; de plus, il contient environ une trentaine de pages de références aux documents : bibliographie, iconographie, phonographie.

Grillet, C., Le diable dans la littérature au XIXe siècle, Paris, Vitte, 1935, 226 pages.

Quand on voit Satan dans la littérature de Chateaubriand, de Lamennais, de Lamartine, de Vigny, de Hugo, c'est surtout à la diablerie médiévale que l'on songe à la suite de Hoffmann. Il faudrait pourtant se garder d'oublier que Satan devient aussi un héros symbolique à travers ces mêmes auteurs; v.g. La fin de Satan de V. Hugo.

Jean Marie, Florilège de la mer, Paris, Ventillard, 1947, 2 volumes.

Voici une intéressante galerie des écrivains de la mer à travers les siècles littéraires. Le tome premier est une compilation de textes depuis les origines de la littérature française jusqu'au romantisme. Le second, montre l'envahissement de la mer dans la littérature avec l'époque romantique. L'introduction générale, d'une vingtaine de pages, est instructive. L'ouvrage est divisé par sujets plutôt que par époques.

BIBLIOGRAPHIE

134.

Knowles, D., La Réaction idéaliste au théâtre, depuis 1890, Thèse présentée à la faculté des Lettres de l'Université de Paris, Paris, Droz, 1934, 558 pages.

L'auteur divise l'étude du théâtre comme suit : la Renaissance de l'idéalisme, l'ère des théoriciens dans le théâtre au XXe siècle. Claudel y apparaît dans la période héroïque du théâtre non joué. On le retrouve mêlé à l'ère dite de l'idéalisme dans le théâtre du XXe siècle. Le chapitre "Coup d'oeil rétrospectif sur le mouvement de 1890-1900" est d'une grande importance pour les débuts dramatiques de Paul Claudel. Cet ouvrage est sévèrement scientifique, avec bibliographie de 39 pages, et liste alphabétique des 200 auteurs cités.

Nisin, A., La littérature et le lecteur, avec Préface de P. de Boisdeffre, Paris, éd. Universitaires, 1959, 181 pages.

L'auteur prétend avoir pris une attitude nouvelle en face de la littérature; il tente d'expliquer pourquoi telle oeuvre plutôt que telle autre a réussi à traverser le temps. Il donne, à l'occasion, une esthétique de la littérature. Le Chapitre "Structures de la poésie" aide le lecteur à découvrir, puis à goûter une oeuvre poétique.

Perche, L., Paul Claudel, Collection "Poètes d'aujourd'hui", Paris, Seghers, 1948, 215 pages.

Etude brève et concise qui donne l'impression d'une sorte d'itinéraire taillé à la pointe du diamant. Il y a un commentaire critique, une courte biographie, une bibliographie des oeuvres pour les années 1890-1947.

Thibaudet, A., Réflexions sur la littérature, Paris, Gallimard, 1938, 263 pages.

Il s'agit probablement d'une compilation de causeries ou d'articles de revues depuis 1912 à 1924. Un chapitre sur le symbolisme donne de bonnes explications sur cette évolution poétique ainsi que sur le vers libre. Quelques considérations sur l'art de Claudel, sur son ascendance littéraire, valaient d'être retenues.

Thibaudet, A., Histoire de la littérature française, de 1789 à nos jours, Paris, éd. Stock, 1947, 588 pages.

Voici une histoire de la littérature dont le plan adopté est celui des générations. La génération de 1914 reste malheureusement incomplète. Le nom de Claudel y figure dans la génération de 1885, dans la mêlée du théâtre symboliste, à côté de celui de Maeterlinck.

B - La poétique claudélienne :

Andrieu, J., La Foi dans l'oeuvre de P. Claudel, Paris, Presses universitaires, 1955, 197 pages.

L'auteur a voulu mettre en lumière comment la poésie du poète s'éclaire de sa foi; que son symbolisme ou son art devient un instrument d'exploration du monde au service de la foi. On trouve des pages palpitantes sur l'homme des désirs.

Angers, P., s.j., Commentaire à "L'Art poétique", de Paul Claudel, Paris, Mercure de France, 1949, 383 pages.

L'ouvrage du Père Angers se divise en deux parties : une longue introduction, puis une seconde partie qui est le texte et le Commentaire proprement dit. L'introduction traite respectivement du drame intime du poète, de sa doctrine, de son Art poétique. La seconde partie s'occupe surtout de Connaissance du Temps et du Traité de la Connaissance du Monde et de soi-même. Le Père Angers s'applique à démontrer comment le poète, par son Art poétique tend à définir le sens de l'Univers et la vocation de l'homme au milieu des créatures. Pour comprendre le drame claudélien, il faut connaître l'Art poétique qui en est la clé.

Antoine, G., Les "cinq grandes Odes" de Claudel, ou La poésie de la répétition, Paris, Lettres Modernes, 1959, 94 pages.

Cette étude porte sur la langue poétique de Paul Claudel dans les "Cinq grandes Odes"; cependant on y retrouve des rapprochements intéressants avec "Le Soulier de Satin" et "Partage de Midi". Les composantes majeures de l'oeuvre sont l'anaphore et la répétition qui s'arrangent si bien du verset claudélien. Or, le mouvement du verset dans les Odes aussi bien que dans le théâtre, devient souvent, de façon consciente ou non, une imitation de vague marine, et l'auteur ne manque pas de le souligner. Soit en grands flots lyriques et rythmiques, soit en cascades précipitées, en mille ondulations, en petites ondes brusques ou caracolantes, on est presque constamment bercé par un flot mouvant.

Berton, J.-C., Shakespeare et Claudel, Le temps et l'espace au théâtre, Paris, La palatine, 1958, 224 pages.

Shakespeare et Claudel se ressemblent parce que tous deux ont poursuivi le vieux rêve de Faust, la volonté de puissance, le désir d'embrassement, la conquête de l'éternel. Cependant, l'auteur ne manque pas de faire ressortir le divorce entre Claudel et Shakespeare. Les

BIBLIOGRAPHIE

136.

personnages de Claudel tentent sans cesse de monter vers Dieu, ceux de Shakespeare sont engagés dans l'évolution de la roue fatale.

Bindel, V., Claudel, Paris, Vrin, 1934, 174 pages.

Un chapitre de cet ouvrage sur "Le symbolisme de Claudel" a contribué à faciliter les recherches sur le symbolisme de la mer. Une importante bibliographie complète et enrichit le travail de Bindel.

Chonez, C., Introduction à Paul Claudel, Paris, Michel, 1947, 242 pages.

L'ouvrage de C. Chonez ne devait pas apporter une aide directe dans un travail de recherches sur le symbolisme de la mer dans le théâtre de Claudel. Cependant, avec l'étude du drame de J. Madaule, il aide à une meilleure compréhension de l'oeuvre théâtrale. Il contient des remarques judicieuses sur le temps, l'espace et le mouvement dans l'art claudélien.

Etiemble, Aragon et Claudel, dans *La Nouvelle Revue Française*, 8e année, no 96, livraison du 1er décembre 1960, pp. 1102-1109.

Aragon et Claudel ne seraient ennemis qu'apparemment; en réalité, deux procédés poétiques les rapprocheraient comme deux frères : le rythme et la rime.

Friche, E., Etudes claudéliennes, Préface de Charles Journet, Porrentruy, éd. des Portes de France, 1943, xxvi-240 pages.

Le livre d'Ernest Friche contient trois études. La première retrace l'histoire de la notoriété de Claudel : les mépris et l'hostilité qu'il a essuyés, enfin, sa gloire tardive. Les deux autres études démontrent des influences littéraires : celle de Baudelaire y est sommairement expliquée, celles de Rimbaud et de Mallarmé y sont plus longuement démontrées. Après seulement est venue la "grande rencontre" avec saint Thomas d'Aquin. L'influence thomiste, qui a joué si profondément dans l'âme et dans l'oeuvre de P. Claudel, fait l'objet de la 3e étude, digne d'un théologien. Les deux symbolismes, statique et dynamique, si riches dans l'oeuvre claudélienne, le dernier surtout, sont étudiés à la lumière de saint Thomas.

Guillemin, H., Claudel et son art d'écrire, Paris, Gallimard, 1955, 196 pages.

L'auteur fait ressortir deux influences dans l'art d'écrire de Paul Claudel : il y a d'abord la part des influences littéraires sur un

tempérament fort et dynamique, deuxièmement, la part de la technique personnelle acquise par le travail. Certaines pages peuvent s'expliquer à la lumière d'un rythme marin.

Halter, R., La Vierge Marie dans la vie et l'oeuvre de Paul Claudel, Tours, Mame, 1958, 237 pages.

L'auteur recherche, à travers l'oeuvre du poète, comment ce dernier en est arrivé à une compréhension plus parfaite du rôle joué dans le plan de Dieu par la femme choisie entre toutes les femmes. La théologie a fourni un cadre à la pensée de Claudel, mais sa piété mariale reste souvent une connaissance poétique. Le critique nous en avertit. Cependant, ce travail a pour but de nous montrer la place de plus en plus envahissante de la Vierge dans la vie du poète. Quand on sait cela, on comprend mieux le rôle qu'il fait jouer à la femme dans son théâtre, rôle de salvatrice et de libératrice.

Maurocordato, A., L'Ode de Paul Claudel, Essai de phénoménologie littéraire, Lille, Giard, Genève, Droz, 1955, 232 pages.

C'est par l'Ode, plus que par son théâtre encore, semble dire le critique, que Paul Claudel, exprime le mieux la puissance de son génie. Bien plus, l'Ode claudélienne ferait le succès non seulement de son auteur, mais encore elle marquerait un sommet dans ce genre, dans toute la littérature française. La critique, ici, est sagement conduite. On y retrouve des considérations sur la langue et le rythme, le rythme d'un mouvement de flot. De nombreux rapprochements avec le théâtre, des relations de dates et de circonstances ajoutent de l'intérêt à une telle étude.

McIlitor, A., Aspects de Paul Claudel, Paris, Desclée et Brouwer, 1945, 333 pages.

Ce travail est composé de différentes études ou divers témoignages sur quelques aspects de l'oeuvre claudélienne. Un chapitre consacré à "La femme et l'amour humain dans l'oeuvre de Paul Claudel" intéressait directement la présente recherche.

Roberto, E., Visions de Claudel, Marseille, éd. Leconte, 1958, viii-282 pages.

Il semble bien que, sur un plan différent, Roberto ait voulu prolonger les études de Madaule, de Michaud et de Friche. Cette fois encore, on étudie surtout le théâtre de Claudel, mais du point de vue poétique plutôt que dramatique. Ce livre est avant tout un livre d'images, depuis la gamme indéfinissable de la symbolique claudélienne, en

BIBLIOGRAPHIE

138.

passant par la nature cosmique, l'homme claudelien et les dimensions spatio-temporelles, l'Éden, la croix, le péché et la grâce pour aboutir à Dieu lui-même. Le savant critique ne trahit pas l'image du cercle qui est l'abréviation du monde claudélien. La partie consacrée au symbolisme aquatique se trouve en plus étroite relation avec la présente étude; mais il s'agit d'une considération de l'image pour elle-même et non pas d'une progression psychologique et humaine comme c'est le cas dans la thèse soutenue ici. (1)

Roy, R. P. Paul-Émile, c.s.c., Claudel poète mystique de la Bible, Montréal, Fides, 1957, 141 pages.

Ce travail fait la mise au point sur la valeur des commentaires bibliques de P. Claudel. On ne peut pas approuver d'emblée toute l'attitude du poète en face de la Bible; ainsi sa tendance à oublier le sens littéral de la Sainte-Ecriture pour s'engager dans des interprétations trop fantaisistes. La conclusion qui s'impose au lecteur après la lecture du R. P. Roy, est celle-ci qu'il ne faut pas rechercher l'exégèse mais bien le grand poète cosmique même dans l'oeuvre apologétique de Claudel.

Rywalski, P., La Bible dans l'oeuvre littéraire de P. Claudel, Porrentruy, ed. des Portes de France, 1948, xxxi-220 pages.

Démontrer l'influence de la Bible dans l'oeuvre du poète dramaturge, tel est le but de Rywalski. Tout un chapitre est consacré au symbolisme de l'eau. L'auteur fait bien ressortir que si le symbolisme de l'eau n'est qu'occasionnel dans les premiers drames, après 1900 il devient essentiel aux poèmes, aux drames, surtout dans Le Soulier de Satin.

Sanson, J., Paul Claudel, poète musicien, précédé d'un dialogue de Paul Claudel, Paris, éd. du Milieu du Monde, 1948, 286 pages.

C'est un ouvrage à étudier pour découvrir jusqu'à quel point la musique a travaillé l'âme du grand poète et comment il a su donner à ses drames une atmosphère musicale. On regrette de ne pas trouver suffisamment développé, le thème de la musique de la mer. Cependant, l'auteur démontre bien que la musique introduit partout chez Claudel, l'élément fluide, subtil, mouvant, intelligent, vivifiant; elle apprend souvent le passage vers des climats plus heureux.

1 De plus, voir en appendice, une lettre de Roberto

BIBLIOGRAPHIE

139.

C - Etudes et analyses des textes

Bastien, J., L'Oeuvre dramatique de Paul Claudel, Reims, chez l'auteur, 1957, 262 pages.

Ainsi que Madaule, Bastien étudie le théâtre de Claudel. L'oeuvre de Bastien est peut-être moins complète que celle de Madaule, ainsi on regrette l'absence du "Livre de C. Colomb". Toutefois, le problème est envisagé de façon différente, ce qui n'est que louable. Avec Madaule, on devient témoin de l'envahissement de la lumière sur-naturelle chez le poète et dans son oeuvre. Cette fois, il s'agit d'une étude plutôt psychologique, voire même morale de l'oeuvre claudélienne. On reste un peu heurté par l'inversion voulue dans l'ordre chronologique; on se voit, trop souvent peut-être, mis en garde contre les inexactitudes du dramaturge.

Chênevert, J., s.j., L'Eau et le Soleil dans "Connaissances de l'Est" de Paul Claudel, Montréal, thèse de l'université de, 135 pages, dactylographiées. (Thèse de maîtrise).

La thèse du R. P. Chênevert comprend deux parties. La première porte sur le symbolisme de l'eau en général, la seconde s'occupe du symbolisme du soleil dans "Connaissances de l'Est". Le chapitre troisième est consacré au symbolisme de la mer : la mer, miroir, mouvement, abîme de dissolution, immensité, appel au voyage, départ, but, navire.

David, Raymond, L'Esprit et l'Eau de P. Claudel, thèse de l'université de Montréal, 1948, 100 pages dactylographiées.

Le point de départ de cette étude est "l'Esprit et l'Eau" thèse du R. P. Roger Cantin, publiée à l'Entr'aide, Montréal, 1945. Après avoir donné l'architecture de l'Ode, le critique extrait le thème capital de chaque strophe, puis il en donne une explication exhaustive. Il scrute surtout ce que Malraux appellerait "l'intemporel" : le poète et l'esprit, le poète et la création, le poète et l'eau, le poète et la poésie, le poète et le verbe. Le symbolisme de la mer se trouve donc traité indirectement dans "le poète et l'eau".

Gaboury, R. P. P., s.j., Le Symbole de l'eau dans les "Cinq grandes Odes" de Paul Claudel, Montréal, thèse de l'université, 1953, v-132 pages.

Il s'agit d'un inventaire analytique du symbole de l'eau dans les "Cinq grandes Odes" : l'eau et la vie, l'eau et l'esprit, l'eau et la parole.

BIBLIOGRAPHIE

140.

Lorigiola, R. P., s. j., "Les "Cinq grandes Odes" de Paul Claudel, dans Les Etudes classiques

Le savant critique reprend, après bien d'autres, l'étude analytique des Cinq grandes Odes. Il s'y adonne avec plus d'ampleur que les critiques déjà mentionnés; une longue partie est consacrée à la mer.

Madaule, J., Le Drame de Paul Claudel, Préface de Paul Claudel, Paris, Desclée et Brouwer, 1947, 495 pages.

L'oeuvre de Madaule est une solide initiation au théâtre claudélien. S'il n'explique pas d'une façon spéciale le symbolisme de l'eau, encore moins celui de la mer, il donne avec beaucoup de science, la portée philosophique, spirituelle et catholique du théâtre de Claudel.

Petit, P., "Le Soulier de Satin" et la mer, dans la Nouvelle Revue des Jeunes, no 5, 2e année, livraison du 10-25 mars 1930, Paris, pp. 390, 398.

Cet article a constitué le point de départ de la présente thèse sur le symbolisme de la mer dans le théâtre de P. Claudel.

III - CORRESPONDANCE

Claudel, Pierre, fils de Paul, Lettres à moi-même, de Paris, les 30 septembre 1958, 25 novembre 1959, 10 décembre 1959, 28 mai 1961

Toutes ces lettres affirment l'originalité, la nouveauté du sujet que j'ai choisi de traiter; la dernière lettre loue tout particulièrement la valeur du plan de la thèse. La deuxième lettre fait remarquer que la mer, dans l'oeuvre du poète, c'est le désir.

Petit, Madame Vve Paul, Lettre à moi-même, de Paris, le 15 décembre 1958.

Dans cette lettre, l'auteur parle surtout de l'amitié de son mari pour Claudel, de leur correspondance au sujet de Bergson; elle donne une définition de la vie chrétienne selon la conception poétique de Claudel et de son symbolisme de l'eau. Elle renvoie à la préface écrite par le poète pour Hymnes à l'Eglise de Gertrude von Le Fort; cette

BIBLIOGRAPHIE

141.

préface est écrite entièrement sur une variation océane; l'oeuvre de Gertrude von Le Fort avait été traduite en français par Paul Petit.

IV - AUTEURS ETUDIÉS

A - Les textes :

Balzac, H. de, L'Enfant maudit, dans La Comédie humaine, Oeuvres complètes, Paris, Conard, 1925, pp. 331-448.

L'action de ce roman se déroule dans un vieux château mystérieux dont le donjon domine la mer. On peut dire qu'il y a correspondance constante entre les états de la mer et les divers événements et sentiments qui marquent la vie des personnages.

Balzac, H. de, La Fille aux yeux d'or, dans La Comédie humaine, tome V, La Pléiade, Paris, Gallimard, 1952, pp. 255-323.

La Fille aux yeux d'or, est la troisième épisode de l'Histoire des Treize. Ce roman est l'histoire de treize hommes fatalistes, tous ennuyés de la vie plate qu'ils mènent à Paris; ils sont entraînés vers des jouissances asiatiques par des forces qui se réveillent subitement. Ces histoires sont pleines de détails et des senteurs parisiennes; elles sont piquantes par la bizarrerie des contrastes. Ce roman de Balzac en trois sections, retient surtout par le thème de l'évasion. Dans La Fille aux yeux d'or le besoin de la fuite est souvent chanté sur un ton lyrique et la mer est choisie comme voie d'échappement vers des régions enchantées.

Baudelaire, C., L'Albatros, dans Les Fleurs du Mal, Oeuvres complètes, Paris, Conard, 1933, XLI-520 pages, p. 15.

L'albatros, objet de l'ironie des hommes de bord sur le pont d'un navire, c'est le poète mal adapté aux conditions terrestres, et souffrant de la méchanceté des hommes. Le voyage en mer rejoint le thème de l'évasion.

Baudelaire, C., L'Invitation au voyage, dans Les Fleurs du Mal, dans Oeuvres complètes, Paris, Conard, 1933, XLI-520 pages, pp. 86-87.

C'est l'appel au départ vers un pays lointain, sorte de paradis artificiel où les sens trouveront leur contentement. Les navires sont à l'ancre; ils attendent le signal du départ.

Baudelaire, C., Les Femmes damnées, dans Les Fleurs du Mal, Oeuvres complètes, Paris, Conard, 1933, XLI-520 pages.

L'être humain, assoiffé d'infini, qui ne rencontre pas l'Absolu, finit par changer de route. Le grand style lyrique des cinq dernières strophes, accompagne la descente des pécheresses vers le gouffre. Les lames altières de la mer s'élèvent, s'élargissent en bouches béantes pour les recevoir.

Baudelaire, C., Les Phares, dans Les Fleurs du Mal, Oeuvres complètes, Paris, Conard, 1933, XLI-520 pages, pp. 20-21.

Les artistes jalonent la route de la société humaine en marche vers l'éternité, comme les phares ils projettent leur lumière dans la tempête et stimulent ainsi l'espoir du voyageur.

Baudelaire, C., Mon coeur mis à nu, Journaux intimes, dans Oeuvres complètes, La Pléiade, Paris, Gallimard, 1951, 1549 pages, pp. 1198-1229.

C'est le Baudelaire intime, le plus pathétique aussi. Celui qu'on sent frissonner dans toute la finesse de sa sensibilité : l'homme des révoltes et des excitants, le censeur social, le critique d'art, l'idéaliste qui veut devenir un saint, celui qui méprise les femmes mais qui aime sa mère; celui qui désespère et qui pourtant aime le Christ. Un paragraphe du journal nous livre les réflexions du poète sur la sensation du gouffre; un autre paragraphe sur la mer et son immensité en mouvement est très significatif.

Baudelaire, C., Le Voyage, dans Les Fleurs du Mal, Paris, Calmann-Lévy, 1924, 349 pages, pp. 237-239.

Fuite de la réalité pour s'enivrer d'espace et de lumière. Sur le fini des mers, le poète s'engage pour bercer son infini; il voyage dans l'espace, dans le souvenir et dans la profondeur.

Eschyle, Oeuvres, texte établi et traduit par Paul Mazon, Paris, Les Belles Lettres, 1955, 2 vol.

Paul Claudel est redevable à Eschyle. Même force dans l'inspiration et l'expression, même communion constante avec le monde sur-naturel. Les personnages des drames grecs se déplacent sur le rythme de la vague; la mer supporte le thème de la fuite et de la grande

BIBLIOGRAPHIE

143.

liberté. Les Perses et Prométhée enchaîné sont deux longs poèmes de la mer.

Chateaubriand, Le Génie du Christianisme, Oeuvres complètes, Paris, Jouvett, 1881, 711 pages.

Cet ouvrage contient plus d'une description sur les choses de la mer; ainsi les "Oiseaux des mers", "Amphibies et reptiles". Un coucher de soleil et une descente de la lune vers la mer sont intéressants. Le chapitre "Otaïti" permet des réflexions pertinentes sur le sens de la mer dans l'oeuvre de Chateaubriand.

Chateaubriand, Mémoires d'Outre-Tombe, édition abrégée, avec étude et notes, par L.-A. Mollien, Lyon, Vitte, 1899, 431 pages.

Chateaubriand n'a pas manqué les occasions d'écrire sur la mer. Ainsi, certaines pages des Mémoires décrivent Combours bordé par la mer bretonne; on ne reste pas insensible aux beautés des scintillements de la lune sur le flot et bas de la falaise. Il y a aussi le spectacle des chutes Niagara lui apparaissant comme la face sérieuse de l'abîme.

Chateaubriand, Nuit chez les Sauvages de l'Amérique, dans Essai historique sur les Révolutions, Oeuvres complètes, Paris, Jouvett, 1880, 683 pages, pp. 388-393.

L'auteur chante les bienfaits de la liberté qu'il a trouvée dans les immenses déserts de l'Amérique; la mer a délivré l'homme du joug tyrannique de la société.

Flaubert, G., La Première Tentation de saint Antoine, 1849-1856, Oeuvre inédite par Louis Bertrand, Paris, Fasquelle, 1929, xxxvii-303 pages.

Le mal surgit incessamment de l'abîme comme des bêtes immondes sortant de la profondeur de l'océan. Les vagues scandent le flux et le reflux des désirs.

Flaubert, G., Salammbô, avec introduction, notes et variantes par Edouard Maynial, Paris, Garnier, 1947, xi-436 pages.

On peut dire que tout le roman est soutenu par le prestige de la mer qui entoure la presqu'île de Carthage.

Flaubert, G., Voyages, texte établi et présenté par René Dumesnil, Paris, Les Belles Lettres, 1948, 2 volumes.

BIBLIOGRAPHIE

144.

Le 1er tome des voyages contient une introduction de 59 pages. Elle suffit à prouver combien les voyages ont tenu une large place dans la vie de Flaubert. Ces mêmes pages disent assez quelles influences ils ont exercées sur l'art du romancier. En effet, Flaubert a parcouru la France, l'Italie, la Suisse, l'Orient et une partie de l'Afrique; n'est-ce pas dire qu'il a couru "les champs et les grèves"? On retrouve la mer, observée au cours de ses voyages, surtout dans "Salammbô" et dans "Hérodias".

Hugo, V., Les Châtiments, dans Oeuvres complètes, Poésie IV, Ollendorff, Imprimerie Nationale, 1910, 538 pages.

Le poète crache sa rancoeur et la vengeance; il dialogue avec la mer; il associe sa colère à la sienne. Tour à tour, il supplie et accuse la mer. Dans sa vision, la mer roule du sang et des cadavres.

Hugo, V., Le Cacosse de Rhodes, dans Légende des Siècles, t. I, Oeuvres complètes, Paris, Michel, Imprimerie Nationale, Poésie V, 1906, 659 pages, pp. 230-235.

Le vrai phare, c'est moi de dire Hugo. Il dialogue avec la mer; il l'apostrophe et lui lance des défis.

Hugo, V., La Fin de Satan, Oeuvres complètes, tome II, Poésie XI, Paris, Ollendorff, Société d'Editions littéraires et artistiques.

Hugo, grand visionnaire, assiste à la chute de Satan, à sa descente dans l'abîme. Et depuis, quand "l'urne du gouffre" se penche, l'onde monte sur l'onde. La mer, c'est le cercueil sur lequel flotte la tombe.

Hugo, V., Légende des Siècles, dans Oeuvres complètes, Paris, Michel, Imprimerie Nationale, s.d., (1906), 587 pages.

La mer est souvent présente dans Légende des Siècles. Si l'oeuvre s'ouvre par une hymne à la terre, la mer aura sa large part. Plusieurs divisions de l'ouvrage sont entièrement consacrées à la mer. "Les Sept Merveilles du Monde", "La Chanson des Doreurs de Proue", "La Chanson des Aventuriers de la Mer", "La Nuit!, la nuit! la nuit!", "Les Paysans au bord de la mer", "Océan", "L'Elégie des Fléaux". Cependant "Pleine Mer" retient l'attention.

Hugo, V., Les Misérables, dans Oeuvres complètes, Roman III, 1942, 464 pages.

On est en face d'une épopée sociale. Le thème pris dans le réel veut en montrer le douloureux. On y retrouve l'homme hugolien dans sa lutte éternelle, avec ses défaillances et ses grandeurs. Quatre symboles voisinent : l'homme rejeté par la société, la fille-mère purifiée ou la femme dégragée par la faim, le gamine de la rue ou l'enfant atrophié par l'ignorance. Le policier éternel. Toute cette misère est dominée par une étoile. Mgr Myrie. Certaines pages du roman sont inspirées par la mer : 'L'Onde et l'Ombre' symbolisant le désespoir et le gouffre.

Hugo, V., L'Onde et l'Ombre, dans Les Misérables, Oeuvres complètes, Roman III, 1942, 464 pages, pp. 100-101.

On est en face d'une page palpitante. Il s'agit de la mer, symbole de la nuit, de la mer, lieu du désespoir, de la mer, gouffre où l'homme s'enfoncé.

Hugo, V., Pleine Mer, dans Legende des Siècles, Oeuvres complètes, Paris, Michel, Imprimerie Nationale, s.d., (1906), 587 pages, pp. 379-385.

Ici, c'est l'abîme terrifiant qui gronde; ce sont les ténèbres d'où sourd la révolte et où s'enfonce la damnation.

Hugo, V., Les Travailleurs de la mer, Paris, éd. du Dauphin, 1950, 424 pages.

L'action de ce roman a lieu dans l'Archipel de la Manche à Jersey, détaché de la terre de France par la mer. Guernesey y est décrit telle une masse de rochers sauvages et ténébreux. Certaines pages sont particulièrement saisissantes, celles qui décrivent les risques de la mer, ou d'autres où le paysage et l'océan sont mêlés. Si les rochers de la mer sont d'aspects sévères, ils n'en sont pas moins des lieux d'hospitalité et de liberté. La mer tout entière vient d'entrer dans l'oeuvre du poète qui a voulu mettre aux prises l'homme et l'immensité.

Lamartine, Le dernier chant du Pèlerinage d'Harold, Oeuvres, édition complète en un volume, Bruxelles, Méline, 1836, pp. 758-799.

Cette oeuvre est un prolongement de "Childe-Harold" de Byron. Le thème est toujours celui de la liberté, droit sacré et imprescriptible. Harold est un poète-pèlerin comme Claudel; comme lui, il navigue sur toutes les mers du globe. Au 4^e chapitre, le poète adresse un salut sublime à la mer qu'il aperçoit des hauteurs d'Albana, sur la

BIBLIOGRAPHIE

146.

route de Naples. L'Océan déroulant ses vagues immenses, l'Océan aux horizons de gloire fait songer à l'Eternité.

Lamartine, Voyage en Orient, dans Oeuvres, édition complète en un volume, Bruxelles, Méline, 1836, 758-99 pages.

Véritable disciple de Chateaubriand, Lamartine a écrit lui aussi son "Itinéraire de Paris à Jérusalem". Il a vu et visité l'Orient biblique. S'il recherche les beaux paysages, les belles vues sur la mer, il souhaite avant tout une lumière pour son âme. Pour guide, la Bible.

Mallarmé, S., A la nue accablante tu, dans Poésie, Oeuvres complètes, texte annoté par H. Mondor et J. Aubry, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1945, 1659 pages, p. 76.

C'est le poème du naufrage de la pensée, ou encore de la solitude du penseur incompris.

Mallarmé, S., Au seul souci de voyager, dans Poésie, Oeuvres complètes, texte annoté par H. Mondor et J. Aubry, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1945, 1659 pages, p. 72.

Le poète fait de Vasco de Gama le pèlerin de l'éternité, celui qui a doublé le cap du temps.

Mallarmé, S., Brise marine, dans Poésie, Oeuvres complètes, texte annoté par H. Mondor et J. Aubry, La Pléiade, Paris, Gallimard, 1945, 1659 pages,

Ici, la mer infinie, ivre et nue, est le terme de l'aspiration; pour elle, le poète veut tout quitter, même la douceur de vivre.

Mallarmé, S., Oeuvres complètes, La Pléiade, Paris, Gallimard, texte annoté par H. Mondor et J. Aubry, 1945, 1659 pages.

L'oeuvre de Mallarmé est fréquemment touchée par un souffle de mer. La vie est un flot sur lequel on navigue dans "Salut". La mer d'un soir doré compose l'horizon infini sur lequel s'ouvrent "Les Fenêtres"; la "Brise marine", quand elle souffle, apporte le désir de la fuite du coeur vers la mer. "A la nue accablante tu", est l'évocation d'un naufrage. Les poèmes d'Edgar Poe, on le sait, ont été traduits par Mallarmé et l'on sait aussi la place de l'eau dans l'oeuvre du poète américain. "Un coup de dés" fixe le sort d'un naufrage et rappelle ses "circonstances éternelles" : le fond de l'Abîme, le Néant.

BIBLIOGRAPHIE

147.

Mallarmé, S., Salut, dans Poésie, Oeuvres complètes, texte annoté par H. Mondor et J. Aubry, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1945, 1659 pages, p. 27.

L'écume qui borde un verre de champagne rappelle au poète une mer en furie dans laquelle évoluent une troupe de sirènes à l'envers. Ainsi, le navire de l'esprit navigue sur une mer d'ivresse, sans crainte des périls de l'aventure. On retrouve les thèmes chers à Mallarmé : la solitude du penseur, le récif de l'angoisse, l'étoile fixe, ce qui signifie, Rien, Néant, Art.

Michelet, J., La Mer, Oeuvres complètes, Histoire naturelle, avec Avant-propos de Pierre Loti, Paris, Calmann-Lévy, s.d., (1905), xvi-428 pages.

Après des disgrâces successives, Michelet vint demander aux rivages de l'Atlantique, puis de Gênes, une consolation à ses peines. Les méditations de Michelet sur la mer sont celles d'un naturaliste, d'un philosophe et d'un poète. S'il s'effraie des fureurs de l'océan, il sait aussi considérer ses beautés. Ainsi, il s'attarde longuement au phénomène de l'amour; il établit de nombreuses analogies entre l'amour des êtres de la mer et l'humanité. Son regard est souvent celui d'un grand poète et d'un mystique. Un chapitre de l'ouvrage, "Le mer de lait" rapproche Michelet de Claudel par la comparaison de la mer femelle, nourricière du globe, avec la femme.

Rimbaud, A., Bateau ivre, dans Oeuvres, Vers et proses, par P. Berrichon, avec Préface de Paul Claudel, Paris, Mercure de France, 1947, 319 pages.

Les strophes 6-10 surtout marquent l'entrée du bateau dans la mer; c'est le symbole du poète entrant dans la société qui ne le comprend pas. Toutes les images de Rimbaud pour signifier la mer sont riches et fortes. A la fin, la mer devient le lieu où tout s'abîme: la quille aussi bien que le génie.

Rimbaud, A., Délire II, dans Une Saison en Enfer, Oeuvres, par P. Berrichon, avec Préface de P. Claudel, Paris, Mercure de France, 1947, 319 pages.

Le poète évoque ici un monde lointain, très lointain où s'associent le bonheur et la beauté. On sent qu'il veut s'assimiler le monde comme pour mieux l'emporter vers sa fatalité qui est celle du Bonheur. Alors qu'il vogue sur la grande mer purifiante, il voit se lever devant lui "la croix consolatrice".

BIBLIOGRAPHIE

148.

Rimbaud, A., Mouvement, dans Illuminations, Oeuvres, par P. Berrichon, avec Préface de P. Claudel. Paris, Mercure de France, 1947, 319 pages.

Le poète indentifie le mouvement de la locomotive à celui d'un navire. Mais ici, le mouvement, comme dans "Marine", devient le symbole de la marche de l'humanité. Emporté par le rythme du mouvement, les voyageurs s'en vont à la conquête du monde.

Rimbaud, A., Nuit de l'Enfer, dans Une Saison en enfer, Oeuvres, par P. Berrichon, avec Préface de P. Claudel, Paris, Mercure de France, 1947, 319 pages.

Voici un poème où le satanisme de Rimbaud apparaît avec une puissance vraiment remarquable. Le poète affirme sa foi en l'existence de l'enfer et en son lieu : "l'enfer est certainement en bas"; le poète crie sa révolte du fond de l'abîme où il est descendu.

Rimbaud, A., Une Saison en enfer, dans Oeuvres, par P. Berrichon, avec Préface de P. Claudel. Paris, Mercure de France, 1947, 319 pages.

La mer ne tient pas, à proprement parler, une place importante; pourtant quand on sait que la mer de Rimbaud conduit à l'abîme on est bien obligé de l'entendre s'agiter au fond des gouffres infernaux.

Sainte Catherine de Sienne, Le Livre des Dialogues, suivi de Lettres, Préface et traduction de Louis-Paul Guigues, Paris, Editions du Seuil, 1953, 954 pages.

Chez Catherine de Sienne, on relève comme lui étant familière, une puissante comparaison entre la mer où l'on s'engouffre et Dieu-Trinité au centre duquel s'abîme l'âme amoureuse. Il y a une grande affinité entre l'âme de Claudel et l'âme de certains mystiques au sens théologique du mot.

Saint-Jean-de-la-Croix, Oeuvres spirituelles, Paris, Editions du Seuil, 1954, 1304 pages.

Il est intéressant de découvrir jusqu'à quel point on pourrait établir le parallèle entre Claudel, poète français et Jean-de-la-Croix, le poète espagnol des Nuits. Un même symbolisme les réunit dans la mer, image du détachement jusqu'à la nudité parfaite.

Teilhard De Chardin, P., Le Milieu divin, Paris, éd. du Seuil, 1960, 203 pages.

Le Père Teilhard De Chardin s'est aperçu de la beauté du dynamisme humain surtout quand il est chrétien. Il en fait ressortir la

portée dans l'Univers à travers la Communion des Saints et l'immense Corps Mystique. Les pages, racontant la grande attente de la fin des temps, le grand retour de tous les éléments de l'Univers vers Dieu, grâce à l'attraction mystérieuse du Christ, sont particulièrement émouvantes. Ce moment marquera ce que l'auteur appelle la consommation du Milieu divin.

Valéry, P., Tel quel, Paris, Gallimard, 1943, 358 pages.

Paul Valéry a connu et aimé la mer. La Méditerranée a inspiré sa poésie. Dans Tel quel, le poète fait passer les plus belles images sur la mer; des analogies des plus heureuses surgissent entre la mer et l'amour.

Virgile, Enéide, Livre V, pp.127-161. Texte établi par Henri Goelzer, traduit par André Bellessort. Paris, Les Belles Lettres, 1956.

Pour Claudel, l'Enéide était le chef-d'oeuvre des chefs-d'oeuvre. C'est un ouvrage qui atteint son sommet à la fin du Chant V au moment où Palinure trouve la mort dans la mer. On comprend les préférences de Claudel qui aimait particulièrement ce vers "Mene salis placidi vultum fluctusque quietos" auquel il reconnaissait un rythme semblable à la respiration de la mer.

B - Les études

Austin, Lloyd James, L'Univers poétique de Baudelaire, Symbolisme et symbolique, Paris, Mercure de France, 1956, 352 pages.

Cet ouvrage est le premier d'un triptyque consacré à trois poètes majeurs du symbolisme français : Baudelaire, Mallarmé et Valéry. L'introduction générale de cinquante-neuf pages établit une merveilleuse comparaison entre les trois poètes, explique leurs relations respectives avec la musique et la peinture. L'auteur fait également ressortir la différence ou plutôt l'état de dépendance qui existe entre le romantisme français et le symbolisme français. La conclusion de la première partie étudie la symbolique du satanisme dans l'oeuvre de Baudelaire. La seconde partie s'attarde au symbolisme humain, à l'expression lyrique d'une âme humaine qui souffre et qui va de par le monde, cherchant son paradis.

BIBLIOGRAPHIE

150.

Berret, P., Victor Hugo, Paris, Garnier, 1927, 476 pages.

Berret étudie le poète, le dramaturge, le romancier, le philosophe et l'homme politique : Une étude valable du roman "Les Travaillleurs de la Mer".

Bertrand, L., Preface à "La Première Tentation de saint Antoine" de Flaubert, Paris, Fasquelle, 1929, xxxvii-303 pages.

Bertrand explique les circonstances dans lesquelles Flaubert a écrit son oeuvre. Il donne l'esprit de l'oeuvre : l'homme qui ne veut pas vendre son âme au diable, non pas parce que c'est un péché, mais parce que c'est inutile; on aboutit à un nihilisme total; on se courbe constamment, amoureuxment sur le vide sans fond, avec la pleine confiance que c'est le vide. Spinoza, on le voit, a été le maître de la pensée de Flaubert.

Boeniger, Y., Lamartine et le sentiment de la nature, Paris, Nizet, 1934, 283 pages, pp. 25-45.

Le chapitre deuxième de cet ouvrage s'occupe surtout du Lamartine voyageur. L'auteur recueille les impressions du poète lors de ses voyages en Orient. La mer Méditerranée y occupe une large place.

Brunet, G., Victor Hugo, Paris, éd. Rieder, 1935, 104 pages.

Cet ouvrage a surtout le mérite de mettre en relief l'univers poétique de V. Hugo. On est rapidement emporté vers les songes du poète : le monde sensible, la nature, l'humanité, l'absolu. Les grandes antithèses du poète sont souvent soulignées : esprit et matière, ascension et chute, lumière et ombre, bien et mal. La seconde partie est consacrée à l'art hugolien : les mots, les images, les mouvements, l'harmonie, les thèmes.

Fromer-Guieysse, G., Victor Hugo, Paris, éd. de l'Empire français, 1948, 2 vol.

Sérieuse critique à travers la biographie de l'homme. L'étude du roman "Les Travaillleurs de la Mer" est bien conduite. Le paragraphe "La mer dans "Les Travaillleurs de la Mer"" entrait en ligne directe avec le présent sujet.

Gengoux, J., La Symbolique de Rimbaud, le système des sources, Paris, Vieux Colombier, 1947, 219 pages.

On est en présence d'une tentative d'explication de la symbolique rimbaldienne par le système des sources. C'est une analyse très

BIBLIOGRAPHIE

151.

durcie et apparemment très objective qui aide le lecteur à garder l'équilibre du jugement à l'endroit de Rimbaud. Les symbolismes de la femme et de la mer sont plus particulièrement intéressants. Enfin, l'oeuvre de Gengoux est un austère et précieux instrument de travail.

Gengoux, J., Le Symbolisme de Mallarmé, Paris, Nizet, 1950, 269 p.

L'auteur distingue chez l'écrivain, d'abord le penseur dont l'idée centrale est le néant. Puis il découvre la valeur dynamique et la valeur poétique de l'oeuvre. Il explique aussi comment la scission s'opère entre une intelligence qui a perdu le contrôle d'elle-même et une sensibilité livrée aux remous de la passion. Il démontre aussi que la pensée reprend le dessus pour réaliser une harmonie entre l'intelligence et la sensibilité. À côté de la synthèse intellectuelle, le critique a aussi trouvé place pour une autre synthèse entre l'Eternité et le Temps, entre l'Eternité et l'Amour, "baume du temps".

Gengoux, J., La pensée poétique de Rimbaud, Paris, Nizet, 1950, 673 pages.

En première partie, l'auteur fait la genèse des poèmes latins du premier Rimbaud. Ce sont les premiers rêves du poète où l'on ne découvre aucune trace de dégoût ou de parodie ironique. Avec la composition du premier poème français, la pensée du poète change; c'est ce que tend à prouver la période française. Les sources de Rimbaud sont étudiées et l'influence Hegel-Vera-Lévi confirmée. Tout un chapitre est consacré à l'explication des voyelles, un autre aux relations Rimbaud-Verlaine; deux chapitres sont tout spécialement orientés vers les Illuminations et la Saison en Enfer. Enfin tout le symbolisme de Rimbaud est sérieusement étudié. Les thèmes de la mer et de l'eau, celui de la femme et de la révolte, sont souvent mis en relief.

Grillet, C., La Bible dans Lamartine, Paris, Emmanuel Vitte, 1938, 404 pages.

Intéressant ouvrage qui met sous les yeux du lecteur combien la Bible a fortement influencé l'oeuvre de Lamartine. La mer surtout est étudiée dans un climat de grandeur religieuse.

Lichtenberger, H., La Philosophie de Nietzsche, Paris, Alcan, 1904, 196 pages.

L'essentiel est dit dans ce livre à propos de Nietzsche : son caractère, son émancipation intellectuelle autour des années 1869-1879, sa philosophie négative et positive. L'étude du Surhomme

BIBLIOGRAPHIE

152.

(pages 146 à la fin), intéresse d'une façon particulière celui qui étudie l'oeuvre dramatique du jeune Claudel. C'est un ouvrage ancien, si l'on veut, mais bien documenté quant à l'oeuvre du philosophe allemand, et allègre d'expression.

Loti, P. Avant-Propos à "La Mer" de Michelet, oeuvres, Histoire naturelle, Paris, Calmann-Lévy, s.d., (1905), xvi-428 p.

Pierre Loti est un des plus grands écrivains de la mer en ce début du XXe siècle. Aussi sa préface à l'oeuvre de Michelet est-elle d'un intérêt particulier. Loti souligne que la mer de Michelet a été touchée par l'effroi religieux, qu'elle est une nuit d'âme, une implacable menace. Cependant il ne manque pas d'ajouter que la mer de Michelet connaît aussi des heures de tranquillité et de paix. Lui aussi a été frappé par un chapitre de l'oeuvre intitulé "Fécundité" où le poète révèle son incomparable talent.

Maynial, E., Introduction à "Salammbô" de Flaubert, Paris, Garnier, 1947, xi-436 pages.

Maynial aide beaucoup à faire comprendre l'unité spirituelle de Flaubert de "Madame Bovary" à "Salammbô". Il a saisi l'atmosphère de magie et de rêves qui est celle de "Salammbô"; il a mis en relief la séduction et la chimère. Il fait aussi ressortir l'influence des voyages sur l'oeuvre en général et sur "Salammbô" en particulier.

Méra, G., L'Esthétique de Chateaubriand, Paris, s.éd., 1913, 93 pages.

L'ouvrage étudie surtout les raisons psychologiques de l'esthétique de Chateaubriand. On s'arrête davantage, avec l'auteur, au sentiment de la nature et au sentiment religieux, au pessimisme, surtout dans "Mémoires d'Outre-Tombe". Un chapitre intitulé "Sentiment de la Nature" a facilité l'étude du symbolisme de la mer dans l'oeuvre du poète.

Régat, E., Victor Hugo, poète épique, Paris, Société française d'Imprimerie et de Librairie, 1900, 332 pages.

Un chapitre est surtout remarquable : "Le Symbole chez V. Hugo", à cause de la mer qui y est étudiée.

Saint-Denis, E. de, Michelet et la mer de la Manche, dans Revue d'Histoire littéraire de la France, 61e année, no 1, livraison de janvier-mars, 1961, pp. 36-47.

BIBLIOGRAPHIE

153.

La Mer de Michelet intéresse de façon particulière la critique moderne; on veut étudier ce thème maintenant à travers son journal et l'on se rend ainsi compte que Michelet s'apparente aux plus grands poètes de la mer, de tous les temps. Avec Baudelaire, il avait "contemplé son âme dans le déroulement infini de la lame".

Undset, Sigrid, Sainte Catherine de Sienne, traduit du Norvégien par Mme Metzger, Paris, Stock, 1952, 355 pages.

Le récit de cette biographie moderne est plein de chaleur et de mouvement; sa lecture aide à mieux comprendre pourquoi Claudel, nouveau converti, fervent et grand humaniste, ait aimé les saints et les saintes parvenus au plus haut degré dans l'ordre mystique sans s'être jamais départi de leurs sentiments humanistes.

Webert, J., Saint Thomas d'Aquin, Le Génie de l'ordre, Paris, Denoël et Steele, 1934, 275 pages.

Pour mieux comprendre Claudel, il est important de relire, au moins une synthèse de la pensée thomiste. Cet ouvrage est bien fait à cette fin. On apprécie par-dessus tout, l'image directrice du mouvement qui part de Dieu pour retourner à Dieu. Dans le rythme du connaître on saisit mieux la filiation de saint Thomas à Claudel.

APPENDICES

Sarnadi Saint

16 avril 1949

LA MER DANS L'ÉVANGILE

La Mer, celle que l'on voit briller à toutes les pages de l'Évangile, ce n'est pas la mer pour de vrai, celle dont la Méditerranée elle-même ne nous fournit que le vestibule et l'approximation, à la mesure de la voile et de la rame antiques. Celle-là, le domaine de l'inattendu et de l'illimité, on dirait que le peuple Hébreu en ait plutôt la méfiance, il en laisse la jouissance à Tyr et aux Philistins. Le seul port que songe à se procurer Salomon au faite de sa puissance, c'est Hézion-Gaber, sur la Mer Rouge, à l'arrière de sa propriété, qui lui ouvre porte, non sur l'avenir, mais sur une tradition accumulée. La seule lisière par où les Tribus aient contact avec l'eau salée, c'est le domaine de Izabulon, c'est le rempart du Carmel sur lequel Elie s'est établi pour monter la garde en attendant cet astre que l'Orient va bientôt lui dépêcher. Plus loin, tout là-bas, c'est l'Abîme, le gurgés aquarum, que le mieux est d'abandonner pour le moment aux fantaisies de Léviathan.

Quant à la "Mer" que Matthieu, Marc, Luc et Jean mettent à notre disposition, c'est Génésareth, une mare, un vivier, quelque chose comme cet étang près de Marseille dont Martigues est la capitale épicée. Une mare, mais disons plutôt un baptistère, puisque c'est elle qui pourvoit au Jourdain, un échantillon à notre mesure, suffisant. Car, après tout, la mer, essentiellement, est-ce que ça ne consiste pas, de la part de la matière, dans un certain état de disponibilité ? Quelque chose à la fois de libre et d'arrêté, qui n'a affaire qu'au ciel et qui fait silence pour le regarder. Une certaine obéissance au niveau. Assez large toujours, assez grande pour se procurer le soleil. Ainsi l'Eglise Catholique qui de tous les côtés circonviert cette ouverture qui nous est accordée sur l'Infini, captifs d'un horizon de suavité,

de cette nécessité qui est de ne pas être ailleurs et d'une enceinte empruntée à l'azur.

C'est sur ce parquet liquide que le Verbe fait chair, que le Désiré des Collines éternelles a pris pied pour se faire entendre, pour ménager le premier écho à cette voix qui ne cessera jamais de remplir le monde. C'est cette ressemblance du ciel, cette espèce de condensation du ciel, qui lui sert de support. La terre, nous en sommes les maîtres. Mais l'eau, qui sert au ciel de transition, bon gré mal gré il faut nous entendre avec elle, il faut nous arranger avec elle dans une certaine condition d'équilibre. Nous nous sentons surpris sur elle, et pour nous procurer avancement, ce n'est pas de nos pieds qu'il faut nous servir, c'est de nos mains, suivant le conseil du psaume qui nous dit : Regardez-la, faites en usage, de cette mer qui est spacieuse à vos mains. A moins que, levant la voile, nous ne préférions donner sa chance à l'Esprit, faire usage de cette baleine tout à coup qui s'est mise à nous caresser la nuque.

Mais la mer ne s'ouvre point seulement aux rapports des hommes entre eux et à notre envie d'être ailleurs. La terre est notre séjour, mais il y a quelque chose d'obscur en nous qui nous dit que les eaux sont notre élément. Ne sort-ce pas elles, encloses dans ce double globe que le Créateur a logé au fond de nos orbites, qui nous servent à voir suivant le texte du psaume : Les eaux T'ont vu, Seigneur, les eaux T'ont vu! Pas seulement les eaux, mais tout ce qui habite dedans, tout ce qui en nous a soif de la source pour y trouver habitation, et quelle autre ressource que l'Infini à chacune de nos sources particulières ? Il y a en nous une espèce de droit à la mer qui est symbolisé par le poisson.

Ce poisson en nous, c'est le Christ, c'est la ressemblance du Christ, c'est notre âme essentielle à la ressemblance du Christ, quelque chose en nous pour exister qui épelle le Christ et qui de pas autre chose n'est fait que des initiales de Son nom, de Son nom sacré en grec. () Jesus Christos thecu vios sôtor. C'est ce poisson que le Christ Lui-même S'est fait pêcheur pour le tirer jusqu'à Lui. (sic). Ou plutôt ce n'est pas Lui-même qui S'est fait pêcheur. La tête ne fera-t-elle pas aux membres cet honneur et cette charité qu'ils lui servent à quelque chose ? C'est donc Pierre et ses compagnons qui sont les membres du Christ, ces reins solides et ces bras musculeux, c'est à eux, pêcheurs de poissons qu'il a été commandé de se faire pêcheurs d'hommes et pêcheurs d'âmes. C'est à eux qu'il a été commandé de

APPENDICES

156.

jeter le filet à droite, le filet, cet instrument épars et captieux d'une puissance invisible faite de maints fils entrecroisés. Et la prise a été énorme, des peuples entiers d'un seul coup, bien que les mailles rompues par l'hérésie en aient laissé une partie échapper. Après l'Europe, l'Amérique. "Jetez le filet à droite, toujours à droite". On ne se trompe pas quand on suit le soleil, quand on marche à la suite de Celui dont le Nom est Orient. Gènesareth n'a été que l'apprentissage de la Méditerranée. Après la Méditerranée l'Atlantique. Duc in Altum! Après l'Atlantique, le Pacifique! Et là, sur le seuil d'un continent qui va bientôt cesser d'être impénétrable, se dresse pour attendre le Soleil levant une Vierge de feu et de neige, cette espèce d'Ange de feu et de neige qu'on appelle le Fouji Yama. A ses pieds s'agitte un peuple de pêcheurs...

21 avril 1949.

1 Nous devons ce texte inédit, sur la mer, écrit par Paul Claudel en la fin de la Semaine Sainte 1949, à la gracieuseté de son fils Pierre Claudel, à l'occasion d'une correspondance personnelle.

Paris, le 30 Septembre 1958

Ma Soeur,

En réponse à votre lettre du 15 Septembre, je vous communique les renseignements que vous me demandez sur la Société ainsi que notre premier bulletin. Il n'y a pas d'avantages spéciaux réservés aux membres actifs, et cette classification n'a été adoptée que pour permettre à la Société de toucher des cotisations laissées au choix de chaque membre.

Vous abordez dans votre thèse un sujet immense et je suis bien embarrassé pour vous donner les précisions que vous me demandez avant de connaître le plan auquel vous vous arrêtez. Je sais que cette question a été traitée dans un article paru dans la Revue des Jeunes, de Monsieur Paul Petit. Son auteur est mort en déportation mais sa veuve qui habite à Paris, 39 Ave de Breteuil, 70, se fera, j'en suis sûr, un plaisir de vous donner les références nécessaires.

Croyez, ma Soeur, à l'assurance de mes sentiments très respectueux.

Pierre L. CLAUDEL

Soeur Louise Elisabeth
Notre Dame College
172 Elgin Street
OTTAWA
Canada

Paris, le 15 décembre '58

Ma chère soeur,

Permettez-moi d'abord de vous féliciter d'avoir choisi un tel sujet de thèse. Mon mari, du ciel, doit se réjouir de le voir traité par une personne réellement chrétienne, disciple d'un saint français, et certainement très éprise de notre géant de poète. Mon mari l'appelait le plus grand de notre siècle et... de pas mal d'autres. Et puis ce génie se trouve être un "harponné" du Christ comme son grand patron (sur un plan différent, mais universel aussi puisque ce n'est pas par décades, mais par siècles que l'on comptera son influence. Combien d'hommes déjà en ont senti le bienfait et, en relisant bien des lettres de mon saint époux, je vois l'immense influence de Claudel dans son élévation spirituelle ces 19 années bénies de notre union. Et c'est pourquoi mon mari s'efforçait de lire, de recueillir autant qu'il le pouvait tout ce que ce grand ami avait écrit. Beaucoup de ses trésors, il les lui a rendus pour la publication; bien des morceaux de "Pages de Prose", ou "Toi qui es-tu?", en particulier ce morceau splendide d'apologétique en réponse à Paul Souday, "La jolie Foi de mon enfance". - Pour ce qui est de la correspondance personnelle avec mon mari, elle ne parle guère de votre sujet, mais surtout de la philosophie de Bergson. De plus, mes enfants ont décidé, - voyant le massacre de trop de correspondances publiées sans discernement ou tronquées, qu'on attendrait le temps voulu pour pouvoir publier l'intégralité de ce qui peut intéresser des lecteurs. Vous m'excuserez de ne pas vous la communiquer. Ce sera pour la 2e édition de la thèse.

Pour le moment, je vous envoie la Préface de Claudel à la traduction faite par mon mari des "Hymnes à l'Eglise" de Gertrude von Le Fort. Elle est en grande partie sur les vagues de cette mer poétique. Et puis je pense que vous avez la Ballade "Il n'y a que la première gorgée qui coûte".

Claudel a évidemment passé plusieurs mois de sa vie sur mer, à un temps où les diplomates prenaient rarement l'avion.

Avec le "Soulier de Satin" vous avez une mine... Mais sûrement vous connaissez cette belle définition de la vie chrétienne de Paul Claudel : "La Vie Chrétienne consiste à nous aboucher ces Eaux qui au Baptême nous ont été entonnées".

Veillez, ma bien chère soeur, agréer l'expression de mes
vœux respectueux de Bon Noël et de succès dans votre beau travail.

Mme Paul Petit.

Paris, le 25 novembre 1959

Ma soeur,

Merci de votre généreux renouvellement à la Société Paul Claudel. Je suis heureux de savoir que vous poursuivez vos travaux. Votre sujet est un sujet magnifique, mais vous ne pourrez le traiter complètement que si vous lisez attentivement l'oeuvre apologétique des dernières années. L'oeuvre dramatique et poétique ne suffisent pas à traiter un sujet aussi vaste.

Quant à votre question, je ne pense pas qu'il existe actuellement sur le théâtre de Paul Claudel une édition meilleure que celle de la Pléiade, sinon les oeuvres complètes tomes VI VII IX X XI et XII que vous pouvez vous procurer chez Gallimard, 5 rue Sébastien Botin - Paris. Je vous conseille d'ailleurs vivement de vous procurer l'ensemble des oeuvres complètes pour la bibliothèque de votre institution. Nous en sommes actuellement au tome XVII

Veillez agréer, ma soeur, l'assurance de mes sentiments respectueux et dévoués.

P CLAUDEL

Soeur Louise Elisabeth
112 rue Elgin
Ottawa - Ontario (Canada)

11, Boulevard Lannes
Paris XVIe

10 - 12 - 59

Ma soeur,

J'ai bien reçu votre lettre du 5 qui pose un problème trop important pour qu'on puisse y répondre épistolairement. La mer chez Claudel a toujours été une notion innée, la notion même de son inspiration et l'horizon vers lequel son regard n'a cessé d'être dirigé dès sa plus tendre enfance. Dans la description qu'il a faite des quatre horizons de Villeneuve (Contacts et Circonstances), il parle de cette "trouée vers Paris, vers le monde, vers la mer, vers l'avenir!" où il se sentait comme happé alors qu'il n'avait jamais encore contemplé la mer. La mer chez Claudel se confondait avec le désir et le désir est le feu dont il brûlait. Ce désir fit face à l'espérance lorsqu'il se convertit et cette espérance est peut-être la plus grande leçon qu'il nous a laissée. C'est sur les eaux de la mer dit-il que s'accomplit la libération de Rodrigue. Toute l'oeuvre apologétique de Claudel baigne dans les eaux de la mer et on peut dire qu'elle en est imprégnée. A la veille de la première guerre mondiale, mon père avait achevé un gros travail de recensement de tous les textes bibliques relatifs à l'eau, dont il avait fait la glose marginalement. Paul Petit a parlé de "Claudel et la mer" dans un numéro de la Revue des Jeunes. Mais il faudrait des colonnes pour épuiser ce sujet aussi vaste que la mer elle-même. J'aimerais que vous me précisiez un peu plus complètement l'objet de vos travaux et je me ferai un plaisir de vous guider dans vos recherches. Votre bibliothèque possède-t-elle les Oeuvres complètes? Nous allons aborder le tome XVIII qui précédera la longue suite des tomes apologétiques. Il me semble qu'une institution religieuse comme la vôtre devrait s'intéresser à cette entreprise. Mais vous me parlez du tome IX des Oeuvres complètes, c'est donc que vous les avez déjà - je ne saurais trop vous les recommander. "Tête d'Or" a beaucoup de succès et suscite des commentaires passionnés.....

Nous avons bien reçu votre souscription. Nous vous enverrons notre prochain bulletin de liaison. Merci.

Et soyez assurée, ma soeur, de mon profond respect.

Pierre Claudel.

11, Boulevard Lannes
Paris XVIe
Téléph : Trocadéro 26-30

Paris, le 28 mai 1961
Soeur Louise-Elisabeth
Ecole Normale de Pont-Rouge
Comté de Portneuf
Province de Québec (Canada)

Ma Révérende Mère,

J'ai bien reçu votre lettre non datée ¹ que j'ai lue avec le plus vif intérêt, comme vous pouvez l'imaginer. Je me permets de vous adresser un texte de Claudel inédit ² sur le sujet qui vous intéresse. Quant au plan du travail que vous envisagez il me paraît très remarquable et je ne puis que vous conseiller de vous y tenir. Mais pour bien posséder votre sujet il serait utile que vous lisiez très complètement l'oeuvre exégétique de Claudel, où la mer tient une place considérable.

Je vous adresse les deux derniers bulletins de notre Société en vous faisant remarquer que la cotisation de 3 dollars que vous m'annoncez dans votre lettre n'y était pas incluse. ³

Je me permets également d'attirer respectueusement l'attention de votre communauté sur un livre important que vient de publier Gallimard sous le titre de "Je crois en Dieu". J'y ai groupé des textes de Claudel tirés de son oeuvre exégétique et qui sont une affirmation de ses convictions religieuses. Le livre est préfacé par le Révérend Père de Lubac.

Croyez, ma Révérende Mère, à l'assurance de mes sentiments respectueux.

Pierre CLAUDEL

¹ le 25 mai 1961.

² La Mer dans l'Evangile, p. (?).

³ envoyé sous cachet séparé par le maître de poste; no du reçu : B 5, 150, 630.

APPENDICES

163.

ROBERTO

Marseille 15 VI 61

Ma Soeur,

Quel regret de ne pas disposer de la mer immense, inépuisable et libre pour correspondre ! Cent travaux et préoccupations, en cette fin d'année scolaire, me laissent peu de temps pour répondre à votre lettre, comme il conviendrait.

Vous me demandez quelques réflexions sur la mer claudélienne ? Ce sujet d'étude me semble particulièrement important et rejoint la voie symbolique de pénétration du monde claudélien.

D'après les titres seulement de votre thèse, il m'est impossible de suivre le développement de votre pensée; néanmoins je pense qu'ils débouchent sur le symbolisme aquatique tel que j'ai essayé de le définir, il y a quelques années, et que, d'une manière pratique, je n'ai pas autrement approfondi. Toutefois les linéaments de votre ouvrage et le mot magique de mer claudélienne me suggèrent trois réflexions :

1) L'origine : on eût pu croire que Claudel ait découvert, lors de voyages précoces et nombreux, sa puissance, sa beauté, sa mobilité et son insondable trésor. Et qu'il ait donné à cet élément, le destin littéraire que nous connaissons. Non. Son origine est littéraire. C'est dans les textes, poèmes et romans, qu'il a lus dans son enfance, qu'il a découvert la mer et que, pour la première fois, il a été charmé (carmen). Aussi la mer claudélienne appartient à l'imagination du poète, plutôt qu'au monde créé, et par antériorité. La preuve ? J'étudie en ce moment la première pièce de Claudel, L'Endormie. La mer y palpite déjà... toute littéraire. Or à cette date, Claudel n'a pas encore vu une mer. Cela n'est pas sans importance pour définir le terme et le thème du symbolisme marin.

2) La mer littéraire originellement, et portée par l'imagination du poète, sera naturellement une expression essentiellement humaine, une expression de tout l'homme, ou le symbole. Il faut donc saisir ses racines matérielles et son élévation. Exemple : a) la mer et le mouvement des instincts et des désirs (celui de la femme n'est pas le seul), et en même temps b) la mer, sa pureté et son dépouillement. Il faut souligner et orienter les nombreuses valeurs antithétiques

physiques et morales du symbole aquatique. La mer est animée comme tout symbole claudélien, de la dialectique sacrée.

3) Aussi la mer, naturellement, est une préfiguration de l'Autre-Monde, mais demeure un ensemble de contradictions : nudité et enrichissement, anéantissement et gloire, engagement et liberté.

Je relis, à cet éclairage, vos titres que relie les zones encore mystérieuses de votre pensée.

Je souhaite que votre travail soit une réussite et que je pourrai bientôt lire votre thèse.

Bien vôtre

Eug. Roberto

INDEX DES AUTEURS

A

Aubry,
24

Austin,
19

B

Bachelard,
60, 61

Balzac,
10, 11, 12, 13, 16, 18, 19,
114, 115

Berret,
16, 18

Bertrand,
13

Boeniger,
5, 6

Briant,
2

Brunet,
16

C

Catherine de Sienne,
111

Claudel,
vii, viii, ix, x, xi, xii, 34,
35, 36, 37, 38, 39, 40, 41,
42, 43, 44, 45, 46, 47, 48,
49, 50, 51, 52, 53, 54, 55,
56, 57, 58, 59, 60, 61, 62,
63, 64, 65, 66, 67, 68, 69,
70, 71, 72, 73, 74, 75, 76,
77, 78, 79, 80, 81, 82, 83,
84, 85, 86, 87, 88, 89, 90,
91, 92, 93, 94, 95, 96, 97,
98, 99, 100, 101, 102, 103,

Claudel (suite)

104, 105, 106, 107, 108, 109,
110, 111, 113, 114, 115,
116, 118, 119, 120, 121

Chateaubriand,
3, 4, 5, 114

Chérix,
19

D

Dumesnil,
13

E

Eschyle,
62

F

Flaubert,
13, 14, 15, 16, 18, 100,
114, 115
Friche,
109

G

Gengoux,
22, 23, 24, 26

H

Hugo,
16, 17, 18, 100, 114, 115

I

Isaïe,
1, 27

INDEX DES AUTEURS

166

J

Jean-de-la-Croix,
25, 105
Jean-Marie,
2, 12

L

Lamartine,
3, 5, 6, 7, 10, 114
Lichtenberger,
29
Lorigiola
ix, vi, 55, 71
Loti,
1, 10

M

Madaule,
viii
Mallarmé,
24, 25, 26, 51, 102, 115
Matlés,
5
Maynial,
13
Méreaux,
5
Michelet,
1, 3, 7, 8, 9, 10, 47,
114
Mollien,
3
Mondor,
24

N

Nietzsche,
29

P

Paul Petit,
ix

R

Rimbaud,
22, 23, 26, 30, 31, 53, 102,
115
Roberto,
viii, x
Roy,
ix

S

Sigrid,
111

T

Teilhard De Chardin,
77, 97, 111
Thomas d'Aquin,
97, 99, 109

V

Valéry,
79
Vigoureux,
1

W

Wagner,
81
Webert,
109

INDEX DES THEMES

167.

A

Abandon,
6, 99, 106, 107, 108, 122

Abîme,
1, 5, 7, 8, 10, 15, 17, 40,
51, 55, 74, 100, 102, 106,
107, 111

Absence,
4, 57, 68, 69, 71, 81, 82,
86, 121

Absolu,
xii, 3, 19, 21, 23, 26, 28,
42, 45, 46, 56, 57, 70, 72,
74, 84, 86, 87, 88, 89, 91,
92, 93, 94, 97, 98, 99, 102,
103, 106, 107, 108, 109, 110,
112, 115, 117, 121, 122, 123

Affranchissement,
38, 45, 46, 52, 54, 56

Anarchie,
30, 31, 32, 33, 34, 35, 36,
38, 40, 94, 118

Armée, bataille,
40, 41

Achèvement,
96, 111

Angoisse,
26, 55, 56, 67, 75, 80, 92,
102

Arrachement,
13, 16, 23, 46, 48, 49, 50,
73, 81, 82, 84, 90, 92, 93,
102, 103

Attirance,
89, 90, 94, 106, 123

Aventure,
39, 40

C

Colère,
2, 17, 18, 33, 34, 35, 69, 115

Communion,

5, 49, 76, 77, 78, 80, 81,
82, 83, 84, 85, 86, 89, 94,
108, 111, 121

Conformisme,

31, 32, 34

Conquête,

28, 39, 40, 41, 42, 43, 56,
63, 85, 87, 88, 94, 95, 96,
97, 110, 118, 120, 122

Contemplation,

5, 6, 7, 10, 64, 93, 97, 98,
99

Craquements,

34, 35, 36, 37, 118

D

Dépassement,

xii, 28, 29, 30, 32, 38, 40,
42, 44, 45, 54, 70, 117, 119

Dépouillement,

4, 25, 55, 102, 103, 105,
110, 121

Désespoir,

15, 17, 26, 56, 101, 102

Désir,

ix, x, xii, 6, 9, 11, 15, 24,
26, 28, 29, 34, 38, 42, 43,
44, 45, 46, 47, 48, 52, 56,
57, 58, 61, 63, 70, 72, 74,
77, 82, 85, 86, 87, 88, 89,
90, 92, 94, 96, 97, 103, 110,
117, 118, 121, 123

Destruction,

38

Détachement,

76, 84, 85, 90, 93, 104, 105,
108

Domination,

30, 39, 40, 41, 42, 43, 44,
45, 56, 63, 94, 95, 103, 117,
118

INDEX DES THEMES

168

E

Eclatement,

37

Espace,

9, 39, 40, 42, 43, 44, 45, 46,
47, 48, 52, 53, 56, 63, 73,
74, 76, 77, 84, 85, 97, 119,
121

Espérance,

3, 4, 5, 11, 19, 24, 26, 27,
33, 36, 38, 40, 45, 62, 65,
69, 75, 84, 99, 101, 102, 106,
107, 116, 121, 122, 123

Etats mystiques,

88, 89, 90, 99, 103, 104, 105,
110, 121

Eternité,

20, 26, 37, 51, 73, 74, 75,
76, 78, 81, 83, 84, 91, 92,
93, 94, 97, 99, 102, 103, 104,
106, 108, 109, 110, 111, 121,
123

Evanouissement,

42, 44, 55, 56, 62, 69, 86,
120

Evasion,

4, 11, 13, 16, 21, 23, 24, 25,
38, 46, 47, 48, 49, 54, 56,
69, 114, 115

Extase,

5, 6, 14, 53, 66, 89, 98

F

Fécondité,

9, 10, 12, 114

Femme,

xii, 28, 56, 57, 58, 63, 72,
77, 79, 89, 98, 117, 119

Femme charnelle,

58, 63, 64, 65, 66, 67, 68,
82, 83, 86, 120

Femme de rêve,

58, 59, 61, 62, 71, 86, 120

Femme de transcendance,

58, 71, 73, 74, 75, 76, 78,
79, 80, 81, 82, 83, 86, 93,
121

Fille de l'onde,

59, 61, 65, 68, 73, 77, 79,
83, 86, 119

Fluidité,

ix, 3, 5, 10, 17, 19, 32, 36,
37, 44, 48, 62, 67, 74, 77,
79, 115

G

Gloire,

30, 41, 42, 44, 56, 103, 117,
118, 122

Gouffre,

1, 4, 8, 15, 16, 17, 21, 23,
24, 26, 42, 53, 55, 56, 100,
101, 102, 115, 116, 122

Grâce,

81, 82, 83, 93, 121

H

Harmonie,

1, 3, 7, 10, 18, 23, 114

Humanité,

23, 40, 75, 76, 114

I

Idéal,

25, 33, 40, 46, 48, 56, 57,
75, 87, 88, 90, 91, 94, 99,
112, 121, 122

Illusion,

23, 51, 54, 55

INDEX DES THEMES

169

Immensité,

3, 4, 6, 10, 14, 20, 21, 46,
49, 52, 73, 74, 75, 76, 78,
80, 85, 92, 93, 113, 118

Infiltration,

77, 79, 80, 81, 83, 84, 86,
121

Infini,

1, 6, 10, 14, 18, 20, 21, 24,
26, 42, 45, 47, 87, 93, 98

Instabilité,

44, 77, 82, 104, 118

Isolement

119,

Ivresse,

25, 39, 44, 45, 50, 51, 52,
53, 54, 55, 56, 95, 119

L

Liberation,

4, 24, 25, 38, 47, 48, 49,
50, 56, 70, 83, 84, 85, 95,
108

Liberté

30, 45, 46, 47, 48, 49, 50,
51, 52, 54, 56, 67, 85, 86,
115, 118, 119

M

Magie,

ix, 13, 14, 54, 55, 60, 115,
118

Mediocrité,

31, 32, 33, 34, 35, 118

Mélancolie,

3, 25, 42, 55, 59, 67, 118

Mouvement,

ix, x, xi, 6, 9, 10, 11, 12,
20, 21, 22, 23, 24, 27, 31,
36, 37, 40, 44, 45, 52, 53,
58, 67, 76, 84, 85, 88, 91,
93, 96, 97, 98, 99, 102, 104,

Mouvement (suite)

106, 107, 108, 109, 110, 111,
112, 115, 116, 117, 120, 121,
122, 123

Mystère,

2, 9, 10, 11, 12, 14, 40, 63,
70, 71, 74, 78, 89, 92, 93,
107

Mystique,

2, 3, 7, 88

N

Naufrage,

25, 37, 42

Nuit,

6, 8, 9, 14, 25, 33, 55, 59,
62, 76, 77, 80, 82, 88, 105,
107, 110, 120, 122

Nymphé,

59, 60, 61

O

Occultisme,

13, 14, 15, 18, 100, 114,
115

P

Pénétration,

6, 10, 39, 77, 80, 81, 83,
84, 86, 88, 93, 121

Perfidie,

60, 61, 62, 67, 68, 69, 82

Précarité,

37, 44, 55, 62, 67, 68, 69,
104, 118

Profondeur,

1, 2, 6, 7, 8, 9, 10, 13, 15,
17, 18, 27, 32, 40, 52, 53,
55, 61, 74, 75, 102, 115

Progrès,

22, 23, 38, 98, 117

INDEX DES THEMES

170

Puissance,
ix, x, 1, 7, 16, 18, 23, 32,
33, 38, 40, 43, 48, 73, 75,
80, 91, 93, 99, 113
Puissance salvatrice et rédemp-
trice,
56, 81, 82, 83, 98, 101, 107,
108, 121
Purification,
56, 76, 89, 93, 94, 98, 99,
102, 103, 104, 105

R

Révolution,
10, 22, 23, 30, 32, 33, 34,
35, 36, 38, 104, 122

S

Satanisme,
15, 17, 18, 21, 23, 24, 26,
100, 101, 102, 115, 122
Séparation,
8, 14, 40, 49, 76, 78, 81,
82, 84, 85
Sérénité,
4, 21, 26, 36, 104
Sirene,
25, 58, 60, 120
Société,
4, 16, 20, 22, 23, 30, 31, 33,
34, 35, 36, 52, 56, 117, 118
Solitude,
48, 50, 62, 69, 83, 105, 107,
119

T

Transcendance,
19, 20, 29
Tristesse,
3, 4, 5, 17, 25

Ténèbres,
8, 10, 15, 17, 18, 75, 78,
102, 106
Terreur,
6, 8, 14, 16, 18, 21, 24, 33,
54, 102
Tempête,
2, 8, 12, 16, 18, 20, 30, 32,
34, 35, 68, 69, 75, 76, 80,
101, 104, 106, 108, 115, 116,
118

U

Unité,
23, 26, 76, 80, 85, 88, 94,
95, 96, 97, 98, 99, 109, 110,
111, 112, 122

V

Variabilité,
36, 37, 38, 44, 45, 53, 67,
68, 77, 104, 107, 118
Vieux chefs,
30, 31, 34, 35, 118
Vieux régimes,
30, 31, 34, 35, 118
Voie,
3, 19, 21, 22, 23, 27, 28, 39,
41, 44, 57, 63, 64, 70, 72,
87, 88, 89, 90, 91, 92, 94,
95, 96, 98, 99, 100, 103, 105,
107, 108, 112, 116, 117



UNIVERSITÉ D'OTTAWA
UNIVERSITY OF OTTAWA